

GESTA NAVALI

DELLA

MONARCHIA INGLESE.

..... *L'audaci Imprese io canto.*

Ariosto.

GESTA NAVALI

DELLA

MONARCHIA INGLESE

DAL

GRANDE ALFREDO

SINO A QUESTI ULTIMI TEMPI,

POEMA

DI

STEFANO EGIDIO PETRONJ,

Socio dell' Accademia Italiana, della Filotecnica di Parigi e di altre Accademie di Europa;

CON PREFAZIONI E NOTE ISTORICO-POLITICHE IN FRANCESE

DI

JOSEPH LAVALLÉE,

Segretario Perpetuo della Società Filotecnica di Parigi, Membro della Società Reale delle Scienze di Gottinga, dell'Accademia Italiana, etc. etc.



TOMO PRIMO.

LONDRA,

DAI TORCHI DI SCHULZE E DEAN, 13, POLAND STREET, OXFORD STREET.

MDCCCXIV.

PRÉFACE.

Cet ouvrage ne pouvait être publié dans une circonstance plus propice. Il paraît à l'époque où le génie de l'Angleterre vient de rasseoir sur ses fondemens l'Europe tourmentée depuis vingt-cinq ans par les convulsions politiques, et par les fléaux d'une guerre dont toutes les nations desiraient le terme, et dont il n'était donné à personne de prévoir l'issue. Lorsque, dans le silence du cabinet et de l'étude, nous polissions, il y a quelque mois, cet ouvrage pour le rendre plus digne encore de la nation à laquelle nous le con-

sacrons, et que nous retracions, par exemple, la première et mémorable alliance de l'Angleterre et de la Russie, que la sagesse autant que la raison conclurent sous le règne de Marie, et dont l'important événement est rappelé dans le septième chant de ce poëme, devions-nous prévoir que nous serions un jour témoins de la première entrevue que la fortune et la gloire ménageraient entre les souverains de ces deux grands empires depuis que cette ancienne et utile alliance fut jurée entre les deux nations, que nous assisterions au spectacle inouï de l'allégresse publique, de la magnificence des fêtes, du développement imposant des inépuisables moyens que les trésors du commerce, la puissance de l'esprit public et

le génie des arts prodiguent à une nation superbe et généreuse, et que nous verrions, pour ainsi dire, en action tous les ressorts qu'ont ajoutés à cet immense mécanisme de grandeur tant de célèbres expéditions maritimes, que nous avons indiquées ou décrites dans notre ouvrage? Il faut s'être trouvé sur le théâtre de cette scène étonnante pour s'en faire une idée, et le bonheur de l'avoir vue est la première récompense de nos travaux.

Le Poëme que nous publions devait nécessairement s'appuyer du secours de l'histoire. Nous avons pensé que, par le concours peu usité de ces deux genres, notre ouvrage pourrait tout à la fois amuser l'imagination et tourner au profit de l'instruction. La

peinture des exploits maritimes n'est point assez indépendante de l'histoire générale de la nation pour que l'on puisse l'en détacher entièrement. Sans doute, les combinaisons politiques préparèrent plus d'une fois ces expéditions navales. Il était donc indispensable de chercher daus les événemens mêmes les motifs de ces combinaisons; de cette manière de procéder, il est naturellement résulté un abrégé de l'histoire d'Angleterre; et cet abrégé, facilité par l'ordre chronologique que le poëte a suivi, se trouve dans les notes qui succédent aux chants. Cette manière d'écrire l'histoire, sans nuire à la gravité qui lui convient, a cet avantage, qu'elle échappe à la monotonie, par la division même à laquelle elle est assu-

jetie, et se prête mieux à l'instruction en n'exigeant pas du lecteur une contention d'esprit aussi soutenue, et en offrant à son attention des repos plus fréquens.

Il faut l'avouer, peu d'histoires offrent une aussi grande multitude de tableaux que celle d'Angleterre: on pénètre avec César dans cette île, et l'on y rencontre un peuple dont l'origine se cache dans la nuit des temps, mais dont l'esprit altier, belliqueux, indépendant, frappe d'étonnement; ses mœurs sont sauvages, son caractère entreprenant, son activité infatigable, et vous le suivez à travers les siècles sans voir ce caractère s'altérer. Les Romains s'éloignent. Les Saxons arrivent. L'heptarchie se forme; mais l'am-

bition, la jalousie, les rivalités sont de tous les âges. La paix ne peut régner long-temps entre sept rois resserrés dans un espace étroit. La guerre est le besoin de leurs prétentions réciproques, jusqu'à ce qu'il paraisse un homme dont le courage, la politique, l'audace, et cependant la prudence, mettent un terme à tant de vœux toujours opposés, et toujours contestés. Cet homme fut Egbert. L'heptarchie disparaît, le royaume d'Angleterre commence, et la dynastie des rois Anglo-Saxons s'affermit sur le trône. Monarques heureux, si les Danois n'eussent pas si souvent pénétré dans leurs états, et les moines dans leurs palais.

Le temps marche; la gloire des Saxons pâlit; Guillaume arrive; de

nouvelles idées, mais non de nouvelles mœurs pénètrent avec cet étranger. La discorde change d'objet mais non pas d'asile; ses fils, héritent de son trône, sa fermeté leur manque, le sceptre échappe rapidement à leurs débiles mains. Alors s'ouvre glorieusement la liste des Plantagenet par le nom de Henri II. Avec cette race naît l'esprit de conquête; la fierté héroïque se prononce; la générosité chevaleresque s'étend; les entreprises navales se multiplient. Mais les séditions prennent un caractère plus violent et plus sombre, les conjurations plus d'énergie, les révoltes plus d'autorité, les vengeances, les massacres, les supplices plus de violence et d'injustice. On dirait que déjà l'Angleterre s'essaye aux sanglants

démêlés des Lancastre et des Yorck. Cependant, le code des lois insensiblement s'écrit à la lueur des incendies, le commerce s'étend, les privilèges de Londres s'établissent; le sceptre toujours vacillant, dans le palais des rois, s'affermit sur l'océan. Mais le repos public est loin encore. Henri VIII l'appelle, et ses passions l'éloignent, et son immortelle fille a la gloire la première de le faire connaître à l'Angleterre, étonnée de sa présence.

Félicité passagère: un fléau presque inconnu jusqu'à ce jour sur ce théâtre si souvent ensanglanté par l'orgueil irrité et l'ambition trompée, va joindre ses fureurs à celle de ces monstres toujours terrassés, mais jamais anéantis. Ce fléau, c'est le fanatisme religieux. Il

suit les Stuart, les seconde et ne les défend pas. Cromwel, sujet coupable, politique profond, usurpateur téméraire, républicain et tyran, charge la liberté de parler, et le despotisme d'agir. Il dédaigne la pourpre, et les rois le recherchent. Il opprime et protège. Il adule et gouverne. Au dehors, il accoutume les nations à trembler devant l'Angleterre ; au-dedans, il accoutume l'Angleterre à trembler devant lui. Fourbe quand il projette, grand homme quand il exécute ; il règne par le crime, mais il règne avec gloire: et ce Cromwel, odieux à l'humanité, condamné par la philosophie, maudit par la liberté, admiré par la politique, meurt enfin, et laisse à l'histoire un grand problême à résoudre.

Les Stuart reviennent, et avec eux cette bigoterie, copiste effrontée de la véritable dévotion, amie de la crédulité et non pas de la foi, parlant de Dieu pour elle et non pour lui, prêchant la paix et commandant les vengeances, entourant les trônes de haines et de soupçons, et symptôme constant de la chûte des rois quand leurs faibles mains la caresse.

Jacques II fuit, Guillaume de Nassau règne sans héritier. La maison d Hanovre paraît, tout s'agrandit, tout s'illustre, tout s'affermit. Les mers sont conquises, les trésors de l'Inde s'amoncellent sur les bords de la Tamise, l'éloquence est pour jamais fixée sous les voûtes de Westminster, les arts apportent leurs tribus, et l'An-

gleterre, arbitre des nations, tient enfin dans ses mains les destinées du monde.

Tel est le tableau rapide de l'histoire de cette Grande-Bretagne dont les exploits, les découvertes, les conquêtes, et les révolutions occupent l'attention de l'homme depuis près de deux mille ans. Quelle grande étude, que celle de cette histoire! Il n'en est pas de plus propre à former des citoyens, de véritables philosophes, de grands hommes d'état, de grands historiens. Hume et Chatham en sont la preuve.

Cependant on échappe difficilement à la terreur quand on suit cette longue chaîne de dissensions civiles. Cette série non interrompue d'attentats de tous les genres nâvre l'âme du lecteur. Il s'afflige au tableau de tant d'outrages faits

à la justice et à l'humanité, et n'en apercevant pas le terme, il se persuade que cette manière d'être est inhé ente au caractère du peuple dont il parcourt l'histoire. Mais l'homme prend à son insu la mesure de sa vie pour échelle de celle des états. Il oublie que celle-ci ne se calcule que par les siècles, et ce qu'il considère comme l'histoire entière de leur existence, n'est souvent que celle de leur jeunesse et la peinture des tourmentes ordinaires à cet âge. Moins dupe de sa sensibilité, il verrait que de cette fermentation terrible, de cette fusion de tant de matières, en apparence hétérogènes, naîtront à la longue les principes d'un gouvernement admirable, et que plus le foyer est ardent plus l'acier de tant de rouages devien-

dra impénétrable à la rouille, et résistera à l'action du temps.

Gémir sur les profondes blessures que les passions des hommes font souvent à leur patrie, c'est un sentiment honorable sans doute; mais c'est un sentiment stérile pour l'instruction des peuples. La nature veille sur les empires comme sur les individus, elle place toujours à côté de leurs maux le baume nécessaire à leur guérison; et voilà ce que l'on doit chercher dans l'histoire, si l'on veut que son étude soit utile. Si vous ne déploriez, par exemple, que l'aveugle entêtement de Becket, si votre indignation ne s'arrêtait qu'au massacre d'un prélat vénérable que la majesté du sanctuaire ne garantit pas du fer des assassins, quel service rendriez-vous en

étudiant l'histoire de cette manière imparfaite? Mais voyez quelle leçon terrible à présenter aux hommes que l'entêtement égare, que le fanatisme aveugle, que la sainteté des sermens ne retient pas; voyez quel reproche tacite à l'indiscrétion des rois dont un seul mot, imprudemment jetté, peut, sans qu'ils s'en doutent, commander le crime, et les forcer eux-mêmes à des démarches que leur dignité repousse; voyez l'effroi s'emparer de l'âme des courtisans, les sentimens d'honneur leur devenir plus chers, et les efforts de la flatterie plus redoutables par l'exécration attachée aux ministres de la colère de Henri II! Ne vous bornez donc pas à gémir d'un attentat horrible, mais cherchez le bien que la raison humaine

en retire, et reconnaissez qu'il instruit les rois à la prudence, éclaire les grands sur les dangers d'une opiniâtreté séditieuse, et enseigne aux courtisans à repousser les viles inspirations de la flatterie. Sans doute, ces luttes épouvantables de catholiques, d'anglicans, de presbytériens, de protestans, tourmentent l'esprit, déchirent le cœur, noircissent les idées; mais apercevez la philosophie s'élever majestueusement dans le gymnase où se heurtent tant de gladiateurs, et devoir à la déplorable fréquence de tant de chocs l'affermissement de sa puissance, et ce noble empire qu'elle prend à la fin sur l'homme désabusé, sur les lois qu'il se donne, sur l'organisation qu'il adopte. Sans doute, ce caractère indompté, ces commotions terribles, suscitées par une

inquiétude perpétuelle, par une irascibilité irréfléchie, par l'impatience contre tous les obstacles, cette sorte de férocité de mœurs enfin qu'il semble que le temps n'adoucira jamais, fascinent l'imagination de réflexions pénibles et funèbres; mais cette inquiétude même entraîne loin de leur île quelques-uns des acteurs de ces scènes sanglantes; le goût des voyages naît de ce besoin inné d'agitation; les vaisseaux s'élancent loin des ports; et les fruits de l'observation reviendront avec les trésors des cargaisons, les mœurs s'adouciront, et de ces grands élémens de désordre, il ne survivra que la fierté du caractère, l'audace qui fait entreprendre et la constance qui fait réussir.

C'est surtout cette portion de l'his-

toire d'Angleterre, plus spécialement applicable au plan que nous nous sommes tracés, et au sujet que le poëte célèbre dans ses vers, que nous avons cherché à rendre utile, en ne séparant jamais du rapide récit des événemens les leçons que l'homme peut en tirer, pour perfectionner sa raison; et sans prétendre à l'orgueil de l'instruire, nous n'aspirerons qu'au bonheur de lui rappeler le bienfait des lumières, et de lui faire apercevoir quelquefois l'état misérable réservé aux générations futures, si on laissait éteindre celles que l'espèce humaine ne put acquérir qu'en traversant tant de siècles d'erreurs, de troubles et d'anxiétés.

Sans doute, on gouverne par les lois, on protège par les armes. La sagesse

des unes, la force des autres prolongent la durée des empires, mais ne les garantissent pas toujours de leur chute. Ce ne sont que de robustes arcs-boutans dont l'homme appuia les grands édifices des sociétés humaines. Les bases fondamentales sur lesquelles ils ne chancellent jamais, ce sont l'agriculture et le commerce. On doit l'une à la nature, et la seconde au génie: mais cette seconde puissance a cet avantage sur l'autre, qu'elle dispose à son gré des bienfaits de sa rivale, et que si le commerce peut souvent agir sans le concours de l'agriculture, la puissance agricole revendique constamment le secours de la puissance commerciale. Dans l'état où la civilisation est parvenue à placer l'homme, il s'est trop éloigné de

son état primitif pour limiter ses desirs aux seuls besoins de la vie. Ceux qu'à la longue il s'est créés se sont tellement multipliés qu'il estime aujourd'hui l'agriculture, bien moins parce qu'elle le nourrit, que parce qu'elle lui procure, par son superflu, les moyens d'accroître ses jouissances. S'il cultive la terre, ce n'est pas simplement pour qu'elle le nourrisse, mais pour qu'elle ajoute à ce faste, à ce luxe, à cette splendeur qui lui sont devenus indispensables. C'est par cette tendance perpétuelle des peuples agriculteurs vers un bien-être qui semblerait devoir leur être étranger, que la supériorité de l'Angleterre s'est naturellement établie sur toutes les nations. Maîtresse du monde, elle sera désormais certaine de puiser dans les trésors des

puissances agricoles, quand ses besoins l'exigeront, et de les voir alarmées toutes les fois que son intérêt demandera qu'elle leur témoigne son indifférence. Elle tient donc entre ses mains ou la paix ou la guerre; maîtresse de donner la paix, quand au dehors les besoins éprouvés par la suspension de ses relations feront ployer les volontés de ses adversaires; la guerre, quand des rivalités aspireront à l'égaler dans la distribution des bienfaits du commerce. Une puissance agricole ne serait pas renversée sans doute, parce qu'elle serait abandonnée à elle-même par la puissance commerçante; mais elle serait moins heureuse, tandis que la félicité ne s'éloignera jamais de la puissance commerçante, parce qu'il sera toujours en son

pouvoir de se rattacher à son gré la puissance agricole.

Le développement de cette grande maxime nous a surtout frappés dans l'histoire de l'Angleterre, et nous avons également essayé de ne pas en perdre le fil dans le cours de notre ouvrage. Egale des nations tant que ses armemens maritimes n'eurent pour but que la conquête des contrées voisines, et de rendre ravages pour ravages. Maîtresse du monde dès que, cherchant d'autres tropiques, elle s'enfonça dans les Indes, et que son commerce colossal répandit sur l'Europe cette immense corne d'abondance, où les nations puisèrent des voluptés nouvelles et des jouissances inconnues. De tous les moyens de domi-

ner, flatter les sens est peut-être le plus sûr.

Peut être les hommes en général, en lisant l'histoire d'Angleterre, ne se sont-ils pas assez dépouillés de préventions. Peut-être les peuples en jugeant son commerce, ont-ils plus écouté une orgueilleuse jalousie que la raison! Heureux si, dans le cours de notre ouvrage, en dégageant quelques vérités du voile dont les préjugés les ont couvertes, nous prouvons aux uns que les erreurs des Anglais d'autrefois leur sont communes avec le reste de l'espèce humaine, et aux autres que le commerce des Anglais d'aujourd'hui n'a rien d'étranger à la marche ordinaire de la nature et des choses.


AELFREDVS·MAGNVS·ANG·REX

ALFREDO IL GRANDE.

ALFREDO IL GRANDE [1].

CARME PRIMO.

ARGUMENT.

Le Poëte consacre ce premier chant à Alfred-le-Grand.—Il invoque ce Monarque.—Il le prie de lui faire connaître tous les bienfaits que lui dut l'Angleterre.—Il jette un voile sur l'antique barbarie des premiers Bretons, et sur le faux zèle et l'hypocrisie féroce des criminels Druides.—Conquête de César.—Gouvernement d'Agricola.—Obscurité des premiers Rois.—On suppose que Léon IV sacra Alfred.—Ravages des Danois.—Leur défaite.—Leur fuite.—Conspiration.—Alfred, berger.—Il rassemble ses partisans.—Sa clémence.—Il établit la discipline.—Crée les lois, la marine, le commerce, fonde Oxford, et fait fleurir les arts et les lettres.

A TE consacro il primo carme, ALFREDO [2].
Tu sorgi 'l primo tra gl' illustri figli
De l' equorea Albìon, che a me davante
Maestoso si faccia e sciolga il labbro.
Vieni, Re grande, i sensi tuoi mi svela:
Avvezzo i' sono a contemplar gli eroi,
E a tesser lodi a i loro eccelsi fatti.

Odimi dunque, sclami tu, sì m' odi.
Non rimirar le antiche età, de i prischi
Angli le usanze e i barbari costumi;
Nè il finto zel, l' ipocrisia feroce
Di que' Druidi nocenti, aspri tiranni
De l' ignara de l' uom credula mente.
Ah! solo allor desio di gloria addusse
Cesar su questi lidi, il gran Romano,
Che d' esserne Signor credette indarno.
Tale serbossi onore al generoso
Agricola immortal che le più orrende (3)
Torme spinse a impetrar scampo ed asilo
Tra le Scozzesi o Caledonie rupi.

Lascia che asconda un vel le infauste cose
Che successer da poi. Sieno i Germani,
Indomite tribù, sieno i divisi
Regni d' Anglia primier posti in non cale.
Scendi rapido a me. Sul verde Aprile
De gli anni miei serto regale io cinsi.
Forse il Quarto Leon, che in riva al Tebro (4)
Del sacro olio m' asperse, un facil calle
Tosto mi schiuse al contrastato soglio.

Io non ambìa l' onor supremo. Inteso
M' era per genio a i grati di Sofia
Utili studj, e in me soltanto ardeva
D' ogni pubblico ben lo zel verace.
Ma 'l temerario Dano, infurìando
Ver le nostre contrade, a turbar venne
L' amica pace, ed ahi l' uso a me tolse
Di sì tranquilli e nobili piaceri!
È un mal sovente inevitabil troppo
Pel misero uman germe, che la guerra,
L' orribil guerra arduo dover si faccia
Ancor d' un prence virtuoso e saggio.

L' orme di Marte io seguo. Ecco la spada
Impugno, e contra 'l perfido nemico
Corro in campo, e lo fugo e lo conquido
In mille incontri sanguinosi e feri.
Tregua e pace non giova. Egli spergiuro
Riede al sangue, a l' orrore, a le rapine:
Perde l' Anglo il coraggio, ei m' abbandona!
Ma nol perde virtù. Questa m' è fida
Compagna a lato, e me sostien ne i giorni
Ch' astretto io son sotto mentite spoglie

Entro capanna umìl viver pastore:
Questa i rigori de l' avversa sorte
In novo asilo a sopportar m' invita,
Ove innalzo barriere, ove improvviso
A l' insano furor m' oppongo, e 'l domo:
Questa mi rende al fulgido splendore
Del meritato solio; ivi secondo
I suoi consigli, e la clemenza dolce,
E la giusta politica adoprando,
M' adoran tutti i popoli soggetti,
Cui reco alfin tranquillitade e pace.

Fortunato momento! Io te prescelgo
La securezza a stabilir del regno,
Eguali Astrea leggi dettando, Astrea
Ch' esser sol puote il tutelar suo nume;
E a restaurar cento cittadi e cento
Che furo il gioco di Bellona e Marte.
Tu sovra l' altre tutte, inclita LONDRA,
Fosti l' obbietto de le cure mie,
Onde abbellita di superbi fregj
Ti salutar regal sede primiera,
E tal che un dì sarai di meraviglia

E d' invidia cagione a le propinque
E a le remote nazìoni, mentre
Vedransi astrette ad incurvar le fronti
A la Nettunia tua diva possanza.
Ed è perciò che a la milizia assegno
Il marzìale codice severo,
Che ognor ne renda formidabil l' uso:
Ed è perciò che la marittim' arte
Sovra solide basi appoggio, e svelo
D' essa l' utile sommo. Arte sublime,
Eri tu ignota d' Albìone a i figli!
T' avean negletta: e pur mostrar tu sola
Dovevi lor l' unico mezzo a farsi
I possessor d' ampli tesori. È poco
Al folle accecamento de le genti
Le grandi aver necessitadi, è d' uopo
Ch' uomini eccelsi in un lor sian di sprone
A quelle cose, da le quai dipende
La certa lor felicità futura.

Veggon per me cinte le spiagge intorno
Di costrutti navigli. Abeti e pini
Tolsi a le negre selve, onde l' azzurro

Popolarne de i campi d'Amfitrite:
Essi a l'ardir de gli avidi pirati,
Freno porranno, e vinceran superbi
Il nemico furor d'Affrico e Noto.

Mi glorio, Angli, a ragion d'aver tra voi
Locato, il primo, la giustizia e il caldo
Amor di libertà nobile e vera;
Sparso cotal fulgor, ch'a le tenèbre
Il denso vel squarciò; d'Oxforde eretto
Il sì famoso quindi almo Liceo;
E d'aver mostro quale uso del tempo
Possan far anco i Re: ma più mi glorio
D'aver tra voi de l'Oceàno immenso
Schiuse le vie, malgrado Eolo furente
Che mille alterna perigliosi casi.

L'util commercio è vostro. Angli felici,
Or co l'arti acquistate ogni ricchezza;
Or cominciate i corsi ardimentosi;
Or gite in cerca di straniere merci
Sino a l'Indiche sponde....Arbitri un giorno
Del mar sarete e de la terra! Alfredo,
Angli felici, rammentate allora.

NOTES.

CHANT PREMIER.

(1) On chercherait vainement à percer l'obscurité dans laquelle s'enveloppe l'histoire des premiers temps d'une nation aujourd'hui si célèbre. On ignore absolument l'époque où l'Angleterre devint l'asile d'une colonie gauloise, dont elle reçut, dit-on, ce nom de Grande-Bretagne. Ces étrangers partagèrent, à ce que l'on présume, la possession de cette île, avec quatre autres peuples, dont l'origine est également inconnue. Etaient-ils indigènes, ou bien leur présence en Angleterre fut-elle le résultat de quelque émigration ? Voilà ce que l'on ne peut résoudre. L'arrivée de Jules César est donc le premier instant où le nuage commence à se dissipper. Cette soif de dominer dont tous les ambitieux sont dévorés, fut l'unique motif qui l'attira dans cette île; il est certain du moins qu'il n'avait éprouvé ni provocations, ni outrages des peuples qui l'habitaient. Quoiqu'il en soit, il les subjugua et ne les soumit pas; et c'est une circonstance vraiment digne de remarque que ce noble caractère d'indépendance, qui distingue encore aujourd'hui les Anglais des autres peuples, existât déjà dans ces temps si loin de nous et que cet amour pour la liberté ait traversé tant de siècles sans éprouver aucune altération sensible. Après la retraite de César, l'autorité romaine fut ou dédaignée ou méconnue. Elle ne reprit quelque vigueur que sous le gouvernement d'Agricola, à qui Vespasien confia le gouvernement de cette île. Guerrier actif, administrateur habile, politique adroit, Agricola aperçut mieux que César les moyens dont il fallait user pour assujétir ces peuples presque sauvages encore. Comme César, il s'en fit redouter d'abord par la puissance des armes, mais il fit succéder les douceurs du repos à la terreur des batailles. Il leur fit sentir la nécessité des lois,

leur inspira le goût des lettres et des arts, introduisit chez eux les modes et les plaisirs des Romains, et pour tout dire, enfin, chargea la mollesse de les accoutumer à des fers qu'ils avaient repoussés tant que la force des armes avait seule tenté de les leur faire accepter. Si ce grand homme avait eu des successeurs dont la conduite se fût modelée sur la sienne, peut-être c'en était fait pour jamais de la liberté des Bretons. Mais la basse jalousie de Domitien détruisit en un jour l'ouvrage d'Agricola. Ce gouverneur fut rappelé. L'Angleterre redevint le théâtre de la discorde et de la guerre. Les Pictes et les Ecossais ramenèrent le ravage du fond des antres où Agricola les avait refoulés. Les Bretons se virent alors obligés de recourir à la protection de Rome Les Empereurs Hadrien, Antoine et Sévère crurent mettre un terme aux incursions de ces peuples farouches, par l'érection de cette muraille fameuse dont les débris existent encore. Vaine prudence, elle fut franchie. L'Empereur Constance vint à son tour au secours des opprimés Mais les mêmes fléaux renaissaient dès que les protecteurs s'éloignaient. Enfin, l'empire romain, trop occupé lui-même de ses propres désastres, cessa de s'intéresser aux interminables déchiremens de la Grande-Bretagne. Honorius, en la délivrant encore une fois du joug des Barbares, déclara que désormais l'Empire ne pouvait lui donner de secours, et l'Angleterre se vit abandonnée à elle-même.

Alors parurent les Saxons et les Jutes sortis de la Chersonèse Cimbrique, amis d'abord, et bientôt ennemis des Anglais. Une guerre de vingt ans s'alluma dans ces tristes contrées. Enfin l'Angleterre fut divisée en sept royaumes, et cet état dura jusqu'à ce qu'Egbert, roi de Westsex, les réunit à sa couronne, et c'est lui que l'on peut regarder comme le fondateur du trône d'Angleterre. Ses descendans régnèrent jusqu'à l'époque où Canut, roi de Dannemarc, s'empara du sceptre anglais après le meurtre d'Edmond, dernier descendant d'Egbert, au nombre desquels on trouve cet Alfred que le poëte célèbre dans ce premier chant.

(2) Ce n'est pas toujours par l'éclat des conquêtes que les princes parviennent à l'immortalité : quelle immortalité, d'ailleurs,

que celle qui ne se nourrit que des larmes de l'humanité. Les bonnes mœurs encouragées, les arts protégés, des lois sages, voilà ce qui fait vivre les monarques. Quel serait aujourd'hui le partage de Sésostris, de Zoroastre, de Confucius, s'ils n'avaient fait que ravager le monde ? La haine, ou, plus heureusement pour eux, l'oubli.

De sages institutions, voilà le véritable droit à la gloire que l'on ne peut contester à Alfred. Il mérita bien le titre de grand, celui dont les lois sont encore en vigueur après mille ans. Il en est plusieurs que l'Angleterre respecte et suit encore, et qu'elle frémirait de rayer de ses tables.

Alfred fut du nombre de ces hommes au-dessus de leur siècle, de ces hommes dont le rare génie devine les destins que l'avenir prépare aux nations qu'ils gouvernent, et qui, du haut de leur trône, les voient, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles seront.

Il régna dans le neuvième siècle, et succéda à son frère Ethelred en 871. A son avénement au trône, l'Angleterre était presque en entier au pouvoir des Danois. Il fut forcé de les combattre, et fut vaincu par eux. Egalement habile et grand dans l'adversité, il se déroba à l'œil de ses ennemis sous l'habit de berger. Protégé par ce déguisement, il visita ses partisans, soutint leur constance, échauffa leur zèle, dirigea leurs efforts, réussit à rassembler une armée dans le silence, reparut tout à coup dans le champ des hasards, triompha des Danois, entra dans Londres, usa de clémence, et se fit adorer de tout le monde. Son premier soin fut de policer le peuple. Il dirigea l'esprit public vers le commerce, fournit des vaisseaux aux négocians, protégea leurs entreprises, créa une marine militaire pour seconder leurs tentatives, la rendit supérieure à celle des Danois, pour mettre l'Angleterre à l'abri de leurs incursions, introduisit la discipline dans l'armée, et s'occupa de la législation du royaume.

De son temps la barbarie était extrême. L'Ecriture Sainte était à peine connue des prêtres : les langues mortes leur étaient totalement étrangères, et cette ignorance leur rendait impossible l'étude des auteurs sacrés et l'enseignement de la religion au

peuple. Alors il ordonna qu'à l'avenir nul ne pourrait être admis dans les ordres sacrés s'il ne savait le Latin, voulut que tous les hommes revêtus du sacerdoce apprissent cette langue, et les encouragea par son exemple, en se soumettant à l'apprendre lui-même. Pour accélérer la culture des lettres, il fonda l'Université d'Oxford, et fit venir, à grand frais, de Rome, tous les livres manuscrits qu'il put se procurer pour former une bibliothèque. Pour donner du lustre au culte religieux, il bâtit un grand nombre d'églises, et pour faciliter l'administration civile et en simplifier les rouages il divisa le royaume en comtés.

Ce grand homme se délassait de tant de travaux par l'étude, et plusieurs ouvrages lui sont attribués. Son biographe *Spelman*, a publié sa vie, écrite en Latin, en 1673, et l'on trouve dans *Historia Britannicæ Scriptores* une partie de l'histoire de ce prince, composée par *Asserius Menevensis*, auteur contemporain. Ce sont les sources principales où l'abbé Millot a puisé pour nous retracer son règne dans son *Abrégé* de l'Histoire d'Angleterre.

On prétend que ce grand prince, ami de l'ordre, ne s'écarta jamais de celui auquel il s'était assujetti lui-même. Il avait divisé sa journée en trois parties égales : l'une était consacrée aux soins du gouvernement, la seconde aux exercices de piété, la troisième aux amusemens et au sommeil, et comme alors l'horlogerie n'était point connue, il avait fait faire, pour mesurer le temps, des cierges dont la durée était calculée, et ses chapelains l'avertissaient de l'instant où ils finissaient. L'Angleterre le perdit en 900.

(3) Le poëte rappelle ici le gouvernement d'Agricola. *Cneius Julius Agricola* parvint aux grandes dignités sous Vespasien, et dut à la confiance de cet Empereur le Gouvernement de la Grande-Bretagne. Il soumit l'Irlande et l'Ecosse, et pénétra jusqu'aux Orcades. Il fut le beau-père de Tacite, et ce n'est pas sa moindre gloire que d'avoir eu pour historien ce célèbre écrivain. Il avait trop de vertu pour n'être pas odieux à Domitien. Cet empereur lui ôta son gouvernement, et lui ordonna de revenir à Rome. Il obéit et n'y fit son entrée que de nuit. La jalousie de l'Empereur

n'avait pu souffrir qu'on lui décernât le triomphe. Une vie obscure et paisible, le séjour de la campagne, la société de quelques amis, le consolèrent de tant d'injustices. Il mourut, et les soupçons n'épargnèrent pas Domitien. Les crimes possibles sont un tribut que l'on paye aux tyrans.

(4) Quelques historiens ont prétendu que, dans un voyage qu'Alfred fit à Rome dans sa jeunesse par ordre de son père, il reçut l'onction royale des mains du Pape Léon IV; mais je crois que c'est une erreur. Alfred monta sur le trône en 871, il avait alors vingt-deux ans; il était par conséquent né en 849. Léon IV succéda à Sergius II, et mourut en 855. Alfred, à la mort de Léon, n'avait donc que six ans. Or comment croire que, dans un âge aussi tendre on lui ait fait entreprendre le voyage de Rome; et en supposant que cela fût possible, est-il probable qu'un Pape se fût prêté à consacrer un enfant. Il est présumable que, si cette anecdote n'est point un mensonge inventé par quelques écrivains, elle prit naissance dans quelque bruit semblable que la politique d'Alfred lui fit répandre pour amuser la superstition de son temps, et se rendre plus vénérable aux yeux du peuple. Le peuple est partout le même. Il n'y regarde pas de si près quand il s'agit de quelque chose qui le flatte, et il n'est point d'absurdité qu'on ne parvienne à lui faire adopter quand on connaît celle de ses passions qu'il faut caresser. Si cette opinion du sacre prétendu d'Alfred fut en faveur de son temps, quelques historiens l'auront accueillie, sans examiner si elle avait quelque fondement, et auront présenté comme un fait ce qui n'était qu'une chimère. Au reste, quel que soit l'auteur de cette fable, comme il fallait un digne consécrateur à un si digne Roi, Léon IV était bien choisi. Dans ces temps malheureux où la corruption était parvenue jusque sous la thiare, Léon IV fut celui dont le pontificat offrit le moins de scandale. Il fut exempt d'intrigues, et ne fut troublé que par les efforts que firent les Sarrazins pour s'emparer de la ville sainte. Léon fut guerrier pour garantir l'Italie du Mahométisme, et ce fut un service qu'il rendit à l'Europe.

LA

BATTAGLIA DELL' ECLUSE,

ED ALTRI FATTI NAVALI,

REGNO DI EDOARDO III (¹).

CARME II.

ARGUMENT.

Le Poëte, que la gloire navale de l'Angleterre occupe seule, franchit plusieurs règnes, moins importans pour elle, pour arriver à cetui d'Edouard III, remarquable par la fameuse bataille de l'Ecluse.—Le Poëte quitte Calais.—Il voit, il touche les côtes d'Angleterre éclatantes de blancheur.—Sa Muse lui présente Edouard III.—Il marche triomphant loin des Rois qui l'ont précédé.—Le Poëte voit l'ordre du combat naval.—Il le peint, il le décrit.—Edouard s'avance vers la flotte Française; Cobbam le précède.—La bataille se donne.—Courageux efforts des deux côtés.—Victoire d'Edouard.—Coup-d'œil sur les autres exploits d'Edouard.

Calesio lido, addio; Gallia ti lascio:
Su veloce naviglio al mar m' affido.
Tra pochi istanti premerò de l'Anglia
Il bianco sasso e la famosa terra.
Ma quali in questo rapido tragitto

Belliche idee m' ingombrano la mente?
Che ancor mi sembra rimirar su l' onde?

Musa gentil, tu che desìi ridirme
De l'Anglico valor le belle imprese,
Taci a ragion di dieci regni i fasti,
Ed il Terzo Edoardo a me presenti,
Cui più fulgidi allori ornan le chiome.
Sì, de i Guglielmi or sien, sien de gli Enrichi
E d' altri cinque Re l' opre in obblio,
Or che 'l trionfo d' Edoardo adombra
Le glorie altrui, come il maggior pianeta
Adombrar suole le minori stelle.

De la pugna naval l' ordine i' veggo (2):
A' suoi spalmati legni il Re possente
D' esser già presti impone al fero assalto;
Loca i più forti a fronte, il curvo dorso
N' empie d' esperti sagittarj, e i duo
Ne forma estremi del guardato spazio;
Mischia ad arte frammezzo un novo legno,
Ch' altri difendon provvidi guerrieri;
Novella selva taciturna stassi

Da un lato, quasi di riserva stuolo,
E sagittarj ancor dentro v' asconde,
Che fian pronti a recar soccorso e ajta
A chi d' uopo n' avrà secondo i casi.

In cotal modo de l' Ecluse al porto
Edoardo s' appressa; ivi Cobbamo [3]
Ed altri Prodi l' inimica flotta
De la Gallia rivale avean scoperta
Assai maggior d' armi e di navi. Indarno,
Scalma il Rege, oserà pugnar con noi;
Ed è il momento desìato tanto,
In cui spero fiaccarle il folle orgoglio,
E de gli oltraggi che mi feo punirla.

Disse l' Eroe: L' udìo Teti, la madre
Del magnanimo Achille, e i suoi favori,
Cred' io, largir volle su lui. De' venti
E de la luce i duo Rettor propizj
La Dea gli rende: le disposte navi
Spingi, forse diceagli, alquanto lunge,
Quasi fingendo di temer; vedrai

Che l' oste avversa seguiratti ardita
Ad incontrar scorno, ruina e morte.

Non langue, è ver, ne' Franchi eroi virtude:
Fuore in ordine egual traggon del porto
La formidabil lor selva natante,
Che l' altra insegue ardimentosa, e crede
Di far compiere a lei l' indegna fuga.
Vana speme! EDOARDO il corso arresta,
Anzi assale e minaccia al tempo stesso,
E col nemico che perciò non pave
A l' orribil tenzon principio dona.
Scorge incontro venirsi allor fra l' altre
Tremenda nave che di romper tenta
L' opposta schiera, onde ghermir per sino
Sua regia prora. Poche lune innante
Avea tal nave il Franco a l' Anglo tolta,
E de la preda ancor sen gìa superbo.
Ben dunque sta ch' or la rapita merce
Torni al proprio signor. Vedi la nave
Già de l' Anglo in poter; essa non regge
Sotto la furia de i vibrati strali,
E tutti perde i difensori suoi.

Riedi, o nave, al tuo Re. Ma indietro l'onde,
Di novo armata, risolcar ti veggo,
E scorrer anco tra le Franche schiere,
Ivi recando l' esterminio estremo.
È di frecce omicide ingombro il cielo,
Nè arresta il nembo de i guerrier la foga:
Sovra i navigli scorrono veloci,
Stringonsi ad essi, e vi combatton saldi,
Come se fusser di Nettuno i campi
Simili a quelli de l' antica madre.
Ah! in mezzo al sangue ed a l' orror di morte
Col bieco sguardo e co l' irsuto ceffo
Passeggia sol la Crudeltà feroce:
Gira a cerchio costei la cruda spada,
E inesorabil non risparmia alcuno,
Benchè supplice implori in don la vita.
Freme Pietà, sì bella anco fra l' armi,
Che fassi de le mani un velo a i lumi,
E desolata quinci e lacrimosa
Fugge dal loco spaventevol tanto.

Sia ver che amica un' opportuna squadra
Nel fervor de la pugna al Re giugnesse,

E ch' ei piagato alfin n' uscisse fuore;
Ma è vero ancor che sua virtù fu somma,
E meraviglia ognun n' ebbe e stupore;
Che tra gli Angli Monarchi ei vantar puossi
D' aver con arte e con ignota forza
Pugnato il primo su naval conflitto (4).
Vittoria a lui cesse la palma intera
Allor che tolse cento navi e cento,
E quasi tutti de la Gallia i prodi
Giacquero estinti, e ch' anco i duci estinse.

Io quì narrar non vo', Re grande e forte,
Tutte le illustri tue navali imprese,
Che sì ti fer chiaro e celèbre al mondo.
Di te ragiona la sagace istoria,
E di color che pugnar teco invitti.
Essa dirà siccome altra flata
Armi novelle flotte, e il Franco assali (5),
Cui solo irato il mar forse uno scampo
Presta pria d' adoprar la man, l' ingegno.
Dirà che i torti de l' Ispano audace,
Ingiusto predator de' tuoi vascelli,
Sai vendicar, quando l' opprimi e struggi

Presso di Winchelsèa, dove brillaro
Teco il GALLESIO Prence e i Siri egregj
D'ARONDEL,GLOCESTER,WARWICK,LANCASTRO
Con altro stuol d' impavidi guerrieri.
E dirà infin come in trionfo riedi
Del Tamigi sul margine, che lieto
Il frutto gode di cotante gesta,
E lo splendor de la tua gloria ammira (6).

NOTES.

CHANT II.

(1) Depuis Alfred jusqu'à Edouard III, il s'écoula quatre siècles. L'Angleterre conserve constamment son esprit maritime, mais ses expéditions n'ont pas encore acquis ce caractère de grandeur, qu'elles auront dans la suite. Celle de Guillaume le Conquérant lui fut étrangère puisqu'elle fut dirigée contre elle, et fit descendre du trône Harold, le dernier des Rois Anglo-Saxons. Les armemens de Guillaume le Roux et de Henri Ier contre leur frère Robert et un voyage à la Terre Sainte, voilà ce que présentent ces deux règnes. Celui d'Etienne appartient presqu'en entier aux guerres civiles; mais Henri II lui succède. Henri II, l'un des plus grands monarques dont se soit honoré le trône d'Angleterre, et qui s'élevant au-dessus des préjugés que le despotisme papal accumulait autour des Rois pour les asservir à ses caprices, les instruisit le premier au sentiment de leur dignité, et leur apprit que l'on pouvait braver une autorité dont la force ne résidait que dans l'opinion, et dont le colosse fantastique s'évanouissait en présence de la vérité et de la raison. Heureux si la criminelle imprudence de quelques courtisans n'eût pas compromis un si généreux effort par le meurtre de Thomas Bekquet, et reculé pour de longues années les heureux effets de la fermeté d'un grand homme! Mais heureux également le Roi dont la gloire n'est point obscurcie par le crime dont se souillent des flatteurs intéressés dans l'espoir d'arracher ses faveurs! L'histoire n'a point confondu Henri avec les ministres d'une vengeance qu'il n'ordonna jamais, et ce Roi si cruellement tourmenté par la résistance aveugle d'un archêveque aux lois les plus sages, si long-temps victime des persécutions de ce prélat audacieux, tant de fois en butte aux censures de Rome,

si souvent abreuvé d'amertume par la révolte de ses fils, tantôt ingrats, tantôt séduits, ce Roi dont le caractère ne put être aigri par tant de traverses, est encore au bout de huit cents ans un modèle de bravoure, de prudence et de générosité que l'on peut offrir à tous les monarques. Noble dans sa politique, législateur éclairé, il fut grand sans être ambitieux. Enfin, il était Roi, et fut ami fidèle.

C'est sous son règne que les historiens placent la relation d'une expédition navale que sa tournure romanesque rend un peu douteuse. En 1170, Madock, fils d'Owen Quineth, Prince de Galles, entraîné par son génie avanturier, arme quelques vaisseaux, se met à la tête de cette petite escadre, abandonne sa patrie, et va tenter fortune. Il laisse l'Irlande au nord, cingle à l'ouest, et après une longue traversée, aborde enfin sur une terre inconnue. Cette terre, dit-il à son retour, n'était point habitée; mais le climat en était délicieux, la fertilité admirable, l'aspect enchanteur. Dégoûté des longues divisions, que la possession d'un pays stérile perpétuait parmi ses frères et ses parens, il arme une seconde flotte, se fait suivre de plusieurs Anglais que séduisent le tableau qu'il leur fait des charmes de ce nouveau pays, et des jours fortunés qu'ils pourront y couler. Il part avec eux, les établit dans ces contrées lointaines, et revient encore en Angleterre. Mais l'histoire se tait sur le gisement et le nom de cette terre, et l'on ignore le sort de ce nouvel établissement. Hackluit présume qu'elle faisait partie des Indes Occidentales, et en induit que les Anglais ont connu l'Amérique bien avant les Espagnols. Cette assertion donne à cette expédition une importance qu'elle ne présente pas au premier coup-d'œil. Celle que Henri II commanda en personne, et qui lui soumit l'Irlande, occupe une grande page dans l'histoire de ce monarque: n'oublions point qu'elle ne coûta pas une goutte de sang, ni par conséquent une larme à l'humanité; c'est un phénomène dans l'histoire.

La déplorable fureur des croisades tourmenta les jours de Richard-Cœur-de-Lion, que son avidité pour la gloire, sa galanterie, et la fidélité du troubadour Blondel ont rendu si fameux. Si l'histoire

lui reproche quelques imprudences, son caractère chevaleresque l'excuse aux yeux des hommes sensibles à l'héroïsme. Il fallait qu'il fût digne d'être aimé celui dont le salut inspira tant de grands dévoûmens. Par exemple, surpris à Joppé, son ardeur l'emporte, il tombe dans une embuscade, il se défend en héros, il combat en lion ; enfin le nombre l'accable, il va succomber : Guillaume de Porcellis s'écrie en langue Sarrasine: *Je suis le roi d'Angleterre.* A l'instant Richard est débarassé ; Porcellis est prisonnier. On le conduit à Saladin. Ce calife généreux admire ce dévoûment sublime, et renvoye ce brave guerrier en le comblant d'honneurs. Voilà les hommes que l'on traitait alors de barbares. On aime à rencontrer de semblables traits. Ils reposent des horreurs de la guerre; pourquoi l'histoire garde-t-elle le silence sur la gratitude de Richard?

Jean sans Terre jetta peu d'éclat sur la marine, mais Henri III commença son règne par une victoire navale, terme fatal des prétentions de Louis, Dauphin de France. Edouard Ier et Edouard II ne firent que des entreprises peu importantes, et nous arrivons enfin au règne d'Edouard III si glorieux pour la marine anglaise.

(2) Edouard III débute sur le trône par la conquête de l'Ecosse, disputée par Jean de Bailleul et David de Bruce, et bientôt après étoune l'Europe par la grandeur de ses prétentions. Il voulut rentrer dans les places de la Guienne dont Philippe de Valois était en possession, et s'annonça comme le véritable héritier de la couronne de France. Les Flamands et l'empereur entrèrent dans son parti. Alors commence cette grande lutte où Edouard déploye tant de fierté et d'élévation dans le caractere, et Philippe de Valois et son successeur Jean II tant de noble constance au milieu des plus grands revers. Les Flamands, pour échapper aux reproches que les Français auraient pu leur faire sur leur défection, déclarèrent à Edouard que, par leurs traités, ils s'étaient engagés à ne suivre que le Roi de France, et que s'il en prenait le titre, ils embrasseraient sa cause, parce que ce n'était point à eux, disaient-ils, à juger si ses droits étaient foudés oui ou non. On voit que pour mettre leur conscience à l'aise, il leur suffisait de ne s'attacher qu'à la lettre. Cela

accéléra l'instant où Edouard se détermina à prendre le titre de Roi de France, et la guerre s'alluma.

La bataille de l'Ecluse tient une grande place parmi les événemens de cette guerre ; et c'est elle que le poète célèbre dans ce second chant. Edouard attaqua les Français avec trois cents vaisseaux ; ses adversaires en avaient, dit-on, quatre cents. L'architecture navale était bien loin encore de la perfection où elle est arrivée depuis. La construction des bâtimens tenait de celle des anciens, et la manière de combattre était à peu près la même. On se heurtait, on s'accrochait, des grappins unissaient les deux vaisseaux, et l'on combattait pour ainsi dire de pied ferme. Une bataille navale n'était donc alors qu'un assemblage de petits combats partiels sur lesquels la fortune toujours capricieuse promenait ses hasards ; et la victoire dépendait bien moins du talent des amiraux que de l'adresse ou de la force des équipages.

Cette bataille fut terrible. On combattit toute la journée. On prétend qu'une escadre flamande vers la fin du jour se joignit à la flotte d'Edouard et détermina la victoire. Elle fut sanglante ; cette journée coûta cher aux deux partis. Edouard y combattit en personne ; quelques historiens disent qu'il fut blessé à la cuisse. L'amiral français Kervel y perdit la vie. Le Dictionnaire Historique écrit mal à propos *Kiriel.*

(3) Le poète rappelle avec raison ici le nom de l'Amiral Cobham qui dans cette circonstance rendit de grands services à Edouard. Il commandait son avant-garde ; et ce fut à son expérience et à la justesse de son coup-d'œil qu'il dut non-seulement la connaissance exacte des forces qu'il avait à combattre, mais l'avantage de prendre le vent sur elles. Il est permis de s'indigner quelquefois contre la basse flatterie des historiens qui rattachent tout le succès d'une action au monarque ou au général qui y préside, laissent dans l'oubli ceux dont les talens et le courage leur ont valu leurs triomphes. Quelque génie que l'on accorde aux plus grands généraux, que feraient-ils sans les lieutenans qui les secondent, et les soldats qui se dévouent ? Pourquoi donc ne pas présenter leurs noms au res-

pect de la postérité? Les historiens commencent maintenant à devenir plus justes. Ils ont senti que dans une bataille un roi n'est qu'un homme, et que plus on cite de héros à sa suite plus on relève sa gloire, plus on le loue dignement. On juge alors que ce n'est pas un homme ordinaire celui dont l'âme échauffe de si grandes âmes, et dont un seul mot, un seul regard font braver la mort à tant d'hommes pour le seul plaisir de conquérir son estime.

(4) Edouard fut en effet le premier des Rois d'Angleterre qui put se flatter d'avoir livré la première bataille navale rangée. Jusqu'à lui, sans doute, l'on avait bien des fois combattu sur les mers; mais nul ordre, nulle science, nulle tactique, n'avaient signalé ces espèces de chocs. La sagacité d'Edouard lui fit deviner la théorie de cet art, et il essaya de la mettre en pratique. On voit dans la bataille de l'Ecluse une suite de principes inconnus jusqu'alors, ou qui du moins n'avaient point reparu depuis les fameuses batailles dont Rome usa si souvent pour vaincre Carthage, et qui depuis la chute de cette rivale servirent plus d'une fois aux triumvirs pour se disputer l'empire du monde. On voit à la bataille de l'Ecluse les lignes se former, les chefs obéir à des signaux, les marins combiner leur marche et leurs efforts, et les matelots mieux exercés diriger leurs proues avec plus d'adresse contre les flancs des vaisseaux ennemis. On pourrait donc dater de la bataille de l'Ecluse, la naissance de l'art des batailles navales, art informe encore, mais qui marchera insensiblement vers son perfectionnement. Que sera-ce quand les canons qui, sous ce même Edouard, parurent pour la première fois dans les champs de Crecy, auront été transportés sur les vaisseaux, et que ces forteresses mobiles vomiront et la foudre et la mort? Les batailles prendront alors un accent plus formidable; la science de la manœuvre s'enrichira de procédés nouveaux, mais l'humanité peut-être aura-t-elle moins à gémir. On combattra moins souvent corps à corps. La manière de combattre encore en usage lors de la bataille de l'Ecluse coûta la vie à plus de trente mille hommes, et je doute que, dans les plus mémorables batailles navales des temps modernes, la perte se soit jamais calculée sur une semblable

échelle. A la bataille de l'Ecluse un seul vaisseau français, après s'être défendo pendant douze heures contre le comte de Huotiogton fut pris. On trouva à bord qnatre cents morts. Il se nommait le *Jacques de Dieppe.*

(5) La bataille de l'Ecluse oe fut pas le seul exploit maritime d'Edouard III. Celle de Guernescy fut livrée quelque temps après. Au reste les armeroens d'Edouard u'avaient pas toujours pour objet des batailles navales, ils u'avaient lieo souvent que pour le transport de ses troopes de débarquement. Tel fut celui de 1346 qu'il se proposait de conduire en Guienne, et qu'il fut forcé par les vents de diriger contre la Normandie. Ou porte cette flotte jusqu'à seize cents vaisseaux. En 1350, il remporta eocore une victoire navale sur les Espagnols près de Winchelsea. Le prince de Galles, si famenx sous le nom de Prioce Noir, les comtes de Warwick, d'Arondel, de Glocester, de Lancastre, de Northampton combattireot à cette journée.

(6) Ce règne fut également marqué par la découverte de Madère. Les Portugais conviennent qu'ou la doit à uu Anglais. Cet homme se nommait Mocham. Il quitta l'Angleterre avec une femme dont il était amoureux, dans l'intention de se refugier en Espagne. Son vaisseau surpris et batto par la tempête fut jetté sur une île inconnoe. Il y débarqua avec sa maîtresse et quelques autres compagnons. Pendant leur sommeil, le vent changea, le vaisseau remit à la voile, et partit saus qu'ils en fussent avertis. La femme soccombant à la douleur de se voir abandonnée mourut peu de jours après. Son amant lui rendit les derniers devoirs, et ses compagnons et loi ne s'occupèrent plus que de trouver les moyens de quitter cette île déserte. Ils réussirent à construire une espèce de pirogue, et se confièrent à la mer sor ce frêle bâtiment. Leur joie dura peu. Ils furent pris par des pirates et cooduits chez un roi de la côte d'Afrique. Instruit de leor avanture il les renvoya à Alphonse IV, roi de Portugal, pour l'instrnire de lenr découverte. Alphonse voulut s'assurer de la vérité de leur récit; il envoya des

vaisseaux pour reconnaître cette île. Ils y abordèrent et en prirent possession. C'est à peuprès ainsi qu'Antoine Galvao auteur Portugais et après lui Hackluit et Lediard rapportent cette avanture.

On cite encore un autre voyage que l'on place également sous le règne d'Edouard III. Celui-ci aurait été entrepris par un moine nommé Lina ou Lyn. Cet homme, à ce que l'on prétend, se serait avancé jusques vers les terres le plus au nord de l'Angleterre, aurait dressé des cartes de ces contrées placées sous un ciel rigoureux, et à son retour en aurait fait présent au Roi. Quoique quelques auteurs parlent de ce voyage, on doute cependant de son authenticité. Au reste, à la facilité avec laquelle les écrivains de ce temps accueillaient ces sortes de contes, on reconnaît la crédulité et l'amour du merveilleux dont aucun peuple ne pouvait se garantir dans ces siècles d'ignorance. Quoique l'Angleterre doive s'enorgueillir du règne d'Edouard III, il ne faut pas se dissimuler que l'influence de Rome agissait sur elle comme sur le reste de l'Europe. Les papes avaient depuis long-temps jetté les fondemens de cette puissance théocratique qui les rendait la terreur des rois et les dominateurs des nations. Dispensateurs des sceptres, ils troublaient l'Europe au gré de leurs passions. Le destin des monarques semblait attaché à leur haine ou à leur amour; et presque tous ayant pendant une longue suite d'années porté sous la thiare, ou l'étendue du génie, ou l'inflexibilité du caractère, ou l'exagération de l'insoleuce et de la fierté, ils sentirent à la longue que la durée de cet intolérable despotisme dépendait de l'absence de toutes les lumières: ainsi tous leurs soins devaient tendre à épaissir les ténèbres. L'Angleterre n'était pas toujours à l'abri des essais que les papes faisaient de temps en temps pour tâter les esprits, et connaître au vrai la mesure de leur puissance; mais peut-être les étincelles où le flambeau de la raison devait s'allumer un jour, se trouvaient-elles ici plus nombreuses qu'ailleurs. Si le caractère marin semble prêter à l'homme une rudesse que le vulgaire est toujours prompt à attribuer à l'ignorance, il n'est pas moins vrai qu'il rend les peuples maritimes moins souples au joug de ces puérilités, de ces pratiques minutieuses, dont l'habitude abrutit la raison des peuples des cités. Le marin,

guidé sur les mers ou par l'étendard de Mars ou par le caducée de Mercure, s'exerce à l'observation par la fréquentation des étrangers, et ses préjugés individuels s'affaiblissent par le frottement des autres peuples. Si Edouard, trop occupé de la guerre, u'eut pas le temps de songer à l'instruction dn peuple, il en rendit néanmoins, à son insu sans doute, les secours plus prochains. En alimentaut sans relâche cette active inquiétude que la guerre et le commerce inspirent, il ravit l'Angleterre à ces disputes théologiques dont l'absurdité était alors l'occupation majeure des autres nations; et les têtes anglaises moins fasciuées par les ridicules prestiges des écoles, se trouvèrent dans la suite plus facilement disposées à secouer les premières le joug de ce colosse sacerdotal qui, depuis long-temps, avait condamné les clefs de St.-Pierre à n'ouvrir que les trésors du monde. Ce fut un service qu'Edouard rendit à sa patrie dont uul encore ne lui a tenu compte, et dont il est juste que la philosophie lui rende hommage. Son règne d'ailleurs fut bien placé pour ajouter quelque force à cette impulsion donnée aux esprits anglais, non par les discours, mais par la nature des circonstances. Edouard touchait à la tombe quand le grand schisme d'Occident éclata; et le spectacle des longs scandales que l'ambition, la cupidité et l'intérêt des papes divisés donnèrent au monde, trouvant en Angleterre les esprits mieux préparés à en apercevoir l'odieuse inconvenance, les Anglais durent présenter des yeux moins timides aux premiers rayons des lumières.

IL REGNO

DI RICCARDO II (1).

CARME III.

ARGUMENT.

Regne de Richard II.—Le Poëte déplore le malheur d'un prince enfant quand des ministres peu sages l'entourent.—Les côtes de l'Angleterre exposées au ravage.—Un simple citoyen venge sa patrie.—Beau dévoûement de Philpot.—Ses succès, ses triomphes.—L'injustice le poursuit: elle est confondue.—Expédition d'Arondel contre Cherbourg, contrariée par l'infidélité du Roi de Navarre.—La Rochelle et St. Malo menacés par Lancastre.—Les Espagnols cherchent vainement un asile en Irlande.—Belle conduite des habitans de Portsmouth.—La renommée avertit l'Angleterre des préparatifs de la France.—Deux batailles se livrent.—Nottingham et Arondel s'y couvrent de gloire.—Trève entre l'Angleterre et la France, le calme renait.—Expédition de Derby en Afrique pour venger les Génois opprimés.—Apostrophe touchante du Poëte à l'Italie.

Io pinger voglio di Riccardo il regno,
Più che per lui, d'onor per l'Anglia. Ei, figlio
Di magnanimo padre, ancor fanciullo
Strinse lo scettro avito e al solio ascese.
I consiglier se non son destri e saggi,
Che mai far puote un giovinetto prence

Per l' utile de i popoli soggetti?
Giro lo sguardo intorno, e Franche prore
Là correr veggo su diverse spiagge,
Recando ovunque la rapina, il foco
Sin presso a i liti de la Duvria terra (2):
E qua su navi che la Scozia manda
Veggo Mercero audace incontro farsi
Tutti ghermendo gli Anglici vascelli,
E girne carco de l' opime spoglie.

Stassi Albìone neghittosa, e a tanti
Mali non pone argine e fren, nè l' empie
Rapaci brame altrui sturba e punisce,
E soffre in pace obbrobrìoso scorno.
Il patrio Onore allor mesto e dimesso
A Philpot s' appresenta, al ricco, al prode (3)
Di Londra cittadin: Che fai, gli dice,
Poltri tu pur tra 'l comun ozio, e dormi?
Hai magnanimo il cor, lo so: via dunque,
Apri gli scrigni tuoi, d' arme i navigli
Fornisci, e in mezzo a l' elemento infido
Ti slancia ardito, e fuga il fier Corsaro,
Che d' Anglia offusca il prisco vanto e i fasti.

L' ode l' Eroe: Vedilo in mar già presto,
Ove virtù lo guida e la fortuna;
Strigne Mercero a crudo assalto, in breve
Tutta gli strugge l' orgogliosa flotta,
E prigionier seco in trionfo il mena.
Ecco ti rendo le rapite navi,
Ei sclamava in suo cor: Patria diletta,
Libero è 'l tuo commercio, e preda mia
Son de la Senna e de l' Iber le merci.
Ma non sempre la Patria è madre amica,
E non sempre de' figli il merto apprezza,
Sebben Natura alto sen dolga. Spesso
Mostra Invidia le cose in tristo aspetto,
E quel ch' è amor, quel ch' è virtù verace,
Per ardimento temerario pinge,
E per de l' oro insazìabil sete.

Britanno Eroe, tal fu tua sorte. Lieto
Riedi tu al suol natio; credi tu obbietto
Esser del plauso cittadin; ma invece
Rampogne n' odi, e in carcere racchiuso
D' ingiusta legge la sentenza attendi.
Tace l' Invidia alfine: il patrio Onore,

Che con pungenti stimoli infiammotti,
La tua difesa assume, e al venerando
De' giudici consesso espon da un lato
Tua necessaria impresa, espon da l'altro
Il generoso cor che in petto ascondi,
Cui probitade e ingenuità corteggio
Feron mai sempre; indi cotai t'inspira
Detti sul labbro, che gl' indegni lacci
Già si spezzano a te, liber già sei,
E invece di severo, aspro castigo,
Tra il giubilo comun, d'Invidia a scorno,
Il grato suon di mille viva ascolti.

A la difesa de le spiagge intanto,
L'infesto e neghittoso ozio lasciando,
Apprestano de l'Anglia i reggitori
Possente classe. D'Arundelia il Conte
In questo ed altri di lor navi il corso
Drizzan verso Cherburgo. Un rege infido
Darlo in poter desia de l'Anglia, quando
Tal forza incontran del superbo Ispano,
Che regger ponno a l'urto a stento, e pure
Spingono alcuna schiera entro Cherburgo (4).

Ma la possente classe i flutti solca,
E la comanda di LANCASTRO il Duca.
De la Rochelle tremino i navigli (5),
Di San Malò tremi con lor la rocca,
Ove gli strugge il foco, ove un assedio
Tosto a suo danno ponsi; e se non era
La sorte amica che fugógli il nembo,
Forse in balìa cadea de l' Anglo invitto.

A che le Franche e le galere Ispane
Fansi tuttora a devastar sue sponde?
Dome restino anch' esse al primo istante,
E astrette sieno de l' Irlanda in grembo (6)
L' inutile a cercar cortese asilo;
Ch' ivi ei le incalza, ed i rapiti legni
Di novo acquista, i lor soldati ancide,
I duci loro di catene avvince.
E a che l' audacia del Francese solo
Osa l' avida man por su la merce
Che 'n mezzo a l' Anglia ed a la Fiandra passa?
Gli abitatori di Portsmouth armati
A lui s' oppongan con valore estremo,
E de la Patria difendendo i dritti
Lo conquidano, e reo ne faccian strazio.

La Dea, ch'ha mille bocche e nulla tace (7),
Lascia la Senna e sul Tamigi vola.
Grida: non dorme il Gallico Monarca;
Immense forze aduna, ed i sofferti
Danni ei pur vuol restaurar, tentando
De l'armi ancora la novella sorte.
È assai per l'Anglo: la loquace Diva
Ringrazia, un' oste formidabil tragge
Pe i campi ondosi; col valor di questa
Pingue bottin s'acquista, e in due tenzoni
Tutti gli sforzi de la Gallia irata,
De la temuta ognor grande rivale,
Rende frustanei al par. Di bella gloria
Con alterno valor copronsi a gara
Di NOTTINGHAMIA e d'ARUNDELIA i Conti,
E 'n premio n' anno di mirar sospeso
De l'armi il rio furor; chè se con lei
Fissar non puossi una perpetua pace,
Gradita almen tregua succede e calma.

Tempo propizio è questo a estranie imprese.
RICCARDO il coglie, e d' altri anco a vantaggio
Il valente DERBY d' Affrica al caldo (8)
Suolo arenoso invìa. Là da gl' insulti

In varie guise i Liguri guerrieri
Questi protegge e da l' orror de i Mori.
Italia mia, così fosti da l'Anglo,
Da l'Anglo generoso, allor difesa
In que' tuoi figli, che se grandi furo
Tra 'l commercio e tra l' armi, il saran forse
Ne le vegnenti età. Frattanto io rendo
Grazie a Riccardo, d' Albione al Sire.

M' è dolce inver che per la man d' Imene
Ei s' unisca di Carlo a la regale
Figlia, ond' è che vie più stabile sembra
De la tregua lo spazio. Ah! sol mi spiace
Ch' indi Cherburgo di Navarra al rege
E Bressia al duca di Bretagna ei renda.
Di giustizia talor gli atti medesmi
Movono a sdegno le tribù soggette,
Che di ciò spesso la ragion non sanno;
Ma spesso è a i Re fatal lo sdegno loro (9)!

NOTES.

CHANT III.

(1) Un phénomène assez remarquable dans l'histoire d'Angleterre, c'est que la gloire nationale est presque toujours indépendante de celle du monarque. Partout ailleurs le caractère du souverain influe sur celui du peuple ; héroïque, si l'âme du monarque est élevée; faible, si le roi est sans énergie. Ces sortes de nuances ne se rencontrent point, ou sont moins sensibles en Angleterre. Ainsi, par exemple, si l'on vit sous le règne d'Edouard III la gloire du peuple et la gloire du roi marcher assez long-temps de pair, lorsqu'Edouard, dans les dernières années de sa vie, flétrit, par sa conduite, ses anciens lauriers, la gloire britannique n'en reçut point d'atteinte. A toutes les époques on reconnaît toujours la nation, quand on cesse de reconnaître celui qui la gouverne.

Sans cet esprit particulier au peuple anglais, jamais règne, peut-être, ne lui eût été plus funeste que celui de Richard II ; une longue minorité ; des princes du sang turbulens et factieux ; des ministres déprédateurs ; un roi plongé dans les voluptés, esclave de ses favoris, punissant au hasard, pardonnant sans motifs ; des séditions sans nombre, des excès de tout genre, des échafauds, des supplices, du sang, le massacre enfin du faible monarque cause première de tant de maux, quel règne eût été plus capable de faire dégénérer tout autre peuple. Eh bien, au milieu de cette désorganisation apparente, quand tout semble pousser l'Anglais vers l'avilissement, son esprit particulier perce toujours; sa gloire maritime et commerciale se maintient au même niveau, et l'Angleterre marche constamment vers le but qu'elle se propose d'atteindre.

Fils de ce prince de Galles qu'illustra la bataille de Poitiers,

et que ses vertus rendaient si digne du trône où la mort trop hâtive ne lui permit pas de monter, Richard succéda à son aïeul Edouard III, et débuta par un trait dont l'audace donna malheureusement une trop haute idée de la fermeté de son caractère. Trop promettre est un danger pour les jeunes rois.

On se rappelle sans doute les fureurs démagogiques dont la France fut le théâtre pendant sa révolution dernière. Qui peut, sans terreur, reporter sa mémoire sur ces instans où les principes les plus sacrés de cette liberté aussi antique que le monde, inaliénable propriété que l'homme apporte en naissant, qu'aucun gouvernement n'a le droit de lui ravir, quand il charge la sagesse de la soutenir et la raison de la régler, sur ces instans, dis-je, où ces principes furent violés dans tous les individus avec une barbarie dont l'enfer ne fournit point d'exemple ; où l'on égorgea les hommes pour expier leur naissance, leurs vertus, leurs bonnes mœurs, leur respect pour Dieu, les lois et le bon ordre ; sur ces instans, enfin, où tout conduisait à l'échafaud, excepté le crime : eh bien, si l'on a présens à la pensée ces jours de désastre, on a le tableau des premières années du règne de Richard II. Mêmes motifs, mêmes projets, mêmes calamités.

Un impôt arbitraire irrite les esprits ; l'inflexibilité des traitans achève de les aigrir. Un forgeron d'Essex casse la tête à un commis du fisc. Un prêtre turbulent, ambitieux, fougueux, emporté, monte en chaire, prêche le partage des biens, l'égalité, la liberté ; voue à la mort tous les grands, tous les nobles, tous les riches ; proclame enfin toutes ces maximes criminelles que le peuple aveugle adopte toujours sans réflexion et sans examen. C'en est fait, le volcan éclate, tout est en feu, tout est en armes. Cent mille hommes sont debout, cent mille hommes délibèrent. Il leur faut des chefs, et les plus méprisables d'entre eux sont élus. Ils marchent ; la rage les guide, l'incendie les éclaire, le sang les abreuve ; le palais de Lancastre est brûlé ; une foule d'hommes illustres, le primat, le chancelier, les ministres sont massacrés. Les furieux sont dans Londres. Le Lord-Maire, dans sa généreuse indignation, plonge son épée dans

le cœur d'un de leurs chefs: c'en était fait de lui, c'en était fait de la capitale. Richard sort de la Tour, s'élance sur un cheval, accourt, vole: il est seul: "Qu'est-ce donc que ce tumulte, mon "cher peuple? Etes-vous fâché de la mort de votre chef? Je suis "votre roi, je vous conduirai, suivez-moi." Il dit. Ils le suivent hors de la ville. Plus de cris, plus de fureurs. Robert Knolle paraît avec quarante mille hommes. Les factieux sont enveloppés; les plus coupables saisis, condamnés, exécutés. Le reste est dissipé; le calme renaît. A quoi doit-on ce changement subit? A l'audace d'un enfant. Quelle énigme que la multitude!

Richard ne soutint pas le rôle que cette fermeté éphémère semblait promettre. Robert de Vere, comte d'Oxford, s'empare de son esprit. Grâces extérieures, souplesse de caractère, corruption de mœurs, voilà ses moyens de séduction. Ils lui réussissent, il est nommé duc d'Irlande. Bientôt le favori peut tout. Le nom de roi reste à Richard, l'autorité passe à de Vere. Lancaster, Yorck, Glocester, oncles du monarque, voyent avec dépit l'avilissement de leur neveu; Glocester surtout dont l'esprit inquiet semble pétri pour troubler les empires et dont l'affabilité affectée est un piége inévitable pour le peuple.

La ligue se forme, il en est le chef. Il enhardit les communes, elles attaquent le chancelier Suffolk. Voilà le premier pas. Du ministre on passe au monarque, on le dépouille de l'autorité, on le confie à des commissaires. Richard proteste; Glocester a recours aux armes. Le duc d'Irlande fuit. Les ministres, les conseillers du roi sont mis à mort. La justice s'est voilée. La force est l'unique loi.

Nulle trêve, nul accord ne succèdent à ces temps d'orages. La paix renaît de la fatigue. Le Roi se déclare majeur, on lui avait accordé un subside, il en fait la remise, il devient l'idole du peuple. Faveur passagère, il restitue Brest et Cherbourg à la France, il épouse la fille de Charles VI. On l'adorait; on le déteste.

Il commit une grande faute, la seule peut-être qu'on ne pardonne pas aux rois. Il se vengea. Le parlement se prêta à ses vœux. Il annulla l'acte d'amnistie que Richard avait librement souscrit. Glocester fut arrêté, conduit à Calais, mis à mort dans sa

prison. L'archevêque de Cantorbery, les comtes d'Arondel et de Warwick, plusieurs autres seigneurs furent condamnés sans égard pour le pardon qu'ils avaient obtenus. Richard se crut sans ennemis. Il se trompa. Les échafauds les enfantent. Le roi était en Irlande. Le comte de Derby, duc d'Hereford, fils du malheureux Lancaster se montre tout à coup. En un instant une armée est à ses ordres. Richard revient; plus d'amis, plus de soldats, il est abandonné, trahi, arrêté. Ce même parlement, volage instrument de ses vengeances, s'unit aux barons. Il est déposé, renfermé dans la Tour, et déclaré digne de mort si quelqu'un tente de le délivrer. Feinte ou réelle, cette tentative eut lieu. Huit scélérats pénétrèrent jusqu'à lui, et le massacrèrent; non sans peine. Il arracha la hache d'armes à l'un de ses assassins, s'en immola quatre; mais enfin blessé, épuisé de fatigues, le nombre l'accabla. Ainsi périt ce roi, qui commença et termina son règne par deux traits de courage, et donna tout le reste à la faiblesse.

Honneur à la vertu. L'évêque de Carlisle fut le seul dont la voix s'éleva contre ses accusateurs. Jamais plus d'éloquence ni de raisons solides ne servirent un orateur. La prison fut sa récompense. On ne l'écouta que pour le punir. Réponse ordinaire des passions. Quel règne! il semble que tous les genres de gloire furent compromis. La gloire maritime seule resta sans tache.

(2) Les Français profitèrent des troubles de la minorité de Richard, ravagèrent Douvre, Hastings, Plymouth, Portsmouth, Dartmouth, Rye et l'île de Wight. De leur côté, les Ecossais, sous la conduite du fameux corsaire Mercer, firent un tort considérable aux Anglais.

(3) Jean Philpot, riche marchand de Londres, dont le nom mérite d'être à jamais célèbre. Ce généreux citoyen, ne peut voir sans indignation l'insouciance du gouvernement pour la gloire de la marine et l'intérêt du commerce. Il se résout à agir puisque l'état n'agit pas. Il fait construire, il achète des vaisseaux, il les équipe, il les arme, il enrôle mille soldats, les place à

bord, s'embarque lui-même, met à la voile, joint Mercer, l'attaque, le combat à outrance. La résistance fut grande. Des deux parts que d'exploits, que d'héroïsme, que d'efforts! Enfin Philpot triomphe. Il en coûta cher aux Ecossais, et aux Espagnols qui les secondaient. Le brave Anglais revint avec un butin immense, et son expédition rendit la sécurité au commerce de sa patrie.

Qui le croirait! l'injustice et l'envie l'attendaient au rivage. Le gouvernement s'offensa qu'un simple particulier eut osé faire ce qu'il aurait dû faire lui-même. Il vit dans la conduite de Philpot la satire de la sienne. Philpot fut mis en prison. Pour cette fois la vertu conserva l'ascendant qu'elle devrait avoir dans tous les temps. La probité de ce grand homme généralement reconnue, la pureté de ses intentions, le généreux emploi de sa fortune, la nécessité de son expédition démontrée par les faits, l'utilité que le commerce en avait retirée, plaidèrent sa cause devant le conseil. Il fut honorablement élargi. Cette iniquité passagère ne fit qu'ajouter à son triomphe, et la justice du haut de son tribunal se plut à consacrer les éloges que la reconnaissance publique décernait à son noble dévoûment.

(4) Les régens sortirent enfin de leur incurie. Charles le Mauvais, toujours perfide dans sa foi, trahissait la France, et avait promis de livrer Cherbourg. On méprise les traîtres, mais on met à profit leurs défections, c'est le code de la politique. On arma une flotte formidable. Les comtes d'Arondel et de Salisbury furent chargés de prendre possession de Cherbourg, taudis que le reste de la flotte attaqua St. Malo.

(5) Le duc de Bretagne sollicita les secours de l'Angleterre, et livra Brest pour les obtenir. Il fut reconduit par une flotte commandée par Thomas Percy et Hugue Caverly, amiraux des Détroits, et de riches prises marquèrent cette expédition.

(6) Des galères espagnoles long-temps funestes aux côtes

d'Angleterre, furent enfin forcées par la flotte anglaise de se refugier à Kingsale en Irlande. Elles y furent attaquées, on leur reprit vingt et un vaisseaux anglais dont elles s'étaient emparées, on leur tua quatre cents hommes, et l'on en détruisit quelques-unes. Malheureusement il en échappa quatre, qui, dans leur retraite, se vengèrent sur Winchelsea.

Cette époque est remarquable parce que l'on y trouve la première idée émise sur la souveraineté des mers que l'Angleterre compte au nombre de ses droits. Un juge célèbre, nommé Robert Belknap avança que la mer devait être soumise au roi, parce qu'elle faisait partie du royaume d'Angleterre et appartenait à la couronne.

(7) Le gouvernement anglais fut informé que la France préparait une expédition formidable. On portait à seize cents voiles le nombre des vaisseaux français. L'exagération, compagne ordinaire des bruits populaires, allait jusqu'à dire qu'il y en avait un si grand nombre que l'on en pouvait faire un pont depuis Calais jusqu'à Douvres ; et qui le croirait ? Des écrivains ont répété gravement cette absurdité. Quoiqu'il en soit, on opposa la force à la force. L'armement anglais fut également formidable. Dans sa croisière il rencontra une flotte marchande sous l'escorte de quelques vaisseaux de guerre. Le combat s'engagea, il fut favorable à la flotte anglaise. Les auteurs varient sur le nombre de ses prises. Les uns disent cent, d'autres cent soixante, quelques-uns, simplement soixante-six. Quoiqu'il en soit, l'avantage fut considérable.

(8) Une autre expédition heureuse précéda encore l'expédition du comte de Derby sur les côtes d'Afrique. Si la flotte que l'on avait armée pour soutenir les droits du duc de Lancastre à la couronne de Castille n'eut pas le succès qu'on en attendait, celle du duc d'Arondel, pour secourir le duc de Bretagne, obtint de grands avantages, non pour la cause du duc, puisque dans l'intervalle il avait conclu la paix avec la France, mais pour la cause même de l'Angleterre. Non-seulement Arondel ravagea les îles de Ré et

d'Oleron, mais encore il brûla ou coula quatre-vingt vaisseaux appartenant au commerce français.

Quant à l'expédition du comte de Derby, elle eut pour honorable objet de protéger les Génois contre les perpétuelles incursions des Maures qui portaient sans cesse la désolation sur les côtes de l'Italie. Son succès fut complet, les Barbaresques furent réprimés partout, et contraints de se soumettre aux conditions que les vainqueurs leur imposèrent.

(9) Ce règne fut également signalé par une expédition maritime d'un autre genre. Celle-ci n'eut pour motif ni l'intérêt du commerce ni l'avancement des lumières, mais elle fut l'effet de l'ambition de deux prêtres, et de l'éclat que le fanatisme ne rougit jamais de donner aux scandales qu'occasionnent les discordes religieuses. Urbain IV et Clément VIII se disputaient la thiare. Urbain publia une croisade contre Clément. Les Français étaient *Clémentistes*, et les Anglais *Urbanistes*. Les Anglais se croisent. L'évêque de Norwich est le général de cette sainte armée. Il s'embarque avec cinquante mille croisés et deux mille chevaux, et ravage, au nom du serviteur des serviteurs de Dieu, Gravelines, Dunkerque, Ypres, et vingt autres places, et remporte en outre une victoire navale sur la flotte de Clément. N'oublions pas de dire que toutes ces places ravagées tenaient cependant pour le parti d'Urbain. Mais quand on pille ou tue pour la plus grande gloire de Dieu, on n'y regarde pas de si près. La France secourut le comte de Flandres, et le général évêque fut obligé de restituer ses conquêtes, et de renoncer aux lauriers de cette guerre, en renonçant à la croisade. Hélas! n'est-ce donc pas assez pour multiplier les combats, que les intérêts trop souvent opposés des divers potentats? Faut-il encore que l'on se batte pour savoir si tel ou tel prêtre aura le droit de bénir les humains?

Si le sujet de cet ouvrage ne nous permettait pas de passer sous silence cette extravagante croisade, puisqu'elle se rattache aux expéditions maritimes, le lecteur nous pardonnera sans doute de nous en écarter un moment, pour remarquer que ce fut sous ce

règne que parut le célèbre Jean Wiclef, docteur d'Oxford, et qu'il commença à prêcher sa doctrine. Les catholiques l'ont traité d'hérésiarque. Il ne m'appartient point d'examiner la validité de ce reproche. J'observerai cependant que malheureusement les papes ne réfléchirent pas assez alors que le respect pour la religion dont ils étaient les organes dépendait beaucoup de leur conduite; que les hommes ne sont pas toujours assez sages pour se souvenir que la pureté de la morale et du dogme est indépendante des vices ou des passions du prêtre; qu'il est dans notre faible nature de faire assez communément dépendre notre confiance pour les vérités spéculatives, du plus ou du moins d'estime que nous accordons à la bouche qui nous les annonce; que moins cette estime est grande, plus le doute est pardonnable et l'examen naturel; et que ce serait enfin dans les égaremens de la thiare que l'on irait un jour chercher avec justice l'origine des novateurs, et non pas dans un sentiment de révolte contre la religion.


HENRICVS·V·ANG·FR·ET·HIB·REX

I REGNI

D' ENRIGO IV, D' ENRIGO V, D' ENRIGO VI [1].

CARME IV.

ARGUMENT.

Les Français incendient et ravagent Plymouth, Wilford venge cette ville. —Expédition du comte de Kent contre les pirates —Umfreville ravage l'Ecosse et brûle ses vaisseaux.—Henri V monte sur le trône.—Bataille d'Azincourt. —Siége et bataille d'Harfleur.—La Ligurie protégée.—La Normandie conquise. Triomphes de Henri. Il entre à Paris. Son couronnement, son hymen. Il meurt. —Son fils, enfant, lui succède, ses malheurs.—Divisions de Lancastre et d'York.—La discorde seconde Warwick.—Il cingle vers Calais. Il attaque les vaisseaux de Gênes, d'Espagne ou de Lubeck.—Dinham, ami de Warwick, s'empare de la flotte royale.—Henri donne le commandement à Montfort.—Il est vaincu.—Cobham s'unit à Warwick.—Henri VI est détrôné.

Mi s' apre il corso di tre regni. Musa,
Vediamli, e 'l labbro tu mi snoda al canto;
Tutti a me narra i buoni e i tristi eventi.
Ahimè! Plimouth è 'n cenere. Il Francese
Sdegnoso vi recò l' indegna face,
Ma breve è 'l suo trionfo, il gaudio suo;
Chè a lui si slancia il punitor Wilforde [2],

Parte gli tolle de le navi, e parte
Anch'ei ne dona al foco struggitore:
Fa quindi scender di Penmarco a i liti
Alcuna schiera vincitrice, e riede
Ricco di spoglie indietro. Ardisci ancora,
Guerrier nemico, nel Gallese suolo (3)
A Glendoro arrecar soccorso, ajta?
E ben! de' legni tuoi soffri che l' Anglo
Divenga il giusto predator severo,
Mentre a la Patria sua favor più grande
Rende altro Eroe che con sì tenui forze
Fuga le cento e più sue sciolte vele.

Non basta al Franco. Ei libero corseggia
Il mar tuttora, a depredarlo intento,
E 'l Quarto Enrigo a nova impresa astringe.
Invìa di Kente il valoroso Conte (4)
Che di Breaco a l' isola il persegue,
Che di tal nome ne la forte terra
L' assale, e le trincee rotte e conquise
Pieno ne fa col ferro aspro macello.

Ma nemico non gli è soltanto il Franco,

Che da la Scozia è secondato ancora.
Dunque la Scozia del valore Inglese
Vegga i funesti effetti. Ecco UMFREVILLE (5)
Entro penétra ad essa, ecco le due
Rive devasta, arde il maggior vascello,
E torna carco di cotante prede,
Che n' ha sollievo il cittadin non poco.

Del primo regno è tutto. Ora il secondo
A se m' appella ed il più grande ENRIGO.
Io d' Azincourt tacer deggio la pugna,
Pugna terrestre; ma famosa a segno,
Che forse gloria eguale altra non rese
A i prischi duci e de la nostra etade.
Non tacerò bensì che al Gallo è vano
Anco per mar strigner d' Harfleur la rocca,
E al difensor recar gli ultimi affanni.
Del Re si move il pro Germano e giugne
Presso la Senna, e se a l' oppressa terra
Ei dar non può la necessaria ajta
Senza schiudersi un calle in mezzo a l' oste
Nemico e forte, intrepido l' assale (6),
E benchè in prima, di coraggio piena,

Mostri di sua virtù l'antiche prove,
Pur del regale Capitano è astretta
Cedere alfine a la maggior virtude.
Ei la strugge del tutto, e trionfando
Entra nel porto, e la città soccorre.

Netta frattanto i mari un altro Prode,
Cui duro incontro la Liguria oppone.
Brillaro ognor l' Italo ingegno e l'arte.
Ve' come a gli urti de l' Inglese invitto
Quì risponde Liguria! Un sol naviglio
Ve' come pugna impavido e tremendo,
Intorno stretto dal furor di sette;
E come fuor de l' inegual battaglia
Libero n' esce! Alma Liguria, ad onta
Di tue prodezze de la guerra il Dio
E l' arbitro Destin son contro a i Franchi! (7)
De l' un de i duci io veggo estinto il figlio,
Il primier duce prigioniero io veggo,
Ed in balìa de l' Anglo ampio tesoro.

Paghi non sono de la Gallia a danno
Marte ed il Fato. A nova impresa parmi

Ch'essi infiammino a gara il Quinto Enrigo...
Sì, questi già volge di Gallia a i liti
Le gonfie vele, e le penètra in seno.
La Normanda provincia è in suo potere,
Ed Exetér ne la Piccarda invìa;
Cade Dieppe e Montroglio, indi ei medesmo,
Vincitor sempre, di Lutezia giugne,
Di Lutezia regal sino a le porte,
E oh qual messe vi miete il Vincitore!

Segue la pace sì famosa, e segue
Dopo tai fatti il nuzìal contratto,
Ond' è che acquista a la corona il dritto
Per secondo ornamento al crine augusto.
Lutezia il vede entro sue mura in lieta
Pomposa foggia; indi, s' ei parte, il vede
Rieder pur anco, e forse duolsi allora
Che ne' dominj suoi la cruda Parca (8)
Gli tronca il fil de i prezìosi giorni.

Sul trono ascende d'Albìon temuta
Il picciol figlio di sì gran Monarca;
E or tu, Musa gentil, rapidamente

Dimmi quai fur le sue venture e i casi.
Calesio incalza di Borgogna il duca,
Che poco estima il Re fanciullo, e poco
De l' Anglia i reggitori. Essi spediro
Pronto soccorso a gli angustiati amici (9),
Che mentre questi le inimiche barche
Incendian, giugne, e lo spavento getta
Del Borgognone in fra le schiere, ond' egli
Tolle l' assedio e parte. E in quel che preme
La stessa Harfleur per terra il pro TALBOTTE,
Per mar la incalza il Sir di SOMERSEZIA,
Tal che confuso il difensor ne 'sgombra.

Fausto principio, o Re: ma su la terra
È instabile la sorte. Il ciel lampeggia,
S' aggruppa il nembo, e la Discordia pazza
Instiga il Conte di VARVECIA irato,
Che con urto ribel tel piombi addosso.
Combatton d' YORK e di LANCASTRO i capi,
E ahimè! ti son le pugne lor fatali.
L' Erinni arride al fero Conte; ei tutti
Come duce primiero i legni aduna,
Ma per dispor de le navali forze.

Scioglie le vele, e simulando volge
Ver la Calesia sponda il corso ardito.
Mal ch' ei s' incontri di Liguria e Spagna
O di Lubecca ne' volanti abeti,
La cui difesa coraggiosa e lunga
Sprezza, e seco li tragge; e mal che, o Prence,
Punir tu il voglia. De le navi tue
Arbitro è già DINAMO e del lor duce,
DINAM seguace di VARVECIA e amico.

Misero Re! Fido Montforde opponsi
Contra l' ostil livor; ma, ei pur sorpreso
Dal vigile Ammiraglio, è tosto vinto,
E rieder senza alcun ritegno il lascia.
Questi di tutte le regali squadre
Vincitor sempre, entro la Patria è accolto;
Gli si uniscon COBBAMO e gli altri Prodi:
Contra la stirpe di LANCASTRO ei segue
I suoi disegni in guisa tal che fosti
Sbalzato alfine dal paterno soglio.

NOTES.

CHANT IV.

(1) Le poëte, dans ce quatrième chant, embrasse les trois règnes de Henri IV, Henri V et Henri VI.

Henri, duc de Lancastre, en détrônant Richard II, fut plus guidé par l'ambition que par le desir d'obtenir le redressement des torts qu'il avait éprouvés. Fils du duc de Lancastre, oncle de Richard II, Henri IV, connu long-temps sous le titre de comte de Derby, ensuite de duc de Hereford, s'était fait adorer du peuple d'abord par sa valeur que l'on ne pouvait révoquer en doute, ensuite par son apparente piété et par sa popularité.

Un cartel que lui avait attiré une insulte qu'il avait faite au duc de Norfolk, nécessita entre ces deux seigneurs un duel public. Le roi et la cour, suivant l'usage du temps, devaient être présens à ce combat. Richard II, pour ménager le sang également précieux des deux adversaires, les exila l'un et l'autre, et saisit cette occasion pour accorder à Hereford des lettres patentes par lesquelles il l'autorisait à entrer en possession de tous les héritages qui pourraient lui échoir pendant son absence, et à en différer l'hommage jusqu'à son retour.

Peu de temps après, le duc de Lancastre, son père, meurt. Hereford, en vertu de ses lettres patentes, veut prendre possession de son bien. Richard toujours inconséquent dans ses procédés, non-seulement s'y oppose, mais encore révoque les lettres patentes, et confisque la succession à son profit. Cette injustice fut le prétexte de la révolte du jeune duc de Lancastre, et la couronne en fut le prix.

Mais ignorait-il qu'il existait un légitime héritier du trône? Edouard III avait eu un fils aîné, nommé le duc de Clarence. Ce

prince avait marié sa fille au comte de Mortimer; un enfant était né de ce mariage, et ses droits étaient incontestables. Or, si Henri de Lancastre n'avait eu que sa vengeance en vue, la chute de Richard l'aurait satisfaite; mais s'il profita de sa popularité pour s'emparer du sceptre, il n'était donc animé dans son attentat que par le desir d'être roi, et quelles que soient les vertus qu'il déploya depuis, il ne peut échapper au titre odieux d'usurpateur.

Il ne régna que douze ans, et eut pour successeur Henri V, son fils, dont le règne brillant effaça le sien, quoique sa jeunesse eût été bien loin de promettre à l'Angleterre la splendeur qu'il répandit sur elle. Eloigné des affaires par l'esprit défiant de son père, il chercha dans les excès de la licence et de la débauche à échapper à une oisiveté que son caractère bouillant lui rendait insupportable. Parvenu au trône, ce n'est plus le même homme. Jamais changement ne fut plus subit, plus extraordinaire, plus réel. Il revêtit, si l'on peut s'exprimer ainsi, toutes les vertus, en revêtant la pourpre. Ceux même qui redoutaient sa vengeance pour avoir quelquefois armé les lois contre ses violences, lorsqu'il n'était que prince héréditaire, devinrent les objets de sa confiance et de ses éloges dès qu'il fut roi, et les compagnons de ses plaisirs ne se maintinrent dans sa faveur qu'en imitant sa réforme.

On sait assez jusqu'à quel degré son génie, sa prudence et la victoire élevèrent sa puissance, et combien la déplorable démence de l'infortuné Charles VI, les crimes d'Isabelle de Bavière, et les attentats des Bourgignons et des Armagnacs secondèrent ses projets. Il jouit peu de ses triomphes. Une mort prématurée le frappa à trente-quatre ans. Il avait peu de temps avant épousé Catherine de France, dont la main lui avait été accordée par le fameux traité de Troyes. Il meurt, et la couronne échoit à un enfant encore au berceau.

Si la faiblesse est l'attribut de cet âge, il arrive quelquefois qu'elle accompagne l'homme jusqu'à la tombe. Henri VI en fournit l'exemple. La gloire dont son père lui laissa l'héritage fut un fardeau qu'il ne put supporter. La fierté déplacée du duc de Bedford lui fit perdre la France. L'indiscrète turbulence du duc de



Glocester, et l'astucieuse politique du cardinal de Worcester lui aliénèrent le cœur des Anglais. Le duc d'York, héritier de Mortimer, à qui, par conséquent, le trône appartenait, vint en le réclamant, accumuler les embarras autour d'un monarque sans énergie. En vain Marguerite d'Anjou son épouse, différa-t-elle sa chute par l'ascendant de sa beauté et la fermeté de son caractère. La justice des prétentions d'York, le courage de Warwick, l'infidélité de la fortune décidèrent de son sort. Prisonnier d'abord, ses droits et ceux de son antagoniste furent mis en jugement. Ceux du duc d'York furent reconnus légitimes, mais ceux de la possession furent également mis dans la balance. On décida qu'Henri VI régnerait jusqu'à la mort, et que le duc d'York lui succéderait. Ce jugement injuste envers York et outrageant pour Henri VI, ne fit que prolonger les maux de la patrie. Henri, toujours heureux dès qu'il peut être oisif, y souscrit. York satisfait pourvu que la patrie respire, s'y soumet ; mais il meurt, et son fils, plus audacieux, se présente dans Londres, est accueilli, reconnu, couronné ; et c'en est fait de l'impuissant Henri.

Cependant, depuis l'infortuné Richard II, plus d'un demi siècle s'est écoulé, et la gloire maritime n'a point pâli pendant ces années dévorées, tantôt par les conquêtes extérieures, et tantôt par les orages et les troubles intestins.

(2) Les historiens varient sur cette expédition de Wilford. Les uns attribuent à Henri IV l'honneur de l'avoir ordonnée ; les autres, tels que Rapin-Thoiras par exemple, en accordent toute la gloire aux habitans de Plymouth. Ils étaient au reste intéressés plus que d'autres à son succès. Une escadre sortie des ports du duc de Bretagne avait réduit cette ville en cendres. Soit par l'ordre d'Henri IV, soit par un mouvement spontané des habitants de Plymouth, les représailles furent terribles. Guillaume Wilford, amiral de l'escadre occidentale, cingla vers les côtes de Bretagne, prit quarante vaisseaux, en détruisit un pareil nombre, fit un débarquement à Penmarc, ravagea le pays dans un rayon de vingt milles, et rentra dans les ports d'Angleterre avec un butin immense.

(3) Le poëte fait ici allusion à une expédition des Français contre le pays de Galles. Le lord Berckley et Henri Pay y mirent obstacle. La flotte française était de cent cinquante voiles. Quinze vaisseaux mouillèrent imprudemment dans le port de Milford, et y furent brûlés. Quatorze autres vaisseaux furent pris. L'historien Holinsead attribue encore la gloire d'une autre expédition à Thomas de Lancaster contre le port de Sluys. Il y brûla, dit-il, quatre grands vaisseaux. Ayant remis à la mer, il s'empara, après un long combat, de trois grandes caraques génoises, se porta ensuite sur les côtes de Normandie, où il brûla La Hogue et nombre de villages.

(4) L'expédition contre les pirates fit également beaucoup d'honneur au comte de Kent. Ces sortes de guerriers déshonorent la victoire, quand par hasard elle les couronne. Désavoués par tous les gouvernemens, leur pavillon est celui de la licence. Ils ne combattent ni pour protéger ni pour défendre. Ils ne cherchent point la gloire, parce que l'honneur les repousse. Ils attaquent non pour vaincre, mais pour détruire. Ils répandent le sang non pour se venger, mais pour buttiner. Ils sont sans maîtres, sans asile, sans refuge, parce qu'ils bravent les lois, les peuples, la nature, et ne possèdent enfin sur la terre qu'un domaine inaliénable ; ce domaine est l'échafaud.

Cette expédition avait été précédée d'un trait d'audace dont le succès couvrit de gloire Henri Pay. On venait d'intercepter un secours que la France envoyait à Owen Glendor, dans le pays de Galles. Henri Pay apprend qu'une flotte de plus de cent voiles, chargée de vins, de fer et d'huile, vient de sortir du port de la Rochelle. Il vole à sa rencontre avec quelques vaisseaux, s'empare des plus riches navires de ce convoi, en détruit quelques autres et disperse le reste. Ces succès étaient tous récens quand le comte de Kent prit le commandement de l'escadre destinée à détruire les pirates. Cet amiral, par l'habileté de ses manœuvres, parvint à les cerner pour ainsi dire, et à les pousser vers un point unique, où il pût les frapper d'un seul coup. Ce point fut une petite île

sur les côtes de Bretagne, nommée l'île de Bréhac. N'osant pas tenir la mer devant le comte de Kent, ils s'y refugient, croyant s'y soustraire au châtiment qui les attend. Kent devine leur espoir. Il s'approche, commence par incendier leurs vaisseaux, pour leur ôter tout moyen de salut ensuite débarque lui-même, les attaque, les force et les passe tous au fil de l'épée. Expédition glorieuse que l'on pourrait mettre en parallèle avec celle de Pompée, et faite pour rendre la mémoire de Kent chère non-seulement à l'Angleterre, mais encore à toutes les nations maritimes, qu'il délivra des plus grands ennemis de la prospérité du commerce.

(5) L'expédition du vice-amiral Robert d'Umfreville contre l'Ecosse appartient aussi au règne de Henri IV. Mais elle ressemble à la plupart de celles que nous avons retracées jusqu'à présent, qui n'avaient guères d'autre objet que des descentes plus ou moins heureuses sur des côtes ennemies, et dont le résultat était le pillage de quelques bourgs ou de quelques villes, et dont le terme était communément le partage du butin. Mais le temps des grandes découvertes approche. Cette monotonie cessera bientôt. L'architecture navale se perfectionnera insensiblement ; les voyages lointains la forceront à chercher des dimensions nouvelles et d'autres procédés. L'histoire ne citera plus avec un orgueil que l'étendue des connaissances maritimes a rendu ridicule ces flottes de mille voiles ; mais la rencontre, mais le choc de vingt vaisseaux de ligne seront mille fois plus formidables pour les combattans, plus terribles dans leurs effets, plus décisifs dans leur issue ; et dans peu l'esprit suivra sur les océans, avec plus d'intérêt, ces escadres peu nombreuses dont les courses dépenseront des années, dont les dangers éveilleront toutes les inquiétudes, et dont le retour agrandira toutes les pensées.

Le butin que Robert d'Umfreville rapporta de son expédition en Ecosse fut immense, surtout en bled. L'abondance que son retour répandit en Angleterre, fit, dit-on, baisser le prix des denrées, et valut à cet amiral le sur-nom de *Mend-Market*, que le peuple lui donna.

(6) Le règne de Henri V reçoit bien plus d'éclat sans doute de ses conquêtes sur le continent, que de ses exploits sur les mers. Ses armemens considérables furent moins destinés à combattre sur mer qu'à transporter ses troupes pour combattre sur terre. Cependant son histoire présente encore deux batailles navales dont le succès contribua beaucoup à lui faciliter l'envahissement de la France.

Son premier armement contre ce royaume, vraiment immense par les forces qu'il déploya, ne lui avait pas cependant procuré les avantages qu'il s'en promettait : d'un côté une résistance vigoureuse, de l'autre une maladie épidémique, avaient presque anéanti cette armée, brillante d'espoir et de jeunesse à son débarquement ; et la possession d'Harfleur, que Henri avait peuplé d'une colonie anglaise, après en avoir expulsé tous les habitans, était l'unique fruit de cette grande entreprise. Toutefois il se trouvait engagé lui-même. Retourner sur ses pas, sa perte paraissait certaine ; gagner Calais pour repasser en Angleterre, quelle étendue de territoire ennemi ne lui fallait-il pas traverser ? L'espoir est peu permis, les ressources sont faibles, les dangers sont grands. Cependant il s'arrête à ce dernier parti. Il marche. Une armée nombreuse le poursuit. Il passe la Somme. Arrive alors la mémorable journée d'Azincourt ; mémorable en effet, où les guerriers de tous les siècles peuvent puiser cette grande leçon, que le nombre n'est rien pour obtenir la victoire, que le courage irréfléchi perd les batailles, et que le sang-froid les gagne. Tel fut le sort de cette journée fameuse, que la France ne rougira jamais de la citer, et que l'Angleterre la placera toujours dans les fastes de sa gloire.

Henri rentra triomphant en Angleterre. Cependant la perte d'Harfleur affligeait la France. Le comte de Dorset y commandait. Le connétable de France se dispose à l'assiéger. Les mesures sont prises. Les vaisseaux gênois joignent la flotte française que commande le vicomte de Narbonne. Ils serrent de près la ville, tandis que le connétable la pousse vivement par terre. Le comte de Dorset se voit réduit à l'extremité. Enfin, la flotte anglaise, commandée par le duc de Bedford, paraît à



l'embouchure de la Seine. Il faut absolument combattre pour débarasser Harfleur. Alors se livra une des plus célèbres batailles navales de ces temps encore reculés pour l'art de la marine. Elle dura tout le jour. De part et d'autre, des prodiges de valeur signalèrent cette bataille. Les Gênois combattirent avec un acharnement peu commun. Ils faisaient usage de ces carraques nouvellement imaginées, dont l'énorme grandeur pouvait sans doute servir à repousser l'attaque, mais était nuisible à la manœuvre, et donnait plus de prise aux efforts des bâtimens légers. Enfin la fortune se déclara pour les Anglais. Harfleur fut ravitaillée, sa garnison renforcée, et la levée du siége fut la suite de cette bataille.

(7) Un an après, et presque à la même place, la fortune navale couronna encore l'Angleterre. Le doge de Génes, Frégose, allié de la France, lui avait fourni huit grandes carraques, huit galères, et six cents arbalêtriers. Ces forces étaient commandées par Jean de Grimaldi, et avaient à bord les sommes nécessaires pour payer la flotte française pendant plus d'un mois. Les flottes anglaises et françaises, chacune de cent vaisseaux, se rencontrèrent à l'embouchure de la Seine. L'affaire s'engagea, et fut plus terrible encore que la précédente. Des deux côtés on se battit avec fureur. Les Gênois y soutinrent leur antique réputation de bravoure. Le comte de Huntington commandait les Anglais et le Bâtard de Bourbon les Français. Presque tous les vaisseaux, qu'on me pardonne cette expression, se battirent corps-à-corps. Un vaisseau gênois, commandé par Lorenso Foglietta, résista seul à sept vaisseaux anglais, à ce que rapporte Burchett. Mais enfin les Français furent forcés de céder. Quatre carraques gênoises et les trésors qu'elles portaient, devinrent la proie du vainqueur. L'amiral de Bourbon fut fait prisonnier. Jean de Franqueville, fils du vice-amiral, fut tué, ainsi que nombre d'autres officiers. A voir les malheurs qui, depuis cent ans, s'accumulent sur la France, on croirait qu'une main divine s'est appesantie sur elle. Tant de désastres assemblés sur les successeurs de Philippe-le-Bel ! Ce Philippe de Valois, ce Jean Second, rois si braves, si chéris, et cependant si

malheureux ! Ce règne si court de Charles V, présage terrible que la colère céleste n'est point encore désarmée ! Ce règne si long de Charles VI, où le courroux du ciel livre le monarque à la démence, sa famille aux attentats, sa femme aux forfaits, ses sujets à la révolte, à la famine, à la peste, à l'esclavage ! O Philippe-le-Bel ! serait-il vrai que les calamités de tes neveux expient ta barbare et cupide injustice ? Le sang des Templiers est-il monté jusqu'au trône de l'Eternel ? On frémit de cette idée, mais on a peine à la repousser. Elle répand l'épouvante dans l'âme, et cependant elle a quelque chose de consolant. Tremblez, criminels puissans ! L'iniquité ne trouve pas le repos sur les tombeaux de ses victimes.

(8) Le poëte regrette que la mort tranche sitôt les jours de Henri V. Il est certain que, pour le bonheur de l'Angleterre, le ciel aurait dû lui accorder de plus longues années. Il laissait, à la vérité, une haute portion de gloire à sa patrie, mais il mourait avant d'avoir affermi ses conquêtes ; sans avoir mis ordre aux finances de son royaume, épuisées par tant d'armemens considérables, et par neuf ans de guerre ; incertain de l'éducation que recevrait son fils, que son enfance livrait à la merci des partis toujours prompts à se montrer sous une longue minorité. Il prit cependant toutes les mesures que la sagesse lui dicta dans ses derniers momens. Il assembla les grands, leur fit sentir la nécessité de rester unis, s'ils voulaient conserver et ses conquêtes, et la gloire qu'ils avaient acquise en combattant sous lui. Il nomma le duc de Bedford Régent de France, et le duc de Glocester Régent d'Angleterre. Il leur recommanda son épouse que ses vertus et ses chagrins rendaient dignes de leurs soins. Il les conjura de rester attachés à son fils, de veiller sur sa jeunesse, d'éloigner de lui les flatteurs, de ne pas souffrir que les prisonniers français fussent rendus avant la majorité du roi. Il leur dit enfin que si le malheur voulait que la France vînt à être reconquise, de ne jamais consentir à la paix, que le traité n'assurât la possession de la Normandie à la couronne d'Angleterre.



L'idée de savoir que son fils était né à Windsor, le tourmenta dans ses derniers momens. Il fallait que cette crainte occupât son esprit, même avant ce dernier voyage en France, où la mort le surprit, puisqu'avant son départ d'Angleterre, il avait expressément défendu que la reine fît ses couches à Windsor. La circonstance ne permit pas qu'il fût obéi. A l'instant où la reine allait quitter Windsor, les douleurs la surprirent, et l'on n'aurait pu la transporter ailleurs, sans compromettre sa vie et celle de son enfant. Quand il apprit cette nouvelle, il en conçut un chagrin profond. Il s'en expliqua même avec lord Fitz-Hugues, son confident intime. " Henri " de Monmouth, (c'est de lui qu'il entendait parler, parce qu'il " était né dans cette ville) Henri de Monmouth, dit-il d'un ton " d'inspiration, vivra peu, mais avec gloire. Henri de Windsor ré- " gnera long-temps, mais perdra tout. La volonté de Dieu soit " faite."

Les historiens ne rendent point raison de cette antipathie qu'il avait pour Windsor. Je n'en ai trouvé l'explication que dans un manuscrit de 1428, que l'on conservait dans la bibliothèque de l'abbaye de Royaumont. Mais cette explication ressemble beaucoup trop à ces anecdotes ridicules que la crédulité superstitieuse adoptait si facilement dans ces siècles peu éclairés. Il y est dit qu'Henri V, dans sa jeunesse, chassant dans la forêt de Windsor, et ayant été séparé de sa suite par un orage, s'était égaré, avait été surpris par la nuit, et forcé de se reposer au pied d'un arbre. Que là un phantôme lui était apparu, lui avait reproché sa vie licencieuse, et lui avait prédit beaucoup de gloire s'il changeait de conduite. J'en changerai, lui répondit le prince. Régnerai-je long temps?—Tu me reverras dans neuf ans, alors je te l'apprendrai. —Aurai-je des enfans ?— Pleure sur Windsor.—Que veux-tu dire ? —Pleure sur Windsor.—Explique-toi.—Pleure sur Windsor. Et le phantôme disparut. Cette fable est sans doute l'ouvrage d'un moine qui n'aura pas voulu que le changement de Henri en montant sur le trône fût l'effet de la force d'un caractère naturellement vertueux, et qui, pour tromper le peuple aura prétendu faire dépendre cette conversion d'une cause surnaturelle. Quant à la lamentation sur

Windsor, elle aura été ajoutée quand l'événement aura justifié la conversation de Henri V avec lord Fitz-Hugues. Au reste il n'est pas bien difficile d'interprêter la pensée d'Henri V sur Windsor. Il aura défendu que la reine y fît ses couches, parce qu'il se sera figuré qu'elle y trouverait moins de secours qu'à Londres. Quant à sa prétendue prophétie sur son fils, est-il bien extraordinaire que, s'épanchant avec la confiance de l'amitié, il ait pu craindre que l'éducation de son fils ne fût négligée et qu'on ne lui inspirât point les qualités nécessaires à un roi. Alors il aura donné un ton de certitude aux alarmes de sa prévoyance, et c'est le ton que prennent tous les hommes, quand ils expriment les craintes que leur inspire l'avenir.

Au reste, j'ai attentivement cherché dans le manuscrit, si le phantôme, suivant sa promesse, était revenu au bout de neuf ans; mais ce retour, si nécessaire cependant, pour rendre l'histoire plus merveilleuse, est la première chose que le moine imbécille ait oubliée; et le phantôme, sans mémoire sans doute comme le moine, eut l'impolitesse de manquer au rendez-vous.

(9) Le règne de Henri VI fut long, et marqué par peu d'expéditions maritimes. Malheureusement la seule qui semble offrir quelque importance, celle de Warwick, est entachée du succès de la désobéissance et du caractère des discordes civiles. Charles VII avait déjà recouvré la France et les divisions de Lancastre et d'York ensanglantaient l'Angleterre. Tout à coup Henri VI est attaqué d'une maladie dangereuse; on croit sa mort prochaine. Alors on nomme le duc d'York protecteur du royaume. Le roi se rétablit, ôte au duc et le protectorat, et le gouvernement de Calais qu'il possédait depuis long-temps. Le duc lève une armée, se fait rendre le protectorat, et le gouvernement de Calais passe à son ami, le comte de Warwick. Warwick était grand amiral. Il lui fallait une flotte pour soutenir le parti d'York. Il en rassembla une en peu de jours, sous prétexte de se rendre à son gouvernement, mais en effet pour agir plus efficacement contre Lancastre. Il part. Il attaque et détruit dans sa route une escadre gênoise, soutenue par des vaisseaux

de Lubeck. On se plaint à Henri VI. Il ordonne à la flotte anglaise de quitter Warwick; il le destitue du gouvernement de Calais, et nomme le duc de Sommerset à sa place. La flotte désobéit. Warwick se maintient dans Calais. Les habitans se révoltent en sa faveur; le duc de Sommerset se présente, il est chassé. Alors le roi fait armer des vaisseaux à Sandwich pour réduire les rebelles. Lord Rivers les commande. Pour la première fois, la mer va voir des Anglais combattre contre des Anglais. Un homme habile, un ami de Warwick, Jean Dinham, arrive à la pointe du jour à Sandwich avec quelques vaisseaux, s'empare de la flotte royale, saisit Lord Rivers, son fils et presque tous les officiers, et les conduit prisonniers à Calais. Dans le même temps les vaisseaux que commandait le duc de Somerset l'abandonnent et se rangent sous le pavillon de Warwick. Il sort lui-même avec ses forces et rejoint le duc d'York en Irlande. Leurs plans sont arrêtés. A son retour, Warwick rencontre la flotte royale, commandée par le duc d'Exeter, ne daigne pas l'attaquer, envoye le lord Falconbridge s'emparer du duché de Kent au nom d'York, et surprend l'escadre commandée par Simon de Montford, gouverneur des Cinq Ports. Après avoir ainsi neutralisé les trois escadres royales, il débarque lui-même à Sandwich : lord Cobham et les partisans d'York le joignent. Ils marchent à Londres. Lancastre est détrôné et York règne sous le nom d'Edouard IV. Telle est la seule expédition maritime qui présente quelque importance sous le règne de Henri VI, et l'on voit combien elle lui fut funeste : expédition heureuse, sans doute, parce qu'elle fut conduite par un amiral expérimenté, mais que la gloire avouerait davantage si la rébellion ne l'eût pas inspirée.

Cependant ces premiers instans du règne d'Edouard ne décidèrent pas encore de la chute totale de Henri VI. Jamais monarque, grâce à sa faiblesse ne mérita moins d'être fortement soutenu, et toutefois jamais monarque audacieux ne se vit entouré de défenseurs plus dévoués. Mais soyons vrais ; était-ce bien pour lui qu'ils combattaient ? Non, mais son nom seul légitimait des efforts dont le véritable motif était la conservation de leurs intérêts que sa perte eût compromis. Il était également méprisé de ses partisans et de

ses adversaires. Sans Marguerite d'Anjou, son épouse, il eût succombé beaucoup plutôt. C'était-là la seule personne peut-être qui n'eut point d'arrière-pensée en le servant. Encore n'est-il pas bien certain qu'en agissant avec tant de vigueur, elle n'eût en vue que la gloire de son époux ; et peut-être est-il permis de croire que l'intérêt de son fils et la certitude de régner elle-même sans partage à l'ombre d'un monarque sans énergie, entrèrent pour beaucoup dans l'inflexible fermeté de son caractère et de sa conduite.

Il fallut donc encore plus d'une bataille avant qu'Edouard se trouvât unique possesseur du trône. Celle de Touton, toute formidable qu'elle fût, ne suffit pas même pour lui assurer cet avantage. La perte de trente-six mille hommes, ne completta point le triomphe d'York, et ne ruina pas les espérances de Marguerite. Cette grande reine, semblable au fameux Mithridate, revenait plus terrible du fond des autres où elle allait cacher ses défaites, et provoquait constamment la victoire, toujours sourde à ses vœux. Il lui fallut encore les désastres de la journée de Hoxham pour l'instruire qu'il n'était plus désormais de trône pour Lancastre.

IL REGNO

DI ENRIGO VIII.

CARME V.

ARGUMENT.

Le poëte éloigue de lui le tableau malheureux des règues précédens.—Déconverte de Colomb.—Hommage au célèbre auteur de sa vie Francesco Cancellieri.—Illustres vnyages duVénitieuCabot.—EdnuardetThomas Howard, fils du comte de Surrey, détruiseat le fameux pirate Bretnn Ecussais.—Bataille uavale devaut Brest; Kuevet commande les Auglais, Morgan les Français.—Splendeur du commerce anglais dans le Levant—Naissauce de Marie Stuart.—L'empire du Mexique détruit par Cortès—Heuri VIII et Charles-Quint unis—Attaque de Cherbourg.—Tentatives du duc d'Albanie.—Voyages lointalns utiles à l'Angleterre.—Prise de Boulogne.—Bataille navale; la nuit la termine.

Infausti tempi di più regni invano (1)
Or mi s' offron davante. Io de la gloria
Naval Britanna a celebrare intento
Le magnanime gesta, io sdegno e aborro
La discordia civil. Costei ferace
Suol' esser raro d' azìoni illustri
E di pubblico ben. Spesso de' mali (2)

Intorno spande le funeree torme,
E sbocca tutto di Pandora il vaso;
Mentre che l'arti belle e le scienze
Ed il commercio e 'l patrio onor, la faccia
Mostran dimessa e lacere le vesti.

God' io ch' entrambe l' inclite progenie
Cessino alfine di pugnar tra loro,
E di versare il cittadino sangue
Allor ch' Elisa, d' Edoardo prole,
È del Settimo Enrigo amica e sposa (3).
Godo ch' a i tempi ch' ei ne l' Anglia regna
Sorga immortal l' Italico Colombo (4),
D' ignoti mondi scopritor, di cui
Con saver tanto tu narrasti i pregj,
Diletto Amico, là del Tebro in riva.

So che le pene sue, i suoi viaggi,
Siccome ancor del Veneto Caboto
E de' celébri figli, a l' Anglia diero,
Non che al felice Ispan, ragioni e lumi
Pel futuro marittimo commercio:
Ma cerco io quì solo de l' Anglia i fatti,

I fatti in guerra gloriosi e magni
A le salse onde in grembo. Io ben ne scorgo
Nel lungo impero de l' Ottavo Enrigo.

Tosto a Breton di Scozia aspro pirata,
Che del concesso a lui poter s' abusa,
Ei manda Howard, duce primiero, e 'l figlio
Del famoso Surrei. Questi sul calle (5)
Lo rincontrar di Fiandra in ver la Scozia,
Infuor de' banchi Goodwini, e 'l piede
Ivi gli gravan di catene, i vinti
Navigli entro al tuo sen traggono, o Londra,
E applaudi tu quando la ciurma implora
Venia dal Re clemente. Ei quinci al Franco
Segue la guerra, ond' è che 'l fuga Howardo
Da i mari, e scende in varie parti presso
Di Conqueto e di Bressia. Ampli volumi
S' ergon di fiamme intorno, che per lui
Struggon le terre ove s' inoltra e passa.

Accresce Enrigo la naval sua forza;
A' primieri ne affida esperti duci
Il sovrano comando. Aspra battaglia

Fassi col Franco che di novo assale,
E puote ancor strugger de l' Anglia un legno;
Ma scorge insieme un suo vascel perire,
E Kneveto perir seco e Morgano (6),
Illustri capi. Il pallido timore
A tanto danno entro le vene il sangue
Gli agghiaccia, e 'l forza rapido a ritrarsi
Nel Bressio porto e in altri amici asili.
Ne' questa è sol bella cagion di gioja
D' Enrigo al cor. Grande il commercio apprende (7)
Farsi vie più de l' orìente a i liti,
Là nel Siculo suolo, in quel di Candia,
Di Chio, di Cipro, e a Tripoli e a Barutti.

Turbi la doppia gioja ora un disastro.
Pria che giunga al Francese altro soccorso,
Vuole di Bressia entro del porto a forza
Pugnando penetrar de l' Anglia il duce:
Ei vi penétra, e del nemico in faccia
Il paese devasta; ma con esso
Mentre novello ricomincia assalto
Per entro al golfo di Conqueto, in mezzo
Al negro orror de la crudel battaglia

Morte gli tronca de la vita il corso.
Vanne superbo, o Franco, or che tu miri
L' oste avversa sgombrar sott' altre scorte,
Ed osa ancor di perseguirla, e 'l piede
Su l' Anglico terren di por; ma soffri
Che tel contrasti e un altro HOWARD ti scacci.

Discende ENRIGO di Calesio a i liti:
Varj s' alternan casi; ei la germana
Al Gallico monarca in sposa cede,
E par che Pace il candido vessillo
Sventoli a l' aere. Io vorrei tesser quasi
Pel dì natal di Principessa illustre (8)
Un lieto carme; e quasi io te vorrei
Or celebrare ed or biasmar, famoso (9)
Distruggitor del Messico e omicida
Di magnanimo re. Ma 'l tridentato
Nume fremendo a se m' appella e grida:
Forse perchè d' Anglia e di Gallia i regi
Con vincolo s' unir di sangue, estimi
Che secura tra lor sieda la Pace?
T' inganni. I re non denno altro dovere
Pur troppo aver che la profonda e oscura

Politica di stato....e tacque il nume!
I Franchi a debellar novellamente,
Prescrive Enrigo che 'l medesmo Howardo
L' Anglo naviglio a l' Alemanno aggiunga ([10]),
Ed attingendo di Cherburgo il porto
Saccheggi il suol Normando, e lungo i liti
Più e più combuste de la Gallia navi
Lasci, e raccolga una copiosa messe.

S' opponga un duce a la nemica Scozia
Che d' accordo è col Franco, Enrigo disse:
E un duce scorre su i volanti abeti,
Che scontra il Franco, lo persegue, e sforza
A mendicarsi il doppio asil, mentr' ei
Nova ruina de la bella Francia
Reca a l'ingombre spiagge; e mentre, inganno
Con arte il duca d' Albania tessendo,
Entra di Scozia in sen. Misero regno!
Per te non son d' util nessun le varie
Scoperte, i lunghi celebri viaggi,
E gl' imenei troppo ahi! famosi e spessi
D' un inquìeto Re. Per lui tre prodi
Premonti ancor; fuma Edimburgo, e seco

Fuman d' Arrene l' isole e di Butte,
E ovunque io veggo le tue spiagge infeste.

Pago tu ancor non sei di guerra, o ENRIGO?
Boulogne, il so, con tal furor percuoti,
Che cede alfin; tenti di render vani
Gli ostili sforzi a vendicar l' affronto,
E preda fai di tante navi e tante,
Che forse allor la prima volta in copia
LONDRA il dolce gustò licor di Bacco.

Novello ancor strepito d'armi ascolto.
L' Anglo ne geme in pria, quindi da' suoi
Liti 'l nemico scaccia, e su l' ondoso
Piano s' appressa a la battaglia. I nomi
Vostri, Francesi eroi, la Fama dielli
A la verace istoria, essa li serba.
Feri gli scontri fur, tutti mostraro
Gli Angli guerrieri e i Franchi egual virtude;
Ma notte amica co l' ombroso manto
Venne a covrir l' orrore, il sangue, e l' armi.

NOTES.

CHANT V.

(1) Le poëte franchit ici les règnes d'Edouard IV, d'Edouard V, de Richard III, de Henri VII, pendant lesquels l'Angleterre, sans cesse tourmentée dans l'intérieur, laissa, pour ainsi dire, le trident de Neptune languir dans le repos. Le poëte se hâte d'arriver à cette grande époque où la découverte du nouveau monde changeant toutes les idées maritimes, ouvrait un champ plus vaste à la gloire britannique, et par son audacieuse nouveauté, tenait encore toute l'Europe sous le charme, quand le règne de Henri VIII, si fécond en événemens imprévus, commença pour l'Angleterre, et donna aux lois, à la politique, à la religion même, des livrées nouvelles. Les passions d'un seul homme furent cause de cette révolution. Mais elle servit aux progrès des lumières.

Si les philosophes ont plus d'une fois pensé que la solidité des états ne peut être amenée que par les grandes et longues commotions, et que la violence des orages politiques est nécessaire pour régulariser et perfectionner la législation des empires, sans doute le rôle que la Grande Bretagne joue maintenant parmi les nations, est une grande autorité qu'ils peuvent invoquer à l'appui de leur système. Il semble que les explosions du volcan dont l'Angleterre est déchirée depuis tant de siècles, redoublent d'intensité à mesure que la raison humaine cherche à se développer, et qu'ils veulent signaler la fin de leur empire par de plus grands excès.

Edouard IV apporta sur le trône tous les charmes de l'esprit, toutes les grâces de la figure, et toute la dépravation d'un caractère violent, emporté, cruel et sanguinaire ; nulle femme n'échappa jamais à ses séductions, et nul homme à ses vengeances. A peine se vit-il sur le trône qu'il s'y crut affermi, et se livra sans réserve à

l'amour des voluptés. Une passion violente pour Elisabeth Wideville le subjngua. Cette femme adroite sut mettre à profit l'ascendant de sa beauté, et le roi s'unit à elle par un mariage clandestin, oubliant que son protecteur, son appui, son défenseur, l'homme dont le bras l'avait placé sur le trône, Warwick enfin, ménageait dans ce moment pour lui une alliance illustre dans la personne de Bone de Savoye, sœur de la reine de France. Se jouant de l'amitié, des services, des bienfaits, il ne rougit pas de payer de la plus noire ingratitude l'attachement d'un grand homme, et de le déshonorer aux yeux d'une cour étrangère, en lui laissant engager une parole qu'il était décidé à ne jamais tenir. Il est des réconciliations que l'orgueil irrité peut seules ménager. Marguerite d'Anjou et Warwick se réunirent. Marguerite, dont les ordres avaient conduit le père de Warwick sur l'échafaud; Warwick dont le bras l'avait elle-même détrônée et proscrit son époux. Phénomènes de la vengeance, que les passions appellent vertu, et la nature crime. Marguerite et Warwick marchent. Edouard, entouré des jeux, les dédaigne. Il est attaqué, il se sauve. Lancastre est tiré de sa prison. Le connétable de Worcester est conduit au supplice. Les amis d'Edouard fuient, toutes les lois sont abrogées, la révolution est complette.

Mais Edouard, dans les revers, reprenait une grandeur d'âme, une force de caractère dont il se dépouillait dès que la fortune lui redevenait propice. On eût dit que, dans le sein du bonheur, il craignit que l'exercice de la vertu ne lui rappelât ses malheurs. Fugitif, il vole près du duc de Bourgogne: insinuant, persuasif, éloquent, il le détache du parti du nouveau gouvernement. Le duc incertain du succès d'Edouard, ne voulant ni se compromettre ni mettre au hasard de trop puissans secours, se cache sous le nom de quelques négocians, pour lui fournir quelques vaisseaux. Il y joint une petite somme, et un faible nombre de soldats. C'en est assez pour Edouard, il revient en Angleterre, il n'a que deux mille hommes. Les femmes l'adoraient, il a bientôt une armée; il arrive à Londres, ses nombreux créanciers désirent son rétablissement, il est accueilli; alors il présente la bataille à Warwick. La prudence

commandait au comte d'attendre que Marguerite l'eût joint. L'orgueil en décide autrement. Warwick veut vaincre seul. La bataille de Barnet se livre. Warwick est tué, Edouard triomphe. Marguerite paraît avec le jeune Edouard son fils. Il est trop tard. La journée de Teukesbury décide de son sort. Elle et son fils sont prisonniers. Ce jeune homme parle avec fierté à son vainqueur. Il en reçoit un soufflet. C'est un signal, il est massacré dans les bras de sa mère. Henri VI, qui traînait dans sa prison son inutile vie, meurt peu de jours après; trop tôt sans doute pour la réputation d'Edouard IV.

Tranquille désormais, les voluptés reprirent leur empire, et l'avarice vint y joindre son infamie. Elle préside au traité de Pecquigny. Edouard vendit la paix à Louis XI pour cinquante mille écus annuels, et après quelques années, ensanglantées par le supplice du duc de Clarence son frère, et par des vengeances plus obscures, mais non moins cruelles, et déshonorées par la licence de ses mœurs et par une insatiable cupidité, il mourut à quarante-et-un an.

Son fils adolescent lui succède. Un nouveau monstre paraît sur la scène. C'est le duc de Glocester, tout à l'heure Richard III. Eloigné du trône, il faut que le crime l'y place. Il reste deux fils d'Edouard et deux fils de Clarence. Quel obstacle! il se fait nommer protecteur du royaume. Rivers, gouverneur du jeune roi, est arrêté, la reine confinée à Westminster; Hasting, son défenseur, envoyé au supplice pour avoir jeté un maléfice sur Richard: du moins Richard le dit. Jeane Shore, magicienne prétendue, complice supposée d'Hasting, paraît devant le conseil; son innocence est prouvée, on la renvoie. Un tribunal de prêtres s'en empare. Elle est condamnée. Richard jette enfin le masque. Il ose accuser sa mère d'adultère, dans l'intention de faire déclarer bâtards le dernier roi et le duc de Clarence, ses frères, et rendre leurs enfans inhabiles au trône. Un prédicateur soutient en chaire ce mensonge. On ameute quelques gens sans aveu. Ils proclament Richard. Il règne, et le premier acte de sa puissance est le massacre de ses deux neveux, d'Edouard V, son roi, et du duc d'York, son frère.

Chacun de ses jours fut marqué par des forfaits. Le parlement terrifié, l'avait reconnu. La reine douairière, vaincue par les menaces, allait donner sa fille au bourreau de son fils. Le pape se disposait à condescendre à cette odieuse union. Richmond, soutenu par Charles VIII, arrive tout à coup. La bataille de Bosworth se donne, Richard est tué. On respire.

Ici commence la race des Tudor. Henri VII fut pour les grands d'Angleterre ce que Louis XI fut pour ceux de la France. Le régime féodal cessa sous ces deux princes ; mais Henri, moins dissimulé que Louis, les attaqua plus ouvertement. Louis les divisa pour les réduire plus aisément ; Henri les appauvrit pour les mieux asservir. Le peuple lui doit de la reconnaissance ; il accrut son indépendance. L'équité doit lui rendre grâce ; ses lois frappèrent indistinctement tous les criminels, et le glaive de la justice atteignit enfin le prêtre coupable aussi bien que le séculier. L'industrie doit le bénir ; il encouragea les arts dont le goût commençait à se répandre ; mais par ses prohibitions maladroites, il gêna le commerce. Il eut tort. C'était bien mal connaître la position de l'Angleterre. Grand roi cependant, si sa sordide avarice n'eut flétri ses vertus. Ses ministres, Empson et Dudley, ne servirent que trop par des vexations de tout genre la passion de leur maître. Il vécut cinquante-deux ans, et en régna vingt-quatre. Deux imposteurs célèbres troublèrent ce règne. L'un, Lambert Simuel, fils d'un boulanger, sous le titre de comte de Warwick, se prétendant fils du duc de Clarence, échappé, disait-on, aux proscriptions de Richard III, dirigé dans sa fourbe par un prêtre d'Oxford, fut reconnu roi en Irlande, comme véritable successeur des Plantagenet. Il fallut le combattre ; il fut vaincu, fait prisonnier avec son mentor. On lui fit grâce de la vie. L'imposture prouvée, il cessait d'être à craindre. La qualité de prêtre garantit son complice de la mort ; et cette circonstance accéléra la publication de cette loi dont je parlais tout à l'heure. Ce prêtre fut enfermé. L'autre imposteur se nommait Perkin, jeune juif, né à Londres, mais formé par les voyages, et doué d'un génie bien plus propre que Simuel au rôle que l'on voulait lui faire jouer. La duchesse douairière

de Bourgogne fut l'âme de cette nouvelle intrigue. Elle feignit de reconnaître dans Perkin son neveu, le jeune duc d'York. Elle lui forma une maison, une cour, une garde. Une foule de seigneurs anglais vinrent lui rendre hommage, et le peuple toujours crédule penchait déjà pour lui, quand Henri VII, à force d'espions, découvrit l'origine et les avantures de Perkin, et en les publiant, désabusa le peuple. L'imposteur démasqué réussit encore à séduire pour quelques momens Jacques IV, roi d'Ecosse, qui le congédia bientôt. Errant, et seulement suivi de quelques avanturiers, il se présenta dans le comté de Kent, fut arrêté, renfermé dans la tour de Londres. Ayant voulu, pour s'évader, assassiner le gouverneur, il fut mis en jugement, et envoyé au supplice.

Richard III s'était frayé un chemin au trône par l'assassinat, les massacres et les supplices. Henri VII lui avait succédé sans avoir des droits bien réels à la couronne. Ces deux circonstances favorisèrent les romans inventés par ces imposteurs ou par ceux qui les faisaient agir. On les écouta avec intérêt. On aime à se persuader qu'une victime soit échappée à un tyran ; et l'on voit avec peine qu'un autre occupe la place qui semble lui appartenir. Voilà ce qui donna tant de poids aux mensonges de Simnel et de Perkin, et ce qui rendit à leur égard la position de Henri VII difficile. On dit souvent : Le peuple est facilement dupe de l'imposture. Oui, sans doute, mais c'est par sentiment plus que par crédulité. Si l'on examine bien les véritables motifs qui rendent son oreille accessible aux romans d'un imposteur, on reconnaîtra que c'est par un amour inné pour la justice qu'il est entraîné vers le fourbe, dont l'adresse sait tirer avantage de la sensibilité naturelle à l'homme. Le peuple ne sert pas l'imposteur, mais il croit servir la victime, et n'agit que par générosité, quand en apparence, il semble n'obéir qu'à la crédulité.

(2) Les scènes tragiques des règnes d'Edouard IV, d'Edouard V, de Richard III, occupèrent, ou pour mieux dire, glacèrent tellement les esprits que l'Angleterre sembla pendant quelque temps avoir oublié la navigation, sa passion favorite. On ne trouve qu'une

expédition maritime dans ces temps déplorables, encore paraît-elle au commencement du règne d'Edouard IV. Ce fut lors qu'irrité contre la France qui penchait en faveur de Lancastre, il embarqua dix mille hommes pour s'opposer à la protection qu'elle pouvait donner à Henri VI, alors retiré en Ecosse. Les comtes d'Essex et de Kent, et les lords Audley et Clinton commandèrent cet armement. Il eut pour objet le ravage des côtes de Bretagne et de l'île de Rhé. Quoique les chroniques anglaises rapportent cette expédition, Rapin-Thoiras en suspecte l'authenticité. Il se fonde sur le silence des historiens bretons et français. Sous le règne de Richard III, la mer fut totalement oubliée.

Sous Henri VII, les plaintes du commerce réveillent le gouvernement. Un allemand nommé Ravenstein, se soulève contre l'archiduc Maximilien son souverain. Cet audacieux avanturier séduit les bourgeois de Gand et de Bruges, et secondé par eux, s'empare de la ville de Sluys. Là il rassemble un certain nombre de vaisseaux, et se fait pirate. L'Angleterre souffrit de ses brigandages. Henri VII se résolut à y mettre un terme, mais la politique plus que l'intérêt du commerce, eut part à cette résolution. Maximilien était son allié contre la France. Distrait par la révolte de Ravenstein, il n'agissait pas contre elle avec la vigueur qu'Henri desirait. Edouard Poyning, commandant de l'escadre anglaise, vint assiéger Sluys par mer, tandis que le duc de Saxe l'investissait par terre. La résistance fut longue et opiniâtre. Elle coûta cher aux deux partis. Enfin la valeur anglaise triompha. La ville se soumit à l'électeur, et les châteaux furent remis aux Anglais.

Ici se bornent les exploits de la marine militaire, sous Henri VII; mais une circonstance bien plus importante de ce règne par l'influence qu'elle eut dans la suite sur la marine et le commerce, c'est que pour la première fois, l'histoire fait mention de lettres patentes accordées à des particuliers par le monarque anglais pour faire des découvertes. En 1502, Jacques Eliot, Thomas Ashurst, marchands de Bristol, et Jean Gonzalès et François Fernandès, Portugais d'origine, obtinrent d'Henri VII la permission d'aller sous pavillon anglais, à la recherche des terres inconnues. C'est éga-

lement à cette époque que l'histoire d'Angleterre fait pour la première fois mention du célèbre Cabot, dont nous parlerons tout-à-l'heure.

(3) Ici le poëte félicite l'Italie d'avoir donné le jour à Christophe Colomb, et saisit cette occasion de rendre hommage aux talens d'un de ses amis, littérateur célèbre, et dont la carrière illustre maintenant la républiqne des lettres. M. Francisco Cancellieri de Rome s'est fait connaître par une foule d'onvrages remarquables par leur intérêt, leur objet et la profonde érudition de leur auteur. Celui surtout dont la publication a le plus contribué à lui assurer la haute réputation dont il jouit, c'est son histoire de la vie de Colomb. Cette histoire est la plus parfaite de toutes celles pabliées jusqu'à ce jour. L'immensité des recherches, la saine critique à laquelle les faits ont été soumis, le véritable point de vue sons lequel ils sont présentés, la connaissance parfaite de la vérité à laquelle l'anteur est ainsi parvenu, l'ordre des matières, tout semble s'être réuni pour concourir au mérite de ce grand travail dont le succès a répondu aux fatigues de l'écrivain.

Colomb est trop célèbre pour que je revienne ici sur son illustre entreprise. Je ne le considérerai donc que sous les rapports par lesquels il se rattache à l'histoire navale d'Angleterre.

L'Europe retentit encore des injustices, des dégoûts, je dirais presque des mépris dont on abreuva ce grand homme. Traité de visionnaire à Gênes, sa patrie ; long-temps en butte aux doutes, aux incertitudes, aux délais de la cour d'Espagne; volé dans ses plans par la cour de Portugal; rejetté par la cour de France; il crut que l'Angleterre l'accueillerait mieux. Il y dépêcha donc son frère Barthélemy Colomb, mais la fortune se fit un jeu d'être complice de la jalousie, de l'ignorance, des préventions des hommes. Barthélemy fut pris par des pirates, sa captivité fut longue ; et son frère qu'il ne put instruire de son sort crut l'avoir perdu pour jamais.

Si, comme l'ont prétendu quelques historiens, Henri VII eut repoussé les ouvertures que lui fit Barthélemy, ce serait un reproche que la postérité serait en droit de faire à sa mémoire;

mais Ferdinand, fils de Colomb, a rétabli la vérité des faits, et justifié Henri de cette indifférence supposée. Barthélemy était très-versé dans les connaissances navales, et composait très-bien des cartes marines, des mappemondes, et généralement tous les instrumens nécessaires aux marins. Malheureusement en se rendant en Angleterre, il fut pris et dépouillé par des pirates. Une longue maladie succéda à ce premier accident : il fut ainsi réduit à la plus cruelle misère. Il lui fut donc impossible de continuer son voyage. Ce ne fut qu'après avoir travaillé pendant long-temps à se procurer quelque ressource en composant et vendant des cartes marines, qu'il put ramasser quelque argent pour se rendre à Londres. Il présenta une mappemonde à Henri VII qui s'entretint avec lui, et examina les plans de son frère. Ce monarque, loin de les rejetter, y reconnut au contraire la marche du génie, et se proposa d'en appeler l'auteur en Angleterre. Mais il était trop tard, et Colomb enfin avait réussi par d'autres moyens.

On voit donc par ce récit, dont la vérité ne peut être suspecte puisqu'il part d'un homme attaché de si près à Colomb, qu'il ne dépendit pas de Henri VII que l'Angleterre n'eût à se glorifier d'avoir secondé ce hardi navigateur.

(4) On ne peut douter de l'intérêt que Henri VII eût accordé à Christophe Colomb par celui dont il donna tant de preuves à Jean et Sébastien Cabot, voyageurs également illustres. Jean Cabot était Vénitien. Ses connaissances très-étendues pour son siècle, son habileté dans le commerce, et le desir de s'enrichir, lui firent quitter sa patrie, et il vint s'établir à Bristol avec ses trois fils, Louis, Sébastien et Santius. Sébastien est le plus connu des trois, et devint aussi célèbre que son père. La découverte de Colomb faisait alors fermenter toutes les têtes, et l'on devine aisément, quel effet elle dut faire sur celle de Cabot, dont les conjectures se trouvaient depuis long-temps en rapport avec ce que Colomb venait de prouver. Dès ce moment plus de repos, qu'il n'ait associé son nom à celui de ce grand navigateur, en cherchant au nord des terres inconnues dont il soupçonne l'existence. Il parvint

jusqu'à Henri VII, lui fit part de ses idées, et lui communiqua son dessein. Le roi l'écoute favorablement, et pour lui faciliter l'exécution de ses projets, fait armer à Bristol un vaisseau, lui en donne le commandement, et joint à cette faveur la commission la plus honorable, non-seulement pour lui, mais encore pour ses enfans, ses associés et ses héritiers.

Ce bill ne fut pas le seul; Henri VII lui en accorda dans la suite plusieurs autres du même genre, ainsi qu'à son fils Sébastien. Le résultat de leurs voyages, fut la découverte de l'Ile de Baccalaos aujourd'hui appelée Newfoundland, et de tout le pays qui gît au nord-est de l'Amérique, la connaissance du cap de la Floride, et la prise de possession de ces vastes contrées au nom du roi d'Angleterre. Il paraît par différentes relations qu'ils s'élevèrent au nord jusqu'au 58eme degré, que les glaces ne leur permirent pas de pénétrer plus avant, et qu'ils revinrent jusqu'à la hauteur de l'île de Cuba. Smith, auteur de l'histoire générale de la Virginie, avance même que Jean et Sébastien Cabot eurent connaissance du grand continent de l'Amérique un an avant Colomb, puisqu'ils parcoururent, dit-il, une grande partie de ce monde inconnu en 1497, tandis que le Génois qui, d'abord n'avait découvert que quelques îles, ne connut le continent qu'en 1498. Ce qui semblerait donner aux Anglais la priorité de la découverte sur les Espagnols.

(5) Henri VII n'était plus. Les expéditions navales de Henri VIII s'ouvrirent par la répression d'un pirate écossais, célèbre par son audace, André Breton ou Barton. Les Portugais avaient tué son père et pris son vaisseau. Animé par la vengeance, il obtint des lettres de représailles de son souverain, et avec deux gros navires, fit payer cher aux Portugais le déni de justice qu'ils lui avaient fait éprouver en rejettant ses plaintes. Mais l'amour de la rapine l'emporta plus loin et il saisit tous les vaisseaux qu'il rencontra, sous prétexte qu'ils avaient à bord des marchandises portugaises Edouard Howard, grand amiral, et Thomas son frère, fils du comte de Surrey, châtièrent ce pirate. Ils le battirent près des Bancs de Goodwin; il fut tué dans ce combat, ses vaisseaux furent pris, et on

renvoya ses matelots. On voit avec peine le roi d'Ecosse prendre le parti de Barton, regarder sa punition comme une infraction à la paix et en faire le prétexte d'une guerre prochaine.

(6) Une grande bataille navale eut lieu peu de temps après. L'inimitié contre la France semblait depuis nombre de siècles le mobile de tous les conseils des rois d'Angleterre. Il est bien permis à la philosophie de gémir sur ces longues rivalités. Quel démon a donc désuni deux peuples si voisins? Est-il bien vrai qu'une saine politique préside à ces guerres éternelles. Hélas! Anglais et Français! si vous vouliez être unis, vous seriez les maîtres du monde.

Henri VIII s'allie avec Ferdinand roi d'Espagne contre la France. Edouard Howard commande la flotte, et le marquis de Dorset les troupes. Elles débarquent dans la province de Guipuscoa, et l'amiral avec la flotte ravage les côtes de Bretagne. La France arme de son côté; Henri VIII ajoute à sa flotte vingt-cinq vaisseaux de guerre. Thomas Knevet commande le *Régent*, et Charles Brandon le *Souverain*. La garde royale fait partie de leur garnison. La flotte anglaise paraît devant la rade de Brest, à l'instant où la flotte française appareillait pour en sortir. La bataille s'engage. Pendant l'action le *Régent*, commandé par Knevet, et le *Cordelier*, monté par Pierre Morgan s'abordent et combattent long-temps avec acharnement. Le feu prend au vaisseau français. Il est impossible au *Régent* de se dégager. Les deux vaisseaux sautent avec un fracas épouvantable. Les deux flottes souffrirent dans cette bataille. Le *Régent* avait sept cents hommes à bord, et le *Cordelier* neuf cents. Peu de ces braves se sauvèrent. Les deux flottes se séparèrent. De part et d'autre on s'attribua la victoire. La vérité est qu'elle resta incertaine. Peu de mois après, l'amiral anglais tenta un projet remarquable par son audace et l'intrépidité de son exécution. Il entre dans la rade de Brest et pénètre jusqu'au port; des batteries formidables bordaient la côte. La flotte française était couverte à quelque distance d'une ligne de barques, que l'on se proposait d'incendier et de laisser dériver sur la flotte anglaise. L'amiral feint un débarquement sur le rivage, et attire au-dehors

toutes les forces françaises. Cette ruse lui réussit, il pénètre alors sans obstacle dans le port même, y débarque ses troupes, et porte la flamme et le ravage dans tout le pays. En se rembarquant l'amiral abandonna inprudemment sa flotte pour s'emparer de six galères commandées par M. Prégent, et qui s'étaient retranchées dans la baye du Coonquêt. L'amiral mal instruit de la force de ces galères, fut accablé par le nombre, et préféra se jeter à la mer plutôt que de rester prisonnier.

(7) A cette époque le commerce prend une marche plus grande. Les vaisseaux de Londres, de Bristol, de Southampton, s'éloignent des bords de la Sicile, pénètrent à Candie, à Chio, à Chypre, à Tripoli, et jusqu'aux rives de la Syrie. Les soies, les camelots, la rhubarbe, les vins précieux, les huiles, les cotons, les épices, les tapis, abondent en Angleterre, et de ce grand dépôt des richesses de l'Orient vont se répandre en Europe. L'Angleterre profite non-seulement des découvertes des autres nations, mais encore de la hardiesse de leurs voyageurs. Magellan s'ouvre un passage dans l'Océan Pacifique. Pizare parvient au Pérou. Sébastien Cabot, alors au service d'Espagne, remonte la rivière du Paraguay. Garcia sonde la rivière de la Plata, tandis qu'en Angleterre, Robert Thorn de Bristol, et Hove de Londres, tentent des découvertes au nord et au nord-ouest.

(8) Naissance de l'infortunée Marie Stuart.

(9) Le poëte fait allusion ici à Fernand Cortès, le destructeur de l'empire du Mexique.

(10) La paix que semblait promettre la fameuse entrevue du camp du Drap-d'Or ne fut pas de longue durée. La politique de Charles-Quint était trop active pour souffrir qu'Henri VIII et François Ier restassent long-temps unis. La guerre recommença bientôt. L'événement maritime le plus considérable de cette guerre fut la bataille navale qui se donna à la hauteur de l'Ile de Wight,

et recommença pendant trois jours, sans avoir cependant de part ni d'autre des résultats bien décisifs. Lord Lisle et le comte d'Annebaud commandaient les deux armées en qualité de grands amiraux. L'artillerie commença dans ces journées à produire plus d'effet qu'elle n'en avait fait jusqu'alors. Il y avait peu de temps que les sabords avaient été imaginés. Avant, on ne plaçait les canons que sur l'avant et l'arrière d'un vaisseau ; le nombre, par conséquent n'en pouvait être considérable. Au moyen des sabords on put en employer beaucoup plus. Dubelley cite comme une chose extraordinaire, que trois cents coups de canon furent tirés dans cette bataille navale. Aujourd'hui il n'y a pas de combat de corsaire, pour ainsi dire, qui n'en compte davantage.

IL REGNO

DI EDOARDO VI (1).

CARME VI.

ARGUMENT.

Le poëte décrit les belles qualités d'Edouard, et les nombreuses connaissances dont ce jeune prince était doué; parmi lesquelles était celle de différentes langues, et principalement de l'Italien.—L'auteur en prend occasion de rappeler les glorieux travaux du Dante, de l'Arioste, du Pétrarque, du Tasse dont les chef-d'œuvres sont si chers à la savante Angleterre, à qui ce jeune roi promettait de si beaux jours.—Audace d'un petit vaisseau anglais.—Expédition glorieuse de Clinton en Ecosse.—Celle de Seymour moins heureuse.—Pension accordée au célèbre navigateur Cabot.—Winter empêche les Français de s'emparer des Iles de Jersey.—Voyages de Windham en Afrique, utiles au commerce.—Locke s'embarque pour Jérusalem.—Il laisse son vaisseau à Cadix, et poursuit sa course sur un vaisseau de l'Adriatique.—Voyage célèbre au Nord-Est de Willoughby et de Chanceller, conseillé par Cabot, funeste au premier, favorable au second.—Les Iles d'Ægeland, d'Halgeland et de Rost reconnues.—La tempête sépare nos navigateurs.—L'île de Seynam, la terre du Grœnland visitées.—Chanceller arrive en Russie.—L'amitié unit les deux nations.—Regrets touchans du poëte de ce qu'il n'en fut pas ainsi entre les Espagnols et les Péruviens.

Salve, o giovine Prence! Indagatore
Io de l' indole altrui, de gli altrui merti,
Te contemplo, te ammiro, e mesto io sclamo:
Ahi! perchè la crudele Atropo ingiusta

Compiè sì tosto l' opra sua, troncando
Ne' più verdi anni de' tuoi dì lo stame?
Teco beltà fiorìa, teco dolcezza (2),
Onestade e pietà. Stavanti al fianco
La dolce Euterpe e la celeste Urania;
L' util scienza de le varie lingue
Bella facea di sè pompa leggiadra
Sovra 'l tuo labbro; d' eloquenza i fiumi
Già n' uscivan fecondi; ed oh! l' udirte
Come stato a me fora accetto e caro
Snodar gli accenti de la mia favella,
De la favella che 'l cantor di Bice
E quel di Laura e del famoso Orlando
E del saggio Goffredo e cento e cento
Feo chiari al mondo, e ch' a ragion sì piace
Al culto estranio spirto; a te su tutti,
O magnanimo Inglese! Io lieto colgo
Il facil destro di dar laude al vero,
Or che percorro d' un tuo Prence il regno,
Che dal fulgido albor del bel mattino
Il più seren ti promettea de' giorni.

Porgo l' orecchio; odo di guerra un grido,

Che fa la Scozia palpitar per tema.
Picciol Anglo vascello audace appicca (3)
Tenzone con maggior nave nimica:
Virtù non cura lo svantaggio, e vince,
E tristo augurio è per la Scozia intanto.
Sotto Clinton, sotto altro Eroe si vede
Far di sue spiagge aspro governo, il suolo
Di varie rocche attinto, ardere i lochi
Ove surgono i porti, arder le vele
Tutte che l' arte e il caso offron dinnanzi.
Ben tu, Clinton, grandi a la Patria desti
Segni d' amor, di zel, quasi togliendo
Ogni naviglio a l' inimica Scozia.
Ma non arride la volubil sorte
A l' emulo Seymour. Ancor ch' ei puote
Nel primo istante ridestar le fiamme,
Esca gli manca indi a nutrirle, e spinto
Egli è a ritrarsi sul natio Tamigi,
Dove nè l' util nè la gloria il segue (4).

In quel che 'l giusto e generoso Prence
Un nobil dono al gran Caboto accorda (5),
E tinger forse di rossor le gote
Fa al rege Ispan che l' immortal Colombo

Oppresse in vece di premiar, la Gallia
Solleva ancor la minacciosa fronte,
E 'l Normando terren cerca ritorsi
Interamente. Se non che WINTERO (6)
Opponsi ardito; con minori forze
Vieta 'l nemico assalto, e lei costringe
A sollecita fuga, a lasciar tutte
In preda al vincitor l'esposte navi.

Quì l'occhio indagator volger mi giova
Pel marin flutto a regìoni ignote,
Onde ridir gl' industrìosi affanni
Di color che ne fer l'alte scoperte,
Ed illustrar del giovinetto Rege
I brevi dì che gli concesse il Fato.

Primo d' Anglia nocchier WINDHAM tu fosti (7),
Che di Guinea drizzasti inver le sponde
L' ardimentosa prua. D' Affrica i liti
Col piè premendo due fìate, indietro
Da Santa Croce e da Saphìa ti veggo
Rieder col dolce de le canne umore,
Col palmifero frutto, e d'altri ricco
Prodotti ch' offre quel cocente suolo.

Mente de l' uom sempre avida ed avvezza
Ad acquistarsi utile gloria! Un terzo
Corso egli imprende a le medesme parti,
E 'l Lusitano lo seguì Pintado.
Il prezioso lucido metallo,
L'oro che abbaglia ahi! tanto, e tanto inganna,
Parmi d' essi l' obbietto unico e solo.
Dal suo splendor forse sospinti innanzi
Giungon sino a Benin, là 've il soverchio
Calor gli ancide, e 'l proseguir lor vieta.

Locke, tu imprendi altro cammin; tu accenni
Con la spiegata vela il loco santo (8),
U' 'l pio Buglion col senno e co la mano
" Il gran sepolcro liberò di Cristo.
Chi sa che a te l' invido averno ancora
Non desiasse l' armi sue d' opporre,
Allor che avesti in Cadice un ritegno!...
Sprezzi gl' inganni, e 'l tuo pensiero adempi
Su d' un vascello de l' Adriaca Dori.

Ma più non debbo i nobili viaggi
Di Willoughby, di Chanceller famosi (9),
D' Jefferson, di Burroughs e Durfoorte,

Or quì tacer. Tra l' armonia de' carmi,
Che inspiran Febo, la sagace Clio,
E la grave Calliope, odansi intorno.

Pendono intenti da la bocca i prodi
De l' esperto Caboto; entro del petto (10)
Serban gelosi, onde farn' uso a l' uopo,
I grati avvisi di cotanto saggio.
Presti i navigli son, tronca è la fune,
Sciolta è la vela, ed è già lungi il lito.
Passano i banchi de la sabbia, e a norma
Volgon de' venti gli spalmati abeti,
Poich' an Shitland di rincontrar desio.
Ma di vagar qua e là Eolo gli sforza
Del gran padre Oceàn per l' ampie vie
Fin che ne' segni del Lion discende
L' ignito carro del chiomato Apollo.
È allor che ponno discovrir frattanto
L' isole ch' an, siccome udir da poi,
E d' Egelande e d' Halgelande il nome.

Abbian l' onor ne l' auspicato seno
D' accorre alfin gl' impavidi nocchieri
Altr' isole però. Le Rostie siete

Felici terre ed ospitali voi,
Che largo offrite lor dolce sollievo,
E d' ogni specie i vario-pinti augelli
Mostrate in copia. Addio, popoli amici,
Tra cui non so se ancor sua sede avesse
La finzìon, la cabala e la frode.

Scorron gli Angli piloti altrove, e 'l porto
Stanfewio, sempre in costeggiando, scelgono
Fra i varj ch' ivi loro offre natura.
L' isole veggon Lofootie, asilo
Ivi di gente affabile e soave,
Che lascian pure, onde ammirar per poco
Terra fertile sol di secco pesce,
E d' olio che ritrar puossi da quello;
Ed insiem l' altra ch' abitato in pria,
Stassi or deserta e mutola. Tra questi
Avvolgimenti, CHANCELLER, tu solo [11],
Segno a la forza de gli opposti venti,
Con reciproco duol rimani intanto.

Più consigli non odo. Io seguir voglio
L' inusato cammin; fidi seguaci,
I vostri giuri io lieto accetto. Disse

L' intrepido nocchier. Verso Wardhouse
Entro Norvegia il veggo, e là s' inoltra
Lunge così, che invan l' umida notte
Co l'ali attende taciturne e gravi.
Sempre i suoi raggi il Sol fulgidi spande
Sovra la faccia di que' vasti mari;
Ed alcun dì gli è tal chiaror di guida
Ver nove terre spazìose. Ei scorge
Già picciol legno pescareccio, incontro
Vagli e, fuggendo, ei lo raggiugne. Attoniti
In rimirar del suo vascel la mole,
Gl' innocui abitator prostransi umìli,
Ed a l' udir gli affettuosi accenti,
Lor nasce in cor grande per lui rispetto.
Lieti sclamar tra lor: su queste spiagge
Giugne un' estrania nazìon ch' ha seco
La bontà, l' amistà, la pace istessa;
Facciamle, il merta, un' accoglienza amica.

Ah! 'l Messican così, sì 'l Peruviano (12)
Beati a l' ombra de le patrie leggi,
Pur detto aveano in pria, quando l' Ispano
Mise tra loro il piè. ..Ma de l' inganno
Umanitade ancor sen duole, e freme.

NOTES.

CHANT VI.

(1) Henri VIII, si fameux dans l'histoire pour avoir soustrait l'Angleterre à l'autorité des papes, d'abord théologien catholique, bientôt après défenseur de Luther, époux volage et trop souvent barbare, dupe long-temps de Wolsey, insensible aux conseils de Morus, protecteur aveugle de l'un, persécuteur acharné de l'autre, incertain ami de la France et de l'Empire, les servant tour-à-tour, les trompant plus souvent, ennemi de ses propres filles, tyran de ses femmes, de sa cour, de ses parlemens et de toutes les consciences, Henri VIII venait de mourir, et laissait la couronne à son fils Edouard VI âgé de neuf ans.

Henri VIII n'était pas né pour laisser de lui cette indigne mémoire. Si nombre de rois furent corrompus par la flatterie, Henri VIII au contraire ne le fut que par les contradictions. Les circonstances où il se trouva placé lui formèrent un caractère qu'il n'avait pas reçu de la nature. Quand il parvint au trône à l'âge de seize ans, l'amabilité de son esprit égalait les grâces de sa figure ; son affabilité le rendait cher et son discernement dans le choix de ses ministres donna les plus hautes espérances. Presque tous les historiens, après ce portrait, ne manquent pas d'ajouter que ses passions effacèrent tant de belles qualités. Mais ne serait-ce pas les passions des autres bien plus que les siennes qu'il faudrait en accuser ? Ami des plaisirs, sensible à la beauté, partisan de la magnificence, la galanterie chevaleresque de François Ier le contrarie : il eût desiré n'avoir point d'égal en ce genre. Porté vers la droiture, la politique astucieuse de Charles-Quint le fatigue. Desireux de guerre comme tous les jeunes princes, la perfidie récompense le premier essai qu'il fait du métier des armes, et il se

voit le jouet de Ferdinand-le-Catholique. Il veut se séparer d'une femme qu'il épousa par contrainte, et à cinq cents lieues de lui un pape s'avise de se mêler de ses affaires. Il donne sa confiance à Wolsey, et ce cardinal attente à la souveraine puissance. Il élève Thomas Morus aux honneurs, et ce chancellier résiste à ses lois. Les papistes fanatiques, les réformés intolérans le tourmentent tour-à-tour. Il choisit des épouses parmi ses sujettes et il en est peu qui ne le trompent. Cette foule d'éternelles contrariétés aigrit insensiblement son caractère. Il devient sombre, soupçonneux, tyran enfin. Est-ce sa faute ou celle des circonstances ? Que ses alliés lui soient fidèles, qu'un pape ne le blesse pas dans sa dignité, que ses ministres soient modérés dans leurs vœux, que ses femmes abjurent l'intrigue, que les fanatiques de toutes les livrées gardent le silence, Henri VIII eût été peut-être le meilleur des rois. On parle toujours des passions de Henri VIII, pourquoi ne parle-t-on jamais de celles de ses contemporains ?

(2) Edouard VI, son fils, lui succéda à l'âge de dix ans. Edouard Seymour, comte d'Hartford, oncle maternel d'Edouard, anéantit les dispositions testamentaires de Henri VIII. Il est nommé protecteur. Il gouverne. Sa puissance devient énorme. Toutes les lois du dernier règne sont abolies. On n'en maintient qu'une seule, celle qui fait de l'hérésie un crime capital ; et par une inconséquence inconcevable, on ne protége que les réformés. Le fanatisme s'exaspère Les supplices se multiplient. Thomas Seymour frère du protecteur, conspire contre lui. Il marche au supplice. On altère les monnaies, et la misère du peuple devient extrême. Plusieurs comtés se révoltent. Le fanatisme attise le feu. Le protecteur Seymour, (depuis son élévation il se nommait le duc de Sommerset) est enfin attaqué, accusé, condamné ; sa puissance cesse, elle passe à Warwick, duc de Northumberland. La santé d'Edouard s'affaiblit. Protestant rigoriste, il écoute les conseils du duc de Northumberland, qui le fait trembler sur le sort de la religion réformée, si Marie, catholique zélée, monte sur le trône. L'ordre de succession est changé, Jeanne Gray est appelée à la

couronne. Fatal honneur qui lui coûta bien cher. Edouard meurt à seize ans. Ce fut une perte pour l'Angleterre. S'il eut tenu ce que sa jeunesse promettait, il eût réparé bien des maux. Il joignait à la douceur du caractère un amour sincère pour la justice, et assez de fermeté pour la faire régner. Quoique très-jeune, peu de princes furent plus instruits. L'étude était sa passion favorite. Il possédait déjà cette philosophie éclairée qui, dans presque tous les hommes, n'est que le fruit de l'expérience. Plusieurs langues lui étaient familières. Il aimait les arts, les protégeait, les cultivait lui-même. Enfin on pouvait croire qu'il serait un bon roi, si en pareil cas on pouvait compter sur quelque chose.

(3) Le duc de Sommerset, protecteur, voulut réaliser enfin le projet tant de fois conçu de réunir l'Ecosse à l'Angleterre, en faisant épouser à Edouard VI Marie Stuart, héritière de ce royaume. Deux obstacles insurmontables s'opposaient à l'exécution de ce dessein. D'un côté le fanatisme catholique qui, tout puissant encore, voyait de mauvais œil le protestantisme pousser de profondes racines en Angleterre; de l'autre, les opinions religieuses de la reine douairière d'Ecosse qui aurait cru sacrifier sa fille en la donnant à un prince protestant. Il était douteux qu'on la fît revenir de ses préventions : son nom seul l'annonçait, c'était Marie de Guise. Elle pensait comme ses frères dont l'intolérance a causé tant de maux en France.

Sommerset voulut éviter un refus, en appuyant son projet par les armes. Il fallait un prétexte. Le hasard le servit. Une querelle particulière s'éleva entre le *Pensy*, petit navire anglais, et le *Lion*, vaisseau écossais. Sommerset affecta de prendre cette rencontre pour une hostilité. La flotte anglaise commandée par l'amiral Clinton et le vice-amiral Guillaume Woodhouse mit à la voile, et le duc de Sommerset commanda l'armée de terre en personne. La flotte ravagea les côtes, tandis que Sommerset marchant sur Edimbourg, annonça qu'il ferait la paix si l'on consentait au mariage proposé. L'armée écossaise, composée en partie d'évêques, d'abbés, de prêtres, de moines, se croyait sûre de la victoire. Elle fut battue,

Le mariage n'eut point lieu cependant. Sommerset ne sut pas profiter de la victoire, et se hâta de revenir à Londres, où ses ennemis cabalaient contre lui, et selon l'usage trop ordinaire, l'intérêt de l'état fut sacrifié à celui d'un particulier.

(4) L'année suivante, l'amiral Thomas Seymour, frère du protecteur, le même que quelque temps après son ambition proscrivit, fit voile vers les côtes d'Ecosse, brûla quelques vaisseaux à l'île de Brent, et attaqua sans succès Saint Minoé.

(5) Edouard VI accorda au célèbre navigateur Sébastien Cabot une pension de cent soixante-six livres treize schelins et quatre deniers sterlings. Les lettres patentes de cette faveur sont conçues dans les termes les plus honorables pour cet illustre marin.

(6) Les Français tentèrent d'enlever les îles de Jersey et de Guernesey. Le capitaine William Winter fut chargé de s'opposer à ce projet. Quoique les forces qu'il commandait fussent inférieures, il se conduisit avec tant d'habileté, qu'il déjoua les espérances de ses adversaires.

(7) Thomas Windam fut le premier marin qui fut à la côte de Guinée. Il y fit trois voyages, le premier en 1551, dont la relation n'a point été conservée; le second, l'année suivante, avec trois vaisseaux. Il entra successivement dans les ports de Sophia et de Santa Crux, et en rapporta du sucre, des dattes et des amandes. Il retourna pour la troisième fois en Afrique, en 1553, également avec trois vaisseaux, et fut accompagné par un Portugais, Antonio Anès Pintado. Cette fois-ci ils firent le commerce de l'or, et s'avancèrent jusqu'au royaume de Benin, d'où ils comptaient rapporter une cargaison de poivre; mais l'excès de la chaleur devint funeste aux équipages des trois vaisseaux. Ils se virent réduits à quarante hommes. Il ne revint de cette expédition qu'un seul vaisseau.

(8) Jean Locke s'embarqua sur un vaisseau de Londres, dans l'intention de commercer à Livourne et à Candie, et de visiter ensuite Jérusalem. Un accident le força d'abandonner son navire à Cadix, et de freter un vaisseau vénitien pour poursuivre son voyage.

(9) et (10) Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage que le célèbre Sébastien Cabot aspirait depuis long-temps à la gloire de découvrir au nord-est un passage au Cathai (La Chine). Il obtint au commencement de 1553 des lettres-patentes d'Edouard VI, qui l'autorisaient à tenter cette découverte. Il se forma à Londres une compagnie d'actionnaires pour concourir à cette entreprise dont les fonds s'élevèrent à six mille livres, à raison de vingt-cinq livres par action. Trois vaisseaux, la *Bona Esperanza*, l'*Edouard Bonaventure*, et la *Bona Confidenza*, furent équipés à cet effet et reçurent des vivres pour dix-huit mois. Le commandement de cette petite escadre fut donnée à Hugues Wilhoughby en qualité d'Amiral. Il eut sous ses ordres Richard Chanceller, capitaine, et Guillaume Jefferson, Etienne Burroughs, et Corneille Durfoorth, maîtres. Ils appareillèrent de Ratcliff, le 10 Mai, 1553. Ils découvrirent, le 14 Juillet, les îles d'Ægeland et d'Halgeland, et le 19, les îles de Rost, qui appartiennent au Dannemarc et leur étaient inconnues. Le 2 Août, ils mouillèrent à l'île de Seynam, également danoise. Pendant la nuit, un brouillard épais et une tempête violente séparèrent l'*Esperanza* et le *Confidenza* de l'*Edouard*, commandé par Chanceller. Après s'être attendus pendant sept jours au rendez-vous donné, l'*Edouard* n'ayant point paru, Hugues Wilhoughby et sa conserve, continuèrent leur route. On a leur journal jusqu'au 18 Septembre. On sait qu'ils découvrirent cette partie du Groenland aujourd'hui appelée Spitzberg, et qu'ils revinrent au port d'Arzan, près de Kagor en Laponie, pour y passer l'hyver. On n'en a point eu de révélation depuis. Il est présumable que le froid les fit périr. Ces vaisseaux que le printemps suivant on trouva embarrassés dans les glaces, permettent cette conjecture.

(11) Le capitaine Chanceller fut plus heureux. Il découvrit le passage d'Archangel, et pénétra dans la baye de Saint Nicolas, où il apprit qu'il était dans l'empire des Moscovites. Le gouverneur l'accueillit, et lui promit d'envoyer un messager à la cour, mais lui cacha qu'il en était éloigné de quinze cents milles. Cette énorme distance entraîna de longs délais. Chanceller s'ennuya d'attendre le retour du messager, et partit lui-même pour Moscou, où il eut la gloire de former le premier des liaisons entre l'Angleterre et la Russie, qui depuis ont été si avantageuses aux deux empires.

(12) Ce souvenir du poëte est aussi touchant que philosophique. Mais le fanatisme, l'aveugle et barbare fanatisme ne guidait pas les Anglais que Chanceller avait à sa suite. Que tous les Espagnols ne ressemblaient-ils à Las Casas. Le Mexique et le Pérou les eussent reçus comme des frères. Las Casas témoin des cruautés que l'on exerçait sur les malheureux Indiens, plaidait la cause de l'humanité. Il était prêtre cependant ; il était évêque. Mais Sépulveda écrivait dans Rome contre lui. Il défendait avec ardeur le système des persécutions à l'ombre même du trône de Saint-Pierre, et Sepulveda fut écouté. Que de Sepulveda pour un Las Casas !


MARIA · I · ANG · FR · ET · HIB · REGINA

IL REGNO

DI MARIA I (1).

CARME VII.

ARGUMENT.

PORTRAIT de Jeanne Gray.—Pressentiment de son funeste sort.—Droits de Marie au trône.—Elle épouse Philippe II.—Voyage de Chanceller à Moscou — Traité de Commerce avec le Czar.—Voyages de Towrson en Guinée, et leurs différens événemens.—Joie que cause à Marie l'Alliance avec la Russie.—Etablissement de la Compagnie Moscovite.—Cabot en est nommé gouverneur.—Retour de Chanceller.—Voyage de Borroughs.—Tempête, mort généreuse de Chanceller.—Pompeuse réception de l'Ambassadeur Russe à Londres.—Allusion à celle bien plus importante et plus magnifique de l'Empereur Alexandre.—Marie seconde Philippe contre la France.—Perte de Calais.—Sa vengeance satisfaite.—Voyage de Jenkinson.

SE le virtù del lusinghier tuo sesso,
Se la beltà de i più gran pregj ornata,
Giusti titoli son d'esser reina,
Ben tu 'l mertavi, illustre GRAY. Sul trono (2)
Avrian seduto cortesia, saggezza,
E tutti di Sofìa gli utili studj.

No, non t' inganna lo splendor del serto!
Con magnanimo cor so che lo sprezzi:
Odo i gravi d' onor nobili sensi,
Che 'l divo Plato sul tuo labbro inspira;
E l' incauto de' tuoi torbido orgoglio
(Ahi che non puote avidità di regno!)
Al tempo stesso, eccelsa Donna, abborro.

Vieni, silenzio amico; il tuo distendi
Più denso vel su i tristi eventi suoi;
Chè le civili a me ridir non giova
Angle contese che locaro al fine,
E diasi laude al ver, con giusti dritti
MARIA sul seggio de l' estinto prence.
Narriam le gesta del suo regno, o Musa.

Pende l'Anglia da lei, del mare i duci
Le si prostrano al piè; col prence Ibero
In regale connubio ella s' accoppia (3),
Mentre l' esperto CHANCELLER ragiona
Di Moscovia col Sir possente e magno (4).
Grata ei n'have accoglienza, e in mezzo al fasto
Imperìale de la corte espone

E al Sir presenta d' EDOARDO il foglio.
Ecco fisso è tra l'Anglo e 'l Russo impero
Amichevol commercio. Ecco il sagace
Nocchier sen riede glorìoso e lieto
Sul patrio lido. Ivi la Fama avràgli
Lodato il nome di Colui che 'l doppio
Corso drizzando inver Guinea, pria giugne (5)
Sovra la Sestia sponda, e in seno ad altri
Propinqui porti; indi, lasciando Harwicche,
Torna, compiuti i tortuosi i giri,
Entro Plimouth. Avràgli conti i varj
Avventurosi casi, i varj modi
Di mercantar su le percorse rive,
L' oro ammassato ed altre merci, e insieme
Descritti i climi de' paesi, i riti
Di quegli arbitator, gli usi e i costumi.

Gode la Donna che su l'Anglia impera
Intanto allor che 'l reduce Pilota
Le umilia al piè del Russo prence il foglio.
Regni, disse, tra noi sempre armonia,
Di tal Monarca l' amistade accetto:
Seguite il patrio ad ingrandir commercio,

Industri figli d' Albìone e miei;
Io l' Unìon de la Moscovia approvo (6),
Di Mercatanti avventurier sul nome:
Siane CABOTO il preside. Tu vanne
Ancor, Nocchier, su le ospitali terre,
E i sensi svela del mio cor sinceri.

Ei salpa, e 'l vento or gli è propizio. Salpa
Altri del pari, ed abbandona il porto.
Questi ignota scoprir debbe riviera (7):
E la Norvegia e la novella Zemble
Passando, intento a ricercarla il miro.
Tocca gli stretti di Waigatz, ed ivi
Poi ch' una via non scorge, indietro spinge
Lo stanco legno a la Colmogria sponda.
Regal cenno novello ei vi riceva,
Volgasi altrove; ei più non calmi, il lascio.

Che veggio, ahimè! Spietato Eolo, i superbi
Venti richiama a le tue grotte in fondo;
Scampa l' Anglo Nocchier che 'l Moscovita
Ministro ha seco, e prezìosi doni (8)
Reca a la sua Reina....Eolo non m' ode,

Ch' anzi infuria vie più! Rota le navi,
Gli ordin confonde or ch' ogni lato incalza.
Fa sorger gonfj e minacciosi i flutti,
E 'l bianco gregge ir sovra il mar muggendo:
Stassi in pena ciascun di tante morti,
Quanti son gli urti del furente nume.
Sol l' Anglo Eroe, benchè in suo cor ne gema,
Ardir pur mostra, e co l' ingegno e l' arte
A sì crudel rabbia s' oppon; ma grida
Indarno, e indarno co la mano accenna
Il pronto de la vela uso diverso.
Ahi nulla vale! La piovosa notte
Toglie il veder: l' aria commossa sperde
Tra 'l negro spazio la forzata voce,
E 'l fremito de l' onde a quel si mesce
De' naviganti miseri. L' orrenda
Procella è al colmo, e la vittoria ottiene.
Alcun naviglio sul Norvegio sasso
Infranto è già. Tu de la Scozia in faccia
Il tuo perir miri, de l' Anglia o Prode,
E d' altri più che di te stesso hai cura.
Ma tu ti perdi, oh Dio! quand' altri scampa.

Duolsi di Russia il nunzio al duro caso:
Rammenta ognor del generoso amico
L'amor, lo zelo e 'l suo fatal destino
Del Tamigi a la Donna. I don sommersi,
Disse, che 'l mio Signor t'offrìa, Reina,
Ch'io non ti rechi è nulla: Ah! molto è solo
Ch'or tu meco non vegga il gran Nocchiero.

Gli onori intanto e la festiva pompa
Lungo fora a ridir con cui s'accolse
Il desìato Estrano, e rinnovosse
De l'alleanza il patto. Al tuo Monarca
Riedi, illustre Napèa, riedi contento;
Un Nocchier più felice a lui ti guida (9).
Digli de l'Anglia generosa i tanti
Segni d'amor dimostri, e il vel togliendo,
Che cela al guardo le future etadi,
Digli che un giorno del Tamigi in riva
Un fortunato Successor, l'invitto
Primo Alessandro con eletto stuolo
D'Augusti Siri avranne anco maggiori,
Quando d'averno entro le negre chiostre
Il mostro de la guerra risospinto,

Ritornerà l'amica pace alfine
Sovra la terra ad asciugarne il pianto.

Ed oh! perchè la bellicosa tromba
Degg'io tuttor ne l'Anglia udir? MARIA
È che seconda del Consorte l'ire,
Ed a la Gallia nova guerra indice,
Ond'è che perde la Calesia terra (10).
Grave n'è il duol che strazia a lei nel petto
Il sensibile cor. Vendicheròmmi,
Grida, e spinge CLINTON nel Bressio porto,
Che se non può la meditata impresa
Fido eseguir, scende a Conqueto e l'arde
Co' vicini contorni; indi a l'amiche
Navi sen riede con le spoglie, e fugge.

Altro per lei piacer. L'Angliche prore
In feroce tenzon mietono i Franchi,
Tal che 'l congiunto Ispan vittoria intera
N'have; e un drappello di prigioni Egmonte
L'offre in nobile don. Certo a lei piacque,
Pel desio di vendetta soddisfatto,
Più che la flotta che da i Russi lidi

Il Successor di Chanceller rimanda,
Mentr' ei del Caspio mar l' onde solcando
La più meridional parte ne vede,
E 'l golfo dove il rigoglioso umore
In pria recando instabile l' Oxesse,
Ne la prossima Ardoca ora lo getta,
Che dopo lunghi sotterranei giri
Disvela ancor l' umida algosa fronte,
E la sommerge di Kitay nel lago.

NOTES.

CHANT VII.

(1) Le règne de Marie fut un règne épouvantable. Les attentats consignés dans les annales de Richard III et de Henri VIII sont à peine comparables aux sanglantes atrocités que cette reine autorisa. Jamais la liberté publique ne fut plus essentiellement compromise. Jamais les droits de la nature et de la société ne furent plus impunément violés. Jamais l'édifice des lois ne fut sappé avec plus d'audace et ne menaça l'Angleterre d'une ruine plus prochaine. Quelle fut la cause de tant de calamités? L'intolérance des papistes, l'exaltation des réformés.

Toujours bizarre dans ses procédés, Henri VIII avait rompu jusqu'au dernier fil les anciens nœuds entre Rome et l'Angleterre, et le serment de *suprématie* qu'il exigeait qu'on lui prêtât, était né de cette rupture; mais Henri VIII qui ne voulait plus du pape, voulait toujours le catholicisme, et le bill des six articles, que l'on appela le *statut de sang*, avait été la conséquence de cette volonté. Ce statut ordonnait de croire à la présence réelle, exigeait la communion sous une seule espèce, obligeait à garder le vœu de chasteté, commandait le célibat aux prêtres, établissait l'utilité des messes et prescrivait la confession auriculaire. Selon l'usage des tyrans, l'obéissance à ces articles était ordonnée sous peine de mort. Les catholiques trouvaient la loi très-bien, mais ne voulaient pas du législateur, et se refusaient au serment de suprématie; les réformés trouvaient la loi très-mal, et se révoltaient contre elle. De la sorte, catholiques et réformés étaient également persécutés; les uns parce qu'ils ne voulaient point du législateur; les autres parce qu'ils ne voulaient point de la loi. Cette conduite de Henri VIII ressemblait

assez à celle de Caligula. Peine de mort, si vous ne prenez pas le deuil de Drusille, parce que c'est la sœur de l'empereur; peine de mort, si vous prenez le deuil de Drusille, parce que c'est aujourd'hui la fête de l'empereur.

Marie, fille de Catherine d'Arragon, et Elisabeth, fille d'Anne de Boleyn, avaient été déclarées batardes, lorsque le mariage de leurs mères avec Henri VIII avait été déclaré nul. Marie, élevée dans les principes religienx de la cour d'Espagne, mais alarmée sur les suites que pourrait avoir cette espèce d'exhérédation, dont la plus cruelle, sans doute, était la perte du trône. avait fait fléchir sa conscience devant son ambition, et, renonçant en apparence au pape, avait reconnu la suprématie de son père, dans l'espérance de se réconcilier avec lui par une obéissance hypocrite. Elle fut réhabilitée dans la suite aussi bien qu'Elisabeth. Elle arrive au trône, elle n'a plus besoin de masque, et plus le serment de suprématie lui fit éprouver de contrainte, plus elle déteste et les hommes qni le prêtèrent à son père, et les hommes dont les opinions nouvelles le conduisirent à l'exiger.

A peine Edouard est-il au tombeau, que l'ambitieux duc de Northumberland fait proclamer reine Jeanne Gray, épouse de Dudley, son fils, intéressante et malheureuse princesse, que sa religion rendait déjà si odieuse à Marie. Mais les droits de celle-ci étaient incontestables. Elle n'eut pas besoin de combattre pour les faire valoir. Elle fut généralement reconnue. Quoi qn'il en soit, la rivalité de Jeanne Gray aggrava la haine qu'elle lui portait déjà comme protestante, et elle attendit l'affermissement de sa puissance pour se venger d'une femme infortunée, qu'elle savait bien cependant avoir été forcée à jouer pendant un moment un rôle qui répugnait à sa raison, aussi bien qu'à son caractère.

Marie avait été élevée dans l'ignorance, et cette ignorance accroissait sa mélancolie habituelle; parce qu'étrangère aux lettres, aux sciences, aux beaux-arts, elle ne trouvait rien autour d'elle, dont elle pût user pour se distraire. Son caractère était sombre, ardent, vindicatif. Elle avait l'opiniâtreté commune aux personnes privées d'instruction. Ce défaut de lumières la rendait insensible

aux avis les plus sages. Dépourvue de toute espèce de logique dans les idées, la contradictiou était la base de tous ses raisonnemens, et l'exaltation de son faux zèle la conséquence de la fausseté de son jugement. La meilleure preuve que l'on puisse donner de cet esprit faux, c'est que Marie fut le seul être sur la terre capable de se plaire avec Philippe II. La dévotion ne la rendait point indifféreute à l'amour; mais dépourvue des grâces ordiuaires à son sexe, voulant être aimée et n'en possédant pas les moyens, elle ne connut de cette passion que les tourmens de la jalousie. Ainsi donc, ni les charmes de l'esprit, ni les sentimens du cœur, ni le commerce de l'amitié, ni la société des gens instruits, ni les douces satisfactions de l'amour ne se présentèrent pour adoucir ce tempérament farouche: et sans cesse aigrie par l'indifférence et la crainte qu'elle inspirait, la dévotion ne fut pour elle qu'un moyen d'exprimer la haine qu'elle portait à tout le monde.

Le duc de Northumberland fut sa première victime. Quant à lui, il méritait son sort. Rebelle, la politique se le sacrifia. Personne ne le plaignit. Il fut insolent dans la fortune et lâche dans l'adversité; et nul n'ignorait la courageuse résistance que Jeanne Gray avait opposée à la volonté qu'il avait eue d'en faire l'iustrument de son ambition. Marie, à son avénement, promit la tolérance des opinions religieuses. Elle accorda une amnistie générale, elle remit les derniers subsides, accordés à son prédécesseur. On se disposait à l'aimer. Vain projet! vaines espérances! Aucune de ces promesses ne fut tenue. Son caractère se dévoila bientôt. Les prisons s'ouvrirent pour engloutir les évêques dissidens. La prédication fut interdite aux miuistres protestans, et les sermons fanatiques des prêtres catholiques furent autorisés et encouragés. Toutes les lois d'Edouard VI furent abrogées; les prières en latin seules permises; les messes rétablies, avec l'obligation expresse d'y assister. Crammer et Gardiner qui, tous deux, avaient favorisé le divorce de Henri VIII, eurent un sort bien différent. Crammer protestant fut envoyé à la mort, Gardiner catholique fut nommé chancelier et premier ministre. Tout à coup le *statut de sang* ou la loi des six articles est remise en vigueur. Les persécutions commencent. Les révoltes

se multiplient. Le glaive militaire en fait justice, et le mariage de la reine avec Philippe II se décide. Mariage infécond, pour le bonheur de l'humanité.

A la nouvelle de cette alliance, l'Angleterre murmure. Elle se défie de la superstitieuse tyrannie de Philippe, elle redoute sa sourde politique, et craint qu'il ne considère la Grande-Bretagne comme une province espagnole. On réfléchit que dans peu d'années arrivera l'inquisition et ses autodafés. Crainte fondée. Elle y vint en effet, mais sous un autre nom. Cependant Elisabeth est prisonnière et Jeanne Gray exécutée. Suffolk et Throcmorton la suivent sur l'échafaud. Les prisons se remplissent des hommes les plus distingués par leurs emplois ou leurs talens. Le peuple est désarmé. On craint le parlement; il faut le corrompre. Charles-Quint fournit quatre cent mille écus, et la vénalité s'introduit.

La magnificence de Philippe n'en imposa à personne. L'étiquette glaça tous les cœurs. Marie se dérobait à tous les regards. Elle restait renfermée avec un époux qui lui ressemblait. La chambre des communes eut la faiblesse de laisser décimer ses membres. Les prérogatives royales s'accrurent, la liberté nationale s'éteignit. Sur ces entrefaites, un légat du pape est nommé, il réside à Londres. C'est le cardinal Pole. Qui le croirait? dans le conseil on délibère si la persécution ou la douceur seront employées. Pole penche pour la douceur; Gardiner pour la persécution, et c'est l'avis de Gardiner que l'on adopte.

Alors les buchers couvrent l'Angleterre. Une commission est créée, pour rechercher les fauteurs de l'hérésie. On l'avait prévu: voilà l'inquisition. Les persécutés apportent au supplice toute l'exaltation des martyrs, et le spectacle de leur mort centuple les prosélytes d'une religion que l'on croit noyer dans le sang. En deux ans, deux cent soixante et dix-sept personnes sont brûlées. De ce nombre sont cinq évêques, cinquante-cinq femmes et quatre enfans. Quatre enfans!

Paul IV demande la restitution des biens du clergé. La reine cède pour le *salut de son âme*, dit-elle. La confusion se met dans toutes les fortunes. Le parlement sort enfin de sa longue léthar-

gie. Il est cassé. Philippe, l'ombrageux Philippe, dégoûté d'une épouse quinteuse et jalouse, part, et c'est pour jamais. Charles-Quint venait d'abdiquer. Marie, au désespoir, fait peser son humeur chagrine sur le peuple. Le commerce est contrarié ; les marchandises sont saisies pour arracher de fortes sommes aux négocians. Les emprunts forcés se répètent à chaque instant. Les exactions de tout genre se commettent, et le crédit de Marie est tellement compromis, qu'elle ne peut, sans caution, emprunter à la ville d'Anvers, trente mille francs à quatorze pour cent.

Marie avait, pendant quelques mois, conservé l'espoir d'être enceinte. Elle s'était trompée. Calais qu'elle croyait inexpugnable est pris en huit jours par le duc de Guise. Ce double chagrin accéléra sa mort. L'abandon de son époux, la haine de l'Angleterre, le tableau de son règne, qui, dans toute son horreur, se retraçait à sa mémoire, rendirent ses derniers momens cruels. Une fièvre violente la saisit : elle expira.

(2) Le poëte rend ici un juste hommage aux vertus et aux talens de l'infortunée Jeanne Gray.

Marie, sœur de Henri VIII avait épousé Louis XII, roi de France. Veuve de ce monarque, dont elle n'avait point eu d'enfans, elle était revenue en Angleterre, et s'y était mariée avec *Brandon*, duc de Suffolk. Une fille était née de ce mariage et avait épousé Henri *Gray*, également duc de Suffolk. Ce fut le père de Jeanne Gray. Ainsi du côté maternel, elle était petite-fille d'une reine de France, et petite nièce de Henri VIII.

Ce roi, par son testament, appelait à la couronne son fils, qui régna sous le nom d'Edouard VI, et après lui ses filles Marie et Elisabeth, sous la condition qu'elles ne pourraient se marier sans le consentement du conseil. Au défaut de ces deux princesses, le trône devait, d'après les dispositions du testateur, passer aux filles de sa sœur cadette. Il excluait les enfans de sa sœur aînée reine d'Ecosse.

Dudley, duc de Northumberland, favori d'Edouard VI, voulut mettre à profit cette dernière disposition. Il maria Guildford

Dudley son fils avec Jeanne Gray, et la santé chancelante du roi lui laissant prévoir que le trône serait bientôt vacant, il réussit à déterminer le monarque à changer l'ordre de succession prescrit par Henri VIII. Il fit valoir le mérite de Jeanne Gray, et les dangers que la religion protestante aurait à courir, si Marie montait sur le trône. Edouard céda à ces insinuations; les lettres patentes furent expédiées, malgré la répugnance que les membres du conseil et le chancelier mirent à les signer.

A la mort d'Edouard, que l'on tint secrette pendant plusieurs jours, le duc de Northumberland prétendit faire valoir ces lettres patentes; mais il n'avait pas eu la prudence de s'entourer de forces assez considérables pour assurer le succès de son projet. Cela ne l'arrêta point. Jeanne Gray ignorait l'existence de ces lettres, et lorsque son beau-père la pressa de prendre la couronne, elle vit tout le danger de sa situation. Elle sentait la nullité de ses titres; elle aimait l'étude et la vie retirée; elle résista long-temps. Enfin, son beau-père, son père et son époux, à force de sollicitations, parvinrent à contraindre sa volonté. Elle fut proclamée. Malheureux règne d'un jour; songe de la grandeur qui s'évanouit devant les droits trop certains de Marie.

Peu de femmes furent plus belles et plus instruites que Jeanne Gray. Elle connaissait et cultivait les belles lettres. Elle possédait toutes les langues savantes. Les ouvrages de Platon étaient sa lecture favorite, et Larey nous a transmis une lettre qu'elle écrivit en grec la veille de sa mort à la comtesse de Pembrok sa sœur. L'amabilité, la douceur de son caractère, la noblesse de ses sentimens, la droiture de son esprit, ajoutaient un prix infini à ses talens. Sa modestie lui faisait aimer la retraite; et la société de quelques amis eût suffi pour faire la félicité de sa vie.

Malheureuse victime des passions d'autrui, elle vit la mort s'approcher sans effroi. Nul reproche ne sortit de sa bouche quand elle monta sur l'échafaud. Elle était forte de son innocence, et rendit sans murmurer une vie, qu'une belle âme, un cœur excellent, un esprit supérieur, destinaient à servir de modèle au monde.

C'était la troisième reine qui montait sur l'échafaud. Henri VIII avait accoutumé la multitude à voir ainsi la dignité royale compromise. Il faut se garder de donner au peuple la mesure de l'audace des passions. Lui montrer qu'il n'est qu'un pas du trône à l'échafaud, c'est un grand crime.

(3) Charles-Quint, odieux à l'Allemagne, et humilié devant Metz, voulut, pour se dédommager, procurer à sa famille la possession du trône d'Angleterre. La négociation du mariage de Philippe son fils avec Marie fut enveloppée des ombres du mystère. Ce secret cependant fut trahi. Le parlement alarmé d'une semblable alliance annonça son opposition. Il fut dissous. La négociation se conclut. On prévoyait si bien que ce mariage indisposerait l'Angleterre que l'on prit toutes les précautions possibles pour ne pas irriter les esprits. Le gouvernement devait rester entre les mains de la reine. Nul étranger ne pouvait occuper d'emploi dans l'état. On ne pouvait rien changer aux lois, aux coutumes, aux priviléges. Si Philippe ne laissait point d'héritier de son premier lit, les enfans de Marie hériteraient de la monarchie espagnole. Toutes ces brillantes conditions n'éblouirent point les Anglais. Ils ne virent que les dangers que leur annonçait le caractère de Philippe et ses principes. L'opinion se prononça par des révoltes. Le duc de Suffolk s'engagea dans ces intrigues. Il fut arrêté, exécuté, et son supplice accéléra celui de Jeanne Gray, sa fille.

Philippe se fit attendre. On profita de sa lenteur pour proposer au parlement d'accorder à Marie le droit de se nommer un successeur. Le parlement vit le piége. Il s'y refusa, et fut dissous.

L'infant arriva enfin. Le mariage fut célébré, et la main de Marie ne lui donna pas le cœur des Anglais.

(4) Cependant la puissance maritime, toujours indépendante des orages de la cour, s'étendait insensiblement. Nous avons vu précédemment partir le capitaine Chanceller porteur d'une lettre d'Edouard VI, pour le grand duc Jean Basiliwich, empereur de Russie. Après avoir reçu l'accueil le plus favorable et jeté les pre-

mières bases d'un traité de commerce, il revint passer l'hiver à Archangel, et, à son retour à Londres, il présenta à Marie la réponse que l'empereur adressait à Edouard. Marie sentit tout l'avantage d'uu traité de commerce entre les deux nations, et ne négligea rien pour hâter le troisième voyage de Chanceller à Moscou. Elle accorda des lettres patentes qui mettaient sous la protection royale, et constituaient en corps la compagnie marchande qui s'était spontanément formée sous le titre de marchands aventuriers de l'Angleterre; et ce fut-là l'origine de ces compagnies qui dans la suite élevèrent à un si haut degré la splendeur du commerce anglais et dont l'empire s'est étendu sur les Indes. Cette chartre nomma Sébastien Cabot, directeur général et perpétuel de cette nouvelle compagnie, et créa une cour de directeurs, composée de vingt-huit marchands notables, parmi lesquels on devait choisir quatre consuls. Chanceller partit, et ramena avec lui un ambassadeur moscovite, chargé de rédiger le traité de commerce entre les deux puissances. Malheureusement une tempête dispersa les vaisseaux employés à cette précieuse expédition. La *Confidenza* fit naufrage sur les côtes de Norvège. On n'a jamais reçu de nouvelles de la *Bona Speranza*. Le *Philippe et Marie* revint au bout d'un an dans la Tamise. Quant à l'*Edouard Bonaventure*, que montait Chanceller avec l'ambassadeur et sa suite, il se brisa sur les côtes d'Ecosse. Le brave et généreux Chanceller exposa sa vie pour sauver celle de l'ambassadeur. Il y réussit, mais aux dépens de la sienne. Ainsi périt cet homme dont le courage et l'intelligence avaient rendu des services si importans à sa patrie, en ouvrant un si grand débouché à son commerce.

(5) Celui que l'Angleterre faisait avec l'Afrique florissait également. Nous avons déjà vu sous le règne précédent Thomas Windham aborder en Guinée, et en rapporter de la poudre d'or, des sucres et quelques épiceries. Au commencement de celui-ci, Jean Lock suivit la même carrière et revint avec de riches cargaisons en or et en ivoire. Guillaume Towrson, marchand de Londres, leur succéda, et rendit ses voyages plus utiles encore. Le pre-

mier il le fit avec deux vaisseaux, le *Cerf* et la *Biche*. Il s'embarqua, le 30 Septembre 1555, à l'île de Wight, et revint à Bristol. L'année d'après, il repartit d'Harwich, le 14 Septembre, avec le *Lion*, le *Cerf* et une pinasse, et à son retour, il débarqua à Plymouth, le 29 Avril 1557 Ce navigateur, en s'occupant de ses intérêts particuliers, songea à l'intérêt général du commerce. Il rapporta une description détaillée des côtes qu'il avait visitées, de la nature du sol et du climat, du caractère et des mœurs de leurs habitans, de l'espèce de marchandises que le commerce du pays peut procurer, de la qualité et de la quantité de l'or qu'il fournit, et beaucoup d'autres observations non moins précieuses. En sorte que, grâce à l'intelligence de ce voyageur, les négocians anglais furent mieux dirigés dans leurs entreprises, moins exposés aux erreurs, moins incertains dans leurs spéculations et plus éclairés sur les bénéfices qu'ils pouvaient se promettre.

(6) Création de la compagnie de Moscou, présidée par Sébastien Cabot. *Vide* note (4).

(7) Ce fut également en 1555 que Etienne Burroughs partit pour faire des découvertes vers le pôle, et chercher l'embouchure de la rivière Ob. Il côtoya la Norvége pendant le mois de Mai, et arriva au mois de Juillet à la nouvelle Zemble, où il reçut de nouveaux ordres pour chercher cette rivière. Sa recherche fut vaine; il parvint jusqu'au détroit de Waigatz et ne trouva point de passage. Alors l'été se trouvant très-avancé, il revint sur ses pas, et mouilla à Colmogro sur les côtes de la Moscovie, et y passa l'hiver. Le printemps suivant, lorsqu'il se disposait à recommencer ses recherches, il reçut de nouveaux ordres pour aller à Wardhouse à la déconverte de quelques vaisseaux anglais dont on n'avait point de nouvelles, et dont on était inquiet.

(8) *Vide* Note (4).

(9) Le poëte, après avoir décrit avec beaucoup de talent,

l'horrible tempête et le naufrage où périrent Chanceller, une partie de la suite de l'ambassadeur russe, et les présens qu'il apportait à la cour de Londres, aperçoit dans l'avenir les jours brillans où la Tamise verra sur ses rives l'empereur Alexandre, jours dont la pompe dépassera de bien loin celle qu'elle déploya pour la réception de l'ambassadeur de Jean Basiliwich.

Ce fut le 27 Février, 1557, que cet ambassadeur arriva à douze milles de Londres, où quatre-vingts négocians, décorés de chaînes d'or, superbement vêtus, et accompagnés d'une suite nombreuse, furent le complimenter et le recevoir, et le conduisirent à la maison des marchands, où il passa la nuit. Ce fut là que, le lendemain, les membres de la compagnie de Moscou furent le prendre pour lui servir de cortége. Le lord vicomte Montague, suivi de trois cents chevaliers, écuyers et gentilshommes, vint à sa rencontre et le complimenta au nom de la reine. Avant d'entrer dans la ville il monta sur un cheval superbe et magnifiquement enharnaché, que quatre marchands richement habillés lui présentèrent. Aux barrières de Smithfield, il trouva le lord-maire et la cour des aldermen. Il entra dans la ville, précédé du corps des marchands, et accompagné du lord-maire et du lord vicomte Montague, et fut conduit à un hôtel qu'on lui avait préparé dans la rue de *Fanchurch*, et que la compagnie avait fait meubler avec autant de richesse que d'élégance. Il y trouva les premiers présens que la cour avait jugé convenable de lui faire pour réparer les pertes que le naufrage lui avait fait essuyer. Ce fut le 25 Mars qu'il eut sa première audience publique de Marie et de Philippe, qui le reçurent en grande cérémonie à Westminster. Sa négociation fut terminée le 13 Août suivant, et il reçut son audience de congé. La compagnie le défraya pendant tout le temps de son séjour en Angleterre, et lui donna une fête magnifique, le 23 Août, dans la salle des drapiers. Il attendit ensuite les lettres et les présens que la reine destinait à l'empereur de Russie, et s'embarqua le 3 Mai à Gravesend, à bord du *Primerose*, commandé par l'amiral Antoine Jenkinson. Quatre vaisseaux furent chargés de le reconduire en Russie, le *Primerose*, le *Saint-Jean-Evangéliste*, l'*Anne* et la

Trinité. Après une traversée heureuse, ils mouillèrent, le 12 Juillet, dans la rade de Saint-Nicolas, d'où l'ambassadeur se rendit à Moscou.

(10) et (11) La guerre que Marie déclara à la France eu 1557, fut une guerre de complaisance. Elle contrariait sa politique beaucoup plus sensible aux affaires religieuses qu'aux événemens militaires ; mais cette déclaration plaisait à Philippe II, et cette reine dévote, amoureuse et jalouse ne savait rien refuser à uu époux dont l'indifférence payait mal taut de déférence. La perte de Calais fut le résultat de cette complaisauce déplacée. L'expédition du grand-amiral lord Clinton, sur les côtes de Bretagne, ne fut qu'un faible dédommagement de cette perte à laquelle Marie fut si sensible, que peu de jours avant sa mort, elle dit à ceux qui l'entouraient, que si on l'ouvrait on trouverait le mot Calais sur sou cœur. Elle ne disait pas peut-être toute la vérité. Sa véritable maladie était et ses remords et les tourmens d'un amour dédaigné.

IL REGNO
DI ELISABETTA (1).

CARME VIII.

ARGUMENT.

Caractere du règne d'Elisabeth.—Accroissement de la marine.—Second voyage de Jenkinson en Perse.—Il est mal accueilli par le Sophi, le Roi d'Hircanie au contraire le reçoit bien.—Voyage de Hawkins aux Indes Occidentales.—Troubles en France fomentés par Elisabeth. — Dommages qu'elle occasionne au commerce de ce royaume —Hawkins retourne aux Indes. Tempête qu'il éprouve.—Dangers qu'il court.—Richesses qu'il rapporte.—Troisième voyage en Perse.—Eloge de Fennet.—Services rendus en Moscovie par Jenkinson.—Résultats d'autres voyages en Perse et en Moscovie.—Juste ressentiment d'Elisabeth contre Philippe II.

Più e più viaggi perigliosi, industri,
Aspre navali pugne e mille eventi,
D' Elisabetta i dì pingono e 'l regno.
Suda il fabro per lei, tolgonsi i boschi
Al lor natio soggiorno, e vanno i campi
A popolare di Nettun sonante:
L' Angla per lei marittima scienza,

Novo acquista poter: gli esperti duci
Son di grati favor per lei ricolmi.

Move ver Russia la seconda fiata
Già 'l provvido JENKINSON che i Persi liti (2)
Agogna ancor; ma del Sofì ragione
D' esser pago ei non ha. Tu sì l' accogli,
D' Ircania o Rege, in lieto volto, e ad esso
I segni doni d' amistà. Frattanto
A l' Indo suolo occidental rivolge
HAWKINS il primo suo pensier, laddove
Può seco trarne co la forza e l' arte (3)
Misero stuol di Negri e ricche merci.
Frattanto, assisa d' Albìon sul trono,
Le discordie Francesi ELISA accresce (4),
E a' marittimi suoi vasti apparecchi
Dando moto e calor, l' avverse navi
Qua e là ghermisce, ogni commercio turba
Al nemico ch' astretto è in abbandono
Anco a lasciarle un mal difeso porto.

Riedo a l' Indo Nocchier. L' avido ingegno (5)
A quelle spiagge il risospigne; è in mare.

Placido il vento gli si mostra quando
Tutte gli affida le snodate tele:
La sua perfidia poscia e 'l tradimento
Manifestando, sì gli avvolge i legni,
Che una parte glien fura, e sol gli è dato
Di ricovrarla a stento. Il crudo Noto
Ancor l'incalza, ed a Ferról l'astrigne (6)
Il corso ad arrestar. Vede Madera,
Di Teneriff vede l'altura, e al lito
D'Affrica giugne; declinandol quinci,
D' Alcatrassa è su l' isole e di Formio,
Ove disceso invan de' Negri segue
Il piè veloce, e a Sambulà trapassa.
Quivi soggiorna; infesta, arde la terra,
N'esce co'prigionieri, e 'l veggo altrove (7).

Giace di qua non lunge, alcun gli dice,
Bimba, terra di Negri e fertil d' oro.
Egli non dubbia allor; tanto possente
È la sete de l' oro in petto umano!
Tosto dalle l' assalto, altro non cura:
Ma gl' inesperti suoi compagni avari
Lo secondano mal: perde fra gli altri

Sovra quel suolo ei te, Freld, e sen parte.
Calma soverchia lo rattiene; in grembo
Eccol d' isola alfine, ove al difetto (8)
De l' acqua estremo di supplir s' ingegna.
Ahi! da l' inospital loco ten fuggi,
In cui di carne e d' uman sangue i truci
Cannibali imbandiscono le cene.

Sen fugge HAWKINS. Ben de' sofferti danni
Alcade generoso il ricompensa (9);
Ma 'l preside non già; ritiengli un fido
Questi, e 'l commercio vietagli. Ti lascio
Dunque, o inutil per me Dominghia terra,
Disse, e men vado ad altre regioni.
Io là saprò, suberbo Ispan, forzarte (10)
Al vicendevol mercantar. Scorrendo
Di Curacao le sponde, io là maggiore
Utile avronne, e de le tue conchiglie
Io là goder potrò la ricca pesca (11).

Rio de l' Hacha si noma ov' or tu sei:
Quivi è più mite il tesoriere Ispano,
E son gli abitator men aspri a l' Anglo:

Ei peraltro in partendo il sentier falla,
E a la Giamaica in mezzo e quindi a Cuba
Trovasi, e grave è il danno. Avversi sempre
Songli là pure i venti: alfin le spiagge
De la Florida viste, il terren preme
Cui dà l' immensa di testuggin copia
Il proprio nome. Le medesme ei segue
De la Florida spiagge, e si provvede
Quanto gli puote abbisognar pel fausto
A la Patria ritorno. Il vento spira
Questa fiata amico, e vel sospinge
Oro, argento ad offrirle, e pietre e perle
E lunga serie d' altre spoglie opime.

Terzo viaggio in ver la Persia or miro;
Plauso vi faccio, o Prodi. Alcun favore
Pel commercio comun da voi s' impetra.
Ma più Fenneto io quì distinguo e lodo ([12]),
Che a la Guinea salpando e al Capo-Verde,
Presso Tercèra il Lusitano audace,
Sì di forze maggior, rintuzza a segno,
Che 'l fuga in pria, lo sfida, e quinci ride
Di sua baldanza e del suo vil timore.

Nè d' Jenkinson lascio il novel ritorno
Al vasto impero del monarca Russo:
Sì, l'Anglia n' ebbe alto profitto allora
Ch' egli pel suo commercio i favor prischi
Meglio fisar poteo. Lasciar non deggio
Quel del medesmo Hawkins che a l' Indie riede;
Che generoso cor mostra a l' Ispano,
E n' have in premio ingratitudin nera
E tradimento reo; che sua virtude
Spiega in atre battaglie, e in cento e cento
Contrarj casi; e che la Patria infine (13)
Dopo stenti sofferti e lunghe ambasce
Riveder puote, ed eccitar nel seno
De i cittadin contra l' Ispano ingiusto
Magnanime di guerra ampie faville.

Vanne tu pur, almo d' Eroi drappello,
Chi al Perso lito, e chi nel Russo suolo;
Chi novi ottenga privilegj, e sculti
In lettre sien d' oro e d' azzurro, ond' abbia
Meno d' avversi incontri il suo commercio:
E chi al Tartaro fero e al rio Cosacco
Freni la rabbia temeraria e folle;

Copia di merci acquisti e perda insieme
In mezzo a l' onde vorti cose, infide;
Rieda, pugnando, alfin rieda a la Patria.
Ma l' ira in cor frema d' Elisa intanto,
Che guata de l' Ispan le inique trame.

NOTES.

CHANT VIII.

(1) Le règne d'Elisabeth vint enfin reposer l'Angleterre des longues calamités qu'elle avait éprouvées sous celui de Marie. Les ministres et les membres du conseil cachèrent pendant quelques heures la mort de la reine, et employèrent ce temps à délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Leur position était critique. Les uns avaient conseillé, les autres approuvé les persécutions que Marie avait exercées. Ils connaissaient le penchant d'Elisabeth pour la religion protestante Ils redoutaient sa vengeance et celle que sous son égide exerceraient les ministres nouveaux dont elle s'entourerait sans doute. Il fallait donc prendre un parti : ils tinrent conseil ; mais il en fut de celui-ci comme de tous ceux dont les membres sont bien moins occupés du bien public que de leurs intérêts particuliers qui se trouvent compromis par un événement auquel on ne peut parer. Ils délibérèrent en tumulte, et perdirent le temps en vains discours. Vingt avis furent ouverts, et nul ne fixa les opinions. Il fallut bien enfin se résoudre à faire une démerche qu'on ne pouvait différer plus long-temps. Ce fut de se rendre au parlement, et de lui notifier la mort de la reine. La chambre des pairs, après avoir pesé les droits des différents prétendants au trône, se prononça en faveur d'Elisabeth. La chambre des communes se rangea à ce sentiment, et le même jour Elisabeth fut proclamée. Cette princesse se rendit aussitôt à Londres. Elle convoqua le parlement pour le 23 Janvier 1559, fit son entrée publique dans la capitale le 14 du même mois, et fut couronnée le lendemain, 15.

U 2

Elisabeth apportait avec elle toutes les qualités nécessaires pour obtenir l'amour de ses sujets, et le respect de ses voisins. Belle, majestueuse dans son maintien, noble dans toutes ses attitudes, gracieuse dans tous ses mouvemens ; son affabilité touchante ne se dégradait jamais par une familiarité déplacée, et le sentiment profond de l'élévation de son rang, la garantissait toujours des dangers d'une popularité peu convenable. Elle avait employé les longs et pénibles jours de sa prison et de sa retraite, à se former dans le grand art de régner. Elle avait étudié l'histoire, la politique et le droit public. Possédant six langues, écrivant avec la même pureté le grec et le latin, elle cultivait les belles-lettres, et quoique injuste quelquefois envers des écrivains célèbres, elle attachait elle-même un grand prix à la réputation d'auteur. Sa version d'*Horace* jouit long-temps en Angleterre de l'estime des savans, et on lui doit plusieurs traductions de traités écrits dans ces deux langues classiques. Cette femme supérieure, dont on connaît la répugnance constante pour se soumettre au joug de l'hymen, subit cependant plus d'une fois celui de l'amour. Son penchant pour le duc d'Almeon, depuis duc d'Anjou, lorsque Henri III fut monté sur le trône de France, et sa passion pour le fier et trop superbe duc d'Essex, lui en firent connaître les chagrins, mais sans avilir son caractère. Plus heureuse, peut-être, plus admirée de la postérité sans doute, si elle n'eut pas placé la dissimulation au rang des vertus royales, et ne se fût souvent, en se livrant à ce défaut, trop rapprochée de Louis XI. Quoi qu'il en soit, elle tint le sceptre avec un bras d'airain. Sa sagesse, que rien ne démentit, la prudence qui présida à toutes ses actions, la politique éclairée qu'elle montra dans toutes ses liaisons étrangères, son infatigable activité, son courage inaltérable dans toutes les circonstances difficiles, la justesse de ses vues dans tous ses projets, son habileté dans toutes les affaires, la classent encore aujourd'hui parmi les grands monarques, et pour la peindre en peu de mots, régnant presque toujours en despote, elle eut le grand art de ne laisser jamais apercevoir que le roi.

Elle débuta par tranquilliser les esprits sur la crainte des vengeances que son attachement pour la religion protestante pou-

vait lui cooseiller. User de la grandeur pour satisfaire ses ressentimens, c'est le propre des âmes médiocres, et c'était ainsi que Marie s'était rendue odiense dès les premiers momens de son avénement au trône. Elisabeth suivit une autre marche. Elle oublia les injustices de ses ennemis, et pardonna même à ceux dont la rigueur s'était le plus étendue sur elle pendant sa captivité. Philippe II se hâta de rechercher sa main, et elle se rendit chère aux Anglais, en éludant les propositions de cet artificieux et fanatique monarque. Elle n'employa que l'arme du ridicule contre Paul IV, dont l'audacieuse insolence s'avisa de trouver mauvais qu'elle eut pris la couronne sans sa permission, et de lui offrir de lui pardonner, si elle consentait à lui demander grâce. Résolue à rétablir le protestantisme, elle se garda bien de trancher daos le vif, et marchant avec prudence, elle n'amena la réforme que par degrés. Elle commença par gagner les cœurs pour soumettre les opioions; elle attendit que le parlemeot loi décernât la suprématie, et parut, en l'acceptant, se rendre au vœu de la nation, et non le prévenir ni le commander. Le catholicisme toujours assez enclin à se prêter aux circonstances n'opposa pas, pour soutenir son opinion, la même résistance que le protestantisme avait opposée sous Marie. Quand le papisme persécute, il veut être à l'abri du danger. Sur dix mille curés, il ne s'en trouva que quatre-vingt qui refusèrent le serment. Insensiblement les statuts d'Edouard VI furent rétablis; la messe et la liturgie romaioe furent abolies; les prières recommencèrent en langue vulgaire. On accorda à Elisabeth le droit de disposer du matériel des évêchés vacans. La réforme enfin fut complette, et ce grand ouvrage, grâce à la prudeoce d'une femme, ne fut déshonoré ni par les emprisonnemens, ni par les échafauds, ni par les supplices. Tels furent les commencemens de ce beau règne, dont nous retracerons les grands événemens, à mesure que la marche adoptée par le poëte nous fournira l'occasion de les rappeler à nos lecteurs.

(2) Le commerce fit un pas immense sous Elisabeth. Les expéditions maritimes, les voyages de long cours prirent un caractère

de grandeur et d'audace inconnu jusqu'alors, et l'on peut dire que c'est de cette époque que datent les fondations de ce grand empire que l'Angleterre possède maintenant dans les Indes Orientales.

Jenkinson qui, dès son premier voyage en Moscovie avait pénétré jusqu'à la mer Caspienne, et visité Boghar et la Bactriane, s'embarqua pour la seconde fois à Gravesend, et commanda trois vaisseaux armés par la compagnie des marchands avanturiers. Il était chargé de remettre au Czar de riches présens, que cette compagnie lui adressait. Mais déjà des intrigues de cour cherchaient à altérer les bonnes dispositions du Czar en faveur de l'Angleterre. Les compagnons de Jenckinson, lors de son premier voyage, n'avaient point été assez discrets sur leurs opinions religieuses. Ils étaient partis d'Angleterre imbus des principes que Marie protégeait avec tant de rigueur. Ils avaient essayé de faire des prosélites. Le prosélitisme fut toujours une des passions du catholicisme. S'il ne persécute, il veut convertir. Ces tentatives avaient alarmé les prêtres grecs. Ils avaient essayé de prévenir le Czar contre ces étrangers. Un ministre puissant les appuyait de son crédit, et s'était déclaré ouvertement l'ennemi des Anglais, en sorte que, dans son second voyage, Jenkinson éprouva beaucoup de difficultés pour parvenir jusqu'à l'empereur. On lui fit attendre long-temps les passeports dont il avait besoin pour traverser la Moscovie, et se rendre en Perse. Enfin, il les obtint et ne put quitter Moscou qu'un an après son départ d'Angleterre.

Il descendit le Volga, arriva à Astracan, traversa la mer Caspienne et parvint à Derbent. Il gagna ensuite Shabran, dont le gouverneur l'accueillit avec distinction, et où il s'arrêta jusqu'à ce que le roi d'Hircanie lui eut permis de se rendre où la cour résidait. Il en obtint tous les priviléges qu'il désirait pour la protection du commerce, et partit pour Tauris et Casbin, où le Sophi de Perse habitait.

L'ambassadeur turc près du Sophi, contraria sa mission autant qu'il fut en son pouvoir. Ses présens furent rejettés, et peu s'en fallut que lui et sa suite ne fussent arrêtés. Cependant comme il agissait au nom d'une reine, le gouvernement persan n'osa pas pous-

ser sa mauvaise volonté si loin. Insensiblement le Sophi se radoucit, il reçut les présens. Il prit même Jenkinson en amitié et ne se décida qu'avec peine à le laisser partir. Enfin, après avoir surmonté toutes ces difficultés, Jenkinson retourna chez le roi d'Hircanie dont l'attachement lui fut infiniment utile. Ce roi lui accorda tout ce qu'il pouvait désirer pour le plus grand avantage du commerce anglais en général, et pour celui surtout de la compagnie dont il était l'organe. Il revint à Moscou, chargé des dépêches du roi d'Hircanie pour le Czar, et débarqua à Londres après trois ans d'absence.

Voilà donc l'Angleterre qui déjà pénètre dans l'Asie par le Nord. Nous la verrons bientôt s'y rendre par l'Océan atlantique.

(3) Un voyageur non moins célèbre et dont les services rendus à sa patrie et au commerce sont également importans, parut aussi sous ce règne; ce fut Jean Hawkin, fils de Guillaume Hawkin de Plymouth, officier distingué de la marine anglaise, sous Henri VIII, et qui mérita par sa conduite, ses talens et ses propres voyages la faveur de ce roi.

Jean Hawkin avait étudié l'art de la navigation sous son père, et, en voyageant avec lui, avait, pour le malheur de l'humanité, appris, qu'en transportant de la côte d'Afrique des nègres captifs à Hispaniola, dans les Indes Occidentales, l'on était assuré de faire une fortune considérable. On peut donc le considérer, non comme le fondateur d'un commerce dont la nature a gémi pendant plus de deux siècles, mais comme le premier Anglais dont le succès de ses spéculations en ce genre enhardirent ses compatriotes à en tenter de semblables. Hawkin était anglais, et cependant l'honneur de donner l'exemple d'une juste indignation contre un négoce épouvantable était réservé à l'Angleterre. C'est des bords de la Tamise que s'est élevé le premier cri contre ce grand attentat commis envers l'humanité, et grâce à l'éloquence secondée par la raison, les orateurs de Westminster ont fait rougir l'Europe de la jouissance de bénéfices acquis au prix de l'esclavage éternel, et trop souvent du sang de la quatrième portion des habitants du globe. Que la

guerre traîne après elle la captivité ; que les vaincus soient réduits à servir les vainqueurs : c'est un genre de férocité martiale que les peuples de l'antiquité consacrèrent trop long-temps. On ne peut l'excuser, mais on le conçoit. On y reconnaît les droits que la force croit tenir du courage. C'est la victoire à qui le temps n'a point tracé de limites, et que l'orgueil éloigne encore de l'école de la générosité. Mais classer l'homme au nombre des marchandises, le faire descendre au niveau des bêtes de somme, le traiter avec plus d'inhumanité que les plus vils bestiaux qui, plus heureux que les nègres, passent du marché à la mort, terme de leurs souffrances ; lui désirer la jeunesse, la vigueur, la santé, pour que ses tortures soient plus longues, et la cupidité plus satisfaite ; employer la surprise, l'adresse, la ruse, les piéges, pour l'arracher à sa patrie, à sa famille, à son épouse, au berceau de ses enfans, au tombeau de ses aïeux ; le transporter enchaîné à l'autre bout du monde ; lui dire : Voilà le sépulcre d'où tu ne sortiras jamais ; voilà la terre que tes sueurs féconderont ; voilà les fouets qui châtieront ta paresse ; voilà le maître dont le pied foulera ta poitrine, pour étouffer les soupirs que tu lancerais vers le ciel : et moi, voilà l'or que me vaut tes infortunes et dont mes voluptés useront quand tu seras couché sur ton lit de douleurs ; c'est un crime dont la fièvre de l'avarice, dont l'infâme paroxisme de la cupide soif des richesses, n'auraient jamais été jugés capables. Il faut qu'il ait été commis pour croire qu'il ait existé. On doit s'enorgueillir d'avoir combattu pour cette grande cause. J'eus la gloire de la plaider aussi dans ma patrie*. J'ai vu briser les fers des nègres. Que n'ont-ils été plus sages en recouvrant la liberté. Peut-être avant de leur dire, vous êtes libres, fallait-il les accoutumer à l'être. Quand on rend un aveugle au jour, l'expose-t-on tout à coup à la lumière ?

Quand on commença à vendre des hommes, que faisait-on en Europe ? On se déchirait pour savoir comment on adorerait l'éternel. La charité était dans toutes les bouches. Rome et Wittemberg

* Cette note est écrite par l'auteur du *Nègre comme il y a peu de Blancs.*

se disputaient de perfection chrétienne. On met des hommes en vente, et nul dévot ne sourcille. Deux cents ans après on prie moins, mais la traite est abolie. Cette philosophie tant calomniée de nos jours, est donc bonne à quelque chose.

Jean Hawkin fit plusieurs voyages. Le *Salomon*, l'*Hirondelle* et le *Jonas* furent les trois vaisseaux qu'il employa pour le premier, et Lionel Ducket, Thomas Lodge, Guillaume Winter et quelques autres négocians l'accompagnèrent. Il toucha à Téuériffe et se rendit à Sierra-Leona, où il s'empara de trois cents nègres, qu'il fut vendre dans différens ports de l'île d'Hispaniola; il revint ensuite en Angleterre, au mois de Septembre 1563, avec de riches cargaisons de sucre, de gingembre et de peaux, indépendamment d'une grande quantité de perles.

Le 18 Octobre 1564, il repartit une seconde fois avec quatre vaisseaux, le *Jésus de Lubeck*, le *Salomon*, le *Tigre* et l'*Hirondelle*, et fut joint, dans sa route, par le *Mignon* de la marine royale, et le *St.-Jean-Baptiste* de Londres, également destinés pour la côte de Guinée. Une tempête longue et violente sépara cette petite escadre et lui causa beaucoup d'avaries. Cette contradiction ne fut pas la seule qu'éprouva Hawkin. Le *Mignon* le dévança à la côte de Guinée et s'empara de la plupart des nègres qu'il espérait y trouver lui-même. Il ne put donc s'en procurer qu'un petit nombre. Il espéra s'en dédommager en attaquant de vive force la ville de Bimba, où les Portugais l'avaient assuré qu'il trouverait beaucoup d'or; mais la précipitation de ses gens, que l'ardeur de pillage entraînait, lui fit manquer cette entreprise.

Delà, il fit voile pour St.-Domingue, après avoir enfin completté sa cargaison de nègres. Ses vaisseaux manquaient d'eau, et la crainte des sauvages empêcha les Anglais de s'en procurer. Ils voulurent s'avancer vers St.-Domingue, mais le gouverneur espagnol défendit aux insulaires de trafiquer avec eux. Ils gagnèrent alors Santa-Fé, où ils se ravitaillèrent et furent mouiller ensuite à Barbacola, où les conditions qu'on leur imposa pour trafiquer avec les Espagnols, ne leur permirent pas de faire un long séjour. Ils furent mieux traités à Curaçao. Ils gagnèrent enfin les côtes de la Flo-

ride, et dépassèrent involontairement la Havane, parce qu'ils furent trompés dans leur estime par des courans dont ils n'avaient pas connaissance. Enfin, Hawkin revit l'Angleterre, après un voyage de onze mois, et ramena son vaisseau, chargé d'or, d'argent, de pierreries, de perles et d'autres richesses.

(4) Elisabeth se déclara en faveur des protestans de France, et leur fournit des secours, qui débarquèrent en Normandie. Ces troupes furent soutenues par une escadre dont la présence sur ces mers, fit un grand tort au commerce français. La reine fut mise en possession des villes du Hâvre-de-Grâce et de Dieppe. Le comte de Warwick commandait ces forces. Les protestans cependant firent leur paix avec la cour de France et négligèrent de faire entrer leur alliée dans le traité. Warwick fut assiégé dans le Hâvre, où une épidémie moissonna une partie de sa garnison. Il capitula ; on convint d'une trêve et la paix fut signée à Troyes peu de temps après.

(5) *Vide* note (3), où le second voyage d'Hawkin est rapporté.

(6) Hawkin mouille pendant cinq jours au Ferrol.

(7) *E l' veggo altrove.* Le poëte entend parler ici de l'embouchure d'une rivière que Hawkin dans son journal, nomme Callowsa, où il mouilla, pour attendre ses chaloupes à qui il avait donné ordre de remonter cette rivière. Elles ramenèrent avec elles deux caravelles chargées de nègres.

(8) Un calme de dix-huit jours les arrêta et ils manquaient d'eau quand ils arrivèrent à St.-Dominique. La crainte des cannibales, que l'on s'exagérait peut-être à cette époque, où les découvertes étaient moins avancées, les empêcha de débarquer. Ils s'y hasardèrent cependant et se procurèrent un peu d'eau de pluie qui séjourne au pied des montagnes.

(9) En effet, l'alcade de l'île de Margarita les accueillit avec humanité, et leur fournit des bœufs, des moutons et d'autres rafraîchissemens, mais le gouverneur de St.-Domingue désapprouva cette conduite, et fit défendre toute espèce de communication avec les Anglais. Les Espagnols se flattaient alors de dominer sur les mers, et voyaient avec jalousie les progrès du commerce de l'Angleterre.

(10) A Burburoata, on leur imposa des conditions onéreuses, pour avoir la liberté de commercer. Hawkin débarqua avec cent hommes bien armés. La crainte saisit les Espagnols, et ils accordèrent à ce sentiment ce qu'ils avaient refusé à la justice.

(11) C'était à Ranchéria que les Espagnols faisaient alors la pêche des perles.

(12) Le poëte rappelle ici avec justice le nom de Fennet. La mémoire de ce marin mérite de passer à la postérité, non pas précisément pour l'importance de ses voyages, mais à cause de son héroïsme. Séparé de deux vaisseaux avec lesquels il était parti de Plymouth, Fennet se trouva seul au mois de Mai 1566, dans les eaux de Tercère, et fut attaqué par sept vaisseaux portugais, plus forts que le sien, auxquels, pendant le combat, il s'én joignit un huitième de trois cents hommes d'équipage. Le combat dura deux jours. La constance de Fennet ne se démentit pas. Les Portugais tentèrent plusieurs fois l'abordage, mais vainement. Ils le combattirent tour à tour, et souvent plusieurs ensemble. A chaque fois ils furent repoussés. Enfin, désespérant de pouvoir le vaincre, fatigués d'un combat dont la prolongation inouïe leur devenait funeste, affaiblis par la perte de plus de la moitié de leurs équipages, ils se décidèrent à la retraite à la fin du second jour. A leur départ, les Anglais les saluèrent par des cris de victoire, les invitant à recommencer le combat, et les assurant qu'ils étaient encore prêts à les recevoir.

Ce fut à peu près à cette époque que, par les ordres de la compagnie de Russie, Richard Johnson, Alexandre Kitching et Arthur Edwards firent un troisième voyage en Perse, par la mer Caspienne

poor solliciter du Sophi quelques priviléges devenus nécessaires au commerce qui s'était établi entre les deux nations.

(13) Eo 1568, Jean Hawkio entreprit on troisième voyage aux Indes Occidentales, mais ce navigateur si heureux dans les deux premiers, partit cette fois sous des auspices funestes. Il commandait une escadre de six vaisseaux, et le premier revers qu'il éprouva fut une tempête de quatre jours au nord du cap Finistère, pendant laquelle il fut séparé de ses conserves. Il réussit cependant à les rallier, continoa sa route jusqu'aux côtes de Guinée, y prit cinq cents oègres, et faisant voile eosuite pour les Indes espagnoles, toucha à St.-Dominique, passa devant Carthagènes, doubla le cap de Vela, arriva à Rio de la Hacha, où le commerce lui fut ioterdit. Pour s'eu venger il débarqua avec deux cents hommes, emporta la ville d'assaut, et obtiot la permission de trafiquer, mais seulement pendant la nuit.

Se trouvant eusuite à l'entrée du port de St.-Jean de Hulloa, dans le golphe de Mexique, il reucontra la flotte espagnole. Il était dans une position à pouvoir fermer l'entrée de ce port à cette flotte dont la cargaison était évaluée à huit ceots mille livres, et l'exposer à périr par la tempête. Il pouvait eu outre s'emparer de douze autres bâtimeos retirés dans le port, et dont le chargement eo or et en argent montait à deux cents mille livres. Il préféra l'honneur du pavillon anglais à soo intérêt. Il fit loyalement uo traité avec les Espagnols, par leqoel on lui assurait la liberté du commerce, la facilité de se procurer des vivres en payant, et la jouissance d'une île pendant son séjour et de onze pièces de canoo pour sa défense. Ce traité fut bientôt violé par les Espagnols avec la plus insigne mauvaise foi. Ils firent venir du continent mille hommes de troupes, et attaquèrent à l'improviste les Anglais bien éloignés de soupçonner une semblable trahison, leur tuèrent un grand nombre d'hommes, prirent et brûlèrent trois de leurs vaisseaux, et emmenèrent beaucoup de prisonniers. Cependant les Anglais, malgré le trouble inséparable d'une semblable surprise, obligés de se jetter dans leurs chaloupes pour opérer leur retraite, réussirent encore à

couler bas deux vaisseaux et à en brûler un troisième. Néanmoins malgré cette vengeance, bien faible en comparaison d'une aussi perfide déloyauté, il n'y eut que trois vaisseaux anglais qui parvinrent à s'échapper ; l'amiral, le vice-amiral et un autre, mais privés de provisions, presque désemparés, et dans l'état le plus déplorable.

Ils errèrent de la sorte pendant quatorze jours, livrés à la plus cruelle famine. Enfin, ils abordèrent dans une autre partie de la baie de Mexico. Mais ils ne trouvèrent ni port, ni habitations, ni vivres. Alors une partie des équipages abandonna les vaisseaux, préférant de s'enfoncer au hasard dans les terres plutôt que de mourir de faim. Ils étaient au nombre de cent quatorze. La barque fut submergée avant de gagner le rivage. Deux d'entre eux furent noyés. Le reste nagea l'espace d'un mille pour arriver à terre. Une partie périt pour avoir bu une trop grande quantité d'eau fraîche, et pour avoir mangé des fruits avec trop d'avidité. Un orage épouvantable vint encore ajouter à leur détresse, et pour comble d'infortune, ils furent attaqués par les sauvages Chechemiciens qui les prenant pour des Espagnols, en tuèrent huit, mais qui, bientôt désabusés, leur indiquèrent la route du port de Panuco.

Il semblerait qu'ils devaient avoir épuisé la coupe du malheur, mais c'est ici que l'on ne peut se défendre de la plus vive indignation contre les Espagnols. Qui le croirait ? En arrivant à Panuco, ils furent dépouillés des misérables lambeaux dont ils étaient couverts. La plupart étaient blessés ; ils demandèrent des chirurgiens. On leur répondit qu'il ne fallait que le bourreau pour des Luthériens et des hérétiques. Il en mourut beaucoup. Le peu qui resta fut envoyé en esclavage à Tixuco : ils furent partagés entre différens maîtres ; mais ce n'était point assez de l'esclavage. L'inquisition s'empara d'eux, et les plongea dans des souterrains, où ils passèrent un an et demi. Ils n'en sortirent que pour être interrogés sur leur religion. Que pouvaient répondre de pauvres matelots ? Ils implorèrent la compassion, et ils furent mis à la question. Trois périrent dans les tortures. Les autres figurèrent dans un autodafé. George Rively, Pierre Moufrie et un Irlandais nommé Cornélius,

furent brûlés. Les autres reçurent trois cents coups de fouet sur l'échafaud. En marchant au supplice ils étaient précédés par des crieurs publics qui répétaient : *Ce sont des Luthériens anglais, des chiens, des ennemis de Dieu.* Les moines inquisiteurs pendant le supplice, criaient sans cesse aux bourreaux : *Frappez, n'épargnez pas ces hérétiques anglais, ces Luthériens, ces ennemis de Dieu**. Mon sang se glace en retraçant de semblables horreurs. Mais en quel temps fut-il plus utile de les rappeler au souvenir des hommes.

Le malheureux Hawkin, que nous avons laissé sur son vaisseau avec un petit nombre de matelots, erra long-temps, en proie à toutes les horreurs de la famine, relâcha enfin à Ponte Vedra près de Vigo, en Espagne. Là moururent la plupart de ses hommes. Il pensa lui-même être arrêté par les Espagnols et n'arriva en Angleterre que plusieurs années après son départ.

---

* Je n'ai pas consigné ce fait dans mon histoire des *Inquisitions religieuses.* Il ne m'était pas connu lorsque je publiai cet ouvrage.

IL REGNO

DI ELISABETTA (').

CARME IX.

ARGUMENT.

L'ORGUEIL de la naissance doit le céder à la véritable vertu.—Condition obscure de François Drake, et ses exploits.—Aventure d'Oxenham et de Burke. Voyages de Forbisher en Tartarie et au Catay—Possession de divers pays prise au nom d'Elisabeth, et autres particularités de cette expédition.—Description des mœurs des Groenlandais —Towrson en Guinée; événemens qu'il éprouve.—Second voyage de Forbisher.—Un de ses vaisseaux échoue sur une Baleine; autres accidens.—Voyage de Drake autour du monde, glorieux pour la Nation Anglaise.—Accueil honorable que lui fait Elisabeth.—Elle le crée chevalier.

Lo splendor de' natali e gli avi illustri
Che mai giovano a l' uom, s' ei spoglio è poi
D' ogni merto real che lo distingua?
Non è virtude il nascer grande, è caso.
Estimo io quei che, da principio oscuro
Tra 'l fango sorto di negletta plebe,
S' inalzi quinci a i primi onor d' un regno
Per gli sparsi sudori o in su le carte

O in mezzo a i lauri di Bellona e Marte:
E quei non già che 'l chiaro sangue ostenta
Da magnanimi lombi in lui disceso,
E torpe intanto inutile ne l' ozio,
Privo di mente industre e cor gentile,
Nemico de l' onore e de la gloria,
Grave a se stesso e ad altri. In cotal guisa
Un nobil vaso che licor malvagio
Ministri a l' uopo tu disprezzi, ed ami
Anco d' argilla un' anfora che t' offra
Il grato di Lieo succo vitale,
Ristoratore de lo stanco spirto.

Vieni a me dunque, inclito DRAKE, e m' odi (²).
So che d' ignobil cuna in fra gli stenti
Schiudesti i lumi al dì; so che di tetto (³)
Una carena ti servìo più lustri,
Ad opre intento faticose e basse:
Ma so che là si sviluppò 'l tuo ingegno,
E rimirando l' Oceàno intorno,
Io questa immensurabile pianura,
Dicesti, scorrerò: Fortuna è amica
Di chi si volge a l' ardue imprese, e cerca

Co' merti proprj d'ingrandirsi, e caro
Ed util farsi al prence ed a la patria.

T' udìi, Nocchier. Del liquido elemento
Vola sul dorso instabile; e alternando
Eventi e giri, su navilio strano
Spiega a l'emulo Ibero il tuo coraggio,
Dovizie acquista copiose, ignoto
Mare da l' alto d' irto monte scopri,
E al suol prostrato umilemente implora,
A varcarne pel primo il vasto spazio,
Del gran padre Nettun la diva ajta;
Poscia io dirò come celébre rendi
Il nome tuo, come di grazie e onori
Larga t'è in LONDRA alfin la tua Reina.

Su questo ignoto mare altri il precorra (4);
V' ammassi pure preziose merci,
Ma incautamente oprando ei perda il frutto
Del lungo navigar, mentr' io mi volgo
D' altri nocchieri a' più famosi nomi.
Del Continente su le spiagge e in seno
Spigne d' Indico seno i pini suoi

Barker che inulta un' azìon non lascia (5)
Perfida, iniqua. Arde villaggi a Majo,
Fassi signor di picciol legno Ispano
A Margarita, e di più grandi altrove.
Cammin novello Forbisero addita (6)
Ne la Tartara terra e nel Catai;
E a te sacra, o Reina, il loco, e impone
Che ognun ti rechi de l' impresa un segno;
Nè fu certo il minor l' aurea miniera
Che scovrir fece ad una donna il caso.

Ei riede in mar; d' Orkney, di Friselande
A i liti è già; d' esimia donna a onore,
Ove poi giugne, il loco appella, e dentro
Al terren di Greenlandia infin penétra:
Del popol pingo ed i costumi e i riti.
Crudel, fellone, traditor. Di membra
Robuste è l' uom, di color fosco ha il volto:
Di marino vitel forma la pelle
Le vesti sue. S' acconciano le donne
Quasi com' esso; se non che tu vedi
Spesso numer di tasche intorno a loro,
Ove e coltelli ed aghi e lane e specchi

Celan che lo stranier lor dette o il mare.
Tende al turchin la faccia, e lunghi e sparsi,
Ingrato gioco di lascivo vento,
Ondeggiano i capelli in su le spalle.
Larga è la veste che per mezzo al corpo
Cigne una listra, ed inonesti e sozzi
Son d' esse gli atti oltremisura e i modi.
Fan la dovizia di cotai selvaggi
Fionde, archi, frecce e barche. In quel terreno
Tra i venefici insetti incontri solo
Lo schifo aragno e 'l moscherin ronzante,
D' estrema noja ne gli estivi giorni:
E attonito v' ammiri avvinti cani
D' immensa mole a i carri e non destrieri.

Vienmi Towrson dinnante. A la Guinea (7)
Movendo ei pur, danneggia il Franco, astringe
A giusto oprar l' Ispano, e mentre assale
Il Lusitano, la crudel tenzone
Sorge la notte a separar pietosa.
Ma ei pugna ancora, ed a le Franche navi
Onta arreca e disnor; Shamma distrugge,
In Anglia riede. Forbiser ne parte

Di novo, e altero de la patria ajta
Altro indaga sentier. Fo plauso al nome
Che a Friseland comparte. Un legno io veggo
Tratto da l' urto di feroce vento
D' orrida cete immane al duro scontro.
Regge il mostro a la scossa, e il legno arresta;
Ma getta un grido spaventevol, muore.
Varie al Nocchier s' alternano tempeste,
E varie sono l' avventure sue.
Al retrogrado corso alfin s' accinge.
Sei pur felice! Ampio paese or vedi,
D' onde a te sembra per più larga strada
Irtene al Suddio mar: vedi pur anco
Di ferace terreno isola grande,
Di selve ingombra e in un campestre e amena.
Ma, illustre DRAKE, a che non vegno ancora (e)
Ad ammirarte tra gli scogli e l' onde?
Tu, Calliope, l' usato estro mi dona,
Anzi l' accresci, chè l' Eroe n' è degno:
Ed, Anglia, tu vanne di lui superba;
Perciocchè 'l suo viaggio al globo intorno
Cinse di più bei raggi a te le chiome.

Stassi indietro Plimouth or ch' ei fa vela;

Le barbariche coste ei tocca, evita
L' isole cui dan le sulfuree fiamme
Il nome; scorre l' equinozìale
Cerchio, ed in faccia del Brasil perviene.
Di Magellan passa lo stretto, indi entra
Nel Pacifico mare: ahi tal per lui
Di titol solamente! Aspra tempesta
Ivi l'assalta, ed un vascel gli fura,
Ond' anco è ver che non convengon spesso
I lor nomi a le cose. Estolle il guardo
Indagatore al ciel che presso al polo
Meridional di poche stelle è sparso,
E due picciole nubi egli vi scorse
Del medesmo color che il latteo calle,
Che si chiamar di Megellan le nubi.

È questo il golfo ove di loco in loco
Popol nudo traghetta in barche anguste:
V'apprende ei ben che del Chilì la spiaggia
Appieno ancor non si conobbe. È questa
Mocha, che popolò l'Ispan crudele;
Gente ospitale in pria, fiera da poi,
Tal ch' ei ne sgombra, e co l' usato ingegno

Fa ricca preda d'inimiche merci,
Sin ch' appressa Coquimbo e giugne a Lima.

Maggior perigli ad evitar, tornando,
Provvido DRAKE e coraggioso insieme,
De l' America al norte un calle ei cerca.
Non t' inoltrar, Nocchier; chè incontri solo
Orribil freddo e folte nevi. Ei scende
Di novo, e in parte si ritrae che pargli
Secura a l'uopo; amicamente è accolto
Da l' Indo abitator che nudo ha 'l corpo,
Piacevole l' aspetto e l' indol gaja,
Danzando in cerchio, sacrificj offrendo,
E a lui 'l desio co' cenni palesando
Di scerlo a re. Salve, ferace terra,
Or che appellata sei LONDRA novella!
Ve' la colonna e ve' la scritta. Al nome
China la fronte de la DONNA augusta,
Nè lui qual Dio contempla; egli tel vieta.

Salpa il Nocchier dal fortunato lido,
Che lascia obbietto de la tarda etade.
Diuturne l' acque lo circondan, nova

Terra discopre ancor, più schifi incontra
Che del sanguigno cocco e d' altre frutta
Ivan ricolmi. I conduttier ritraggo.
L'inferiore de l' orecchio parte
Avean rotonda e prolungata assai
Per l' ornamento ciondolon da quella.
L' unghia, un police lunga, indizio offrìa
Che per arma offensiva era serbata;
E facean pompa d'annegrirsi i denti
Con erba intrisa d' artefatta polve.

Ride il Nocchiero e passa. A le Molucche
Isole arresta il corso, ed il possente
Monarca gli è magnanimo e cortese
Entro la ricca sua regal Ternate.
Fortuna sempre non arride! Estremo
Gli porge affanno tra un' orrendo scoglio,
Ma scampa alfin. L'amabil Boratere,
E la gentil Java-Major l'accoglie;
Al Promontorio è già, che l' Angla ciurma,
Che mai nol vide, pel miglior lo estima.

Ecco Plimouth, o Duce. Ah! quì non manca

La bieca invidia a insolentirti contro,
Svelando alcun di te modo crudele.
Sia pur che 'l lungo periglioso giro
L' esigesse talor; la gloria tua
No, che non dee perciò farsi minore.
Sallo la grande Elisabetta augusta,
Che t' applaude festosa a lauta mensa
Entro la nave tua, che il titol degno
Di Cavalier ti dona e l'aurea insegna
Ove brillan due stelle in campo azzurro,
Dal globo de la terra separate,
Ove sorge un vascello, e spazia un cinto
Sovra d' un globo che un cimier rassembra.

NOTES.

CHANT IX.

(1) Elisabeth que, daus les notes du chant précédent, nous avons montrée travaillant avec tant de prudence au rétablissement de la religion réformée, avait besoin, pour consolider ce graud ouvrage, de maintenir l'Angleterre en paix pendant quelques années, et pour y parvenir se résigna à la cession de Calais, et à signer le traité de Cateau Cambrésis. Henri II, roi de France, mourut, et laissa pour successeurs trois jeunes princes. François II ne fit que passer sur le trône. Charles IX l'ensanglanta, et Henri III fut à la veille d'être écrasé sous ses ruines. Mais les véritables successeurs de Henri II furent, non ses faibles enfans, non leur ambitieuse mère Catherine de Médicis, malgré la souplesse de son caractère, mais les Guises, guerriers fameux, politiques habiles, et fanatiques redoutables. Ce n'est pas qu'ils fussent dévots, mais l'intolérance était pour eux un moyen de régner. Marie Stuart, reine de France pendant la vie de son époux François II, et reine d'Ecosse depuis son veuvage, fut entre les mains des Guises un instrument de trouble dont ils usèrent sans pitié pour essayer de nuire à Elisabeth. Je dis sans pitié, parce qu'il leur importait peu à quels dangers ils exposeraient cette princesse infortunée, pourvu qu'elle servît à leurs desseins. Nièce de Henri VIII, par sa mère, elle avait quelques prétentions à la couronne d'Angleterre. Ils l'enhardirent, après la mort de Marie, à ne pas reconnaître Elisabeth, en prenant elle-même le titre de reine d'Angleterre, et lui promirent le secours des catholiques français pour soutenir ses droits. D'un autre côté, ils contraignirent Marie, reine d'Ecosse, et mère de Marie Stuart, à déployer tout l'appareil des supplices contre les protestans d'Edimbourg; ailleurs ils irri-

taient sourdement contre Elisabeth le caractère fougueux de Pie V. Passé de la place de grand inquisiteur et du couvent des Dominicains, sur le trône de St. Pierre, auteur de la trop fameuse Bulle *in cœnâ Domini*, dépassant ce que ses précédesseurs avaient affecté de hauteur et de prétentions arrogantes, il osa excommunier Elisabeth, lui commander de quitter la couronne, et délier ses sujets du serment de fidélité. Les Guises enfin secondaient ouvertement les projets de Philippe II, et appuyaient de tout leur pouvoir ce que le ressentiment des refus d'Elisabeth lui inspirait contre elle, et ce que sa tyrannie lui suggérait contre les Pays-Bas dont il méditait l'esclavage, pour être plus à portée d'attaquer l'Angleterre. Mais tel est l'effet d'une politique perfide et sanguinaire que les maux qu'elle enfante retombent tôt ou tard sur la tête de ceux dont les mains tiennent les fils de tant d'intrigues. Et si les échafauds n'avaient pas couvert la France, les Pays-Bas et l'Ecosse, pendant le temps nécessaire pour déjouer tant de trames, si la St. Barthélemy n'avait pas été l'épisode de ce grand drame, et le supplice de Marie Stuart une de ses conséquences, on serait tenté de sourire au spectacle des Guises humiliés à la longue, trompés dans leurs espérances par la conduite d'une reine toujours calme au milieu des dangers, et renversés enfin de ce haut faîte de gloire, où l'ambition, le fanatisme et la rébellion contre leur souverain les avait élevés. Qu'arrive-t-il en effet? Les Guises mettent toute l'Europe en feu, et Elisabeth, par sa popularité et son éloignement pour les subsides dont elle sait se passer à propos, se fait adorer dans son royaume, et maintient ses sujets dans la paix et la fidélité. Les Guises, régulateurs de la conduite de la reine d'Ecosse, l'excitent à persécuter les réformés; Elisabeth laisse le ressentiment des Ecossais s'exaspérer jusqu'à la démence, tout à coup se déclare pour eux, et ce royaume est délivré de l'influence des étrangers. Le trône de ce malheureux pays est à la veille de s'écrouler, Marie Stuart n'a plus d'asile, et Marie Stuart la rivale d'Elisabeth cesse d'être à craindre. L'orage gronde sur les Pays-Bas, le comte de Horn exerce à loisir la patience de ces peuples; Elisabeth saisit l'instant où leur fatigue est devenue insupportable, elle s'allie avec les Fla-

mands et les Hollandais, et Philippe II perd pour jamais ces belles contrées. Pie V fulmine. Les dédains d'Elisabeth sont l'arme unique qu'elle oppose à ses emportemens, et ces menaces papales appréciées à leur juste valeur par le peuple anglais, ne servent qu'à redoubler encore leur amour pour leur reine. Enfin la ligue, dans son aveuglement, croit réussir à exclure du trône Henri de Navare; Elisabeth s'unit à lui, Henri IV est sur le trône, et les Guises sont pour jamais abattus. Nulle fausse politique dans toute cette conduite. Elle a pour principe la raison, l'intérêt de l'humanité, la tranquillité du monde et la gloire de l'Angleterre, qu'elle accoutume insensiblement ainsi à se regarder comme l'arbitre des nations.

(2) Elisabeth eut le génie assez élevé pour s'écarter de la route que, jusqu'alors, ses prédécesseurs avaient suivie. Elle sentit qu'il fallait créer à l'Angleterre un genre de grandeur qui, sans alarmer ses voisins, la mît cependant de pair avec les puissances du premier ordre. Avant cette reine, les monarques anglais avaient fait dépendre l'élévation de leur empire de l'étendue de leurs conquêtes, et le démembrement de la France avait été surtout l'objet de leurs vœux les plus chers. Mais ce système était sujet à de grands inconvéniens. Sans doute l'Angleterre, secondée par la fortune, la victoire et la force des armes, pouvait étendre ses conquêtes sur le continent, mais séparée de la terre ferme, il lui était impossible de les avoir sous la main, s'il est permis de parler ainsi, et par conséquent difficile de les conserver. Les événemens postérieurs aux succès d'Edouard III et de Henri V attestaient cette difficulté, et persister dans ce système c'eût été se condamner à un état de guerre éternel, se renfermer dans un cercle de chances toujours incertaines, et s'avancer dans l'avenir sans avoir un but vraiment déterminé. Elisabeth embrasse une politique moins étroite, moins subordonnée aux circonstances, et capable de conduire l'Angleterre au premier rang, sans prodiguer, comme on l'avait fait jusqu'alors, le sang des Anglais. Elle s'occupa bien moins de conquérir la France, que de lui faire une guerre plus dangereuse peut-être en y entretenant des troubles nuisibles à sa prospérité et à son

commerce. D'ailleurs, à cette époque, l'Espagne devenue colossale par les résultats qu'avait eus pour elle la découverte du nouveau monde, maîtresse du Mexique et du Pérou, dominatrice de l'Amérique depuis les terres magellaniques jusqu'aux Antilles, menaçait d'écraser l'Europe du poids de sa grandeur. Qui donc pouvait la maintenir dans de justes bornes? Ce n'était pas l'empire d'Allemagne, pour ainsi dire encore dans sa dépendance, puisque naguères Charles-Quint réunissait ces deux couronnes. Ce n'était pas la France que ses dissensions civiles livraient en avengle à la merci de la sourde politique de Philippe II. Ce n'eût pas été non plus l'Angleterre, si Elisabeth eut continué de marcher dans la ligne que l'on avait suivie jusqu'à ce moment. Elle s'en écarta donc, et sans songer à attaquer elle accrut considérablement sa marine, mais simplement comme moyen de défense, parce qu'une marine formidable devait être, dans la position géographique de ses états, un boulevard naturel et peu capable d'inspirer la défiance, mais dont elle pourrait user au besoin, dans les guerres qu'elle prévoyait devoir s'élever entre l'Espagne et l'Angleterre. Tandis qu'elle donnait un si grand accroissement à sa puissance navale, elle saisissait toutes les occasions pour arriver doublement à son but, en comblant de bienfaits tous les commerçans aventuriers et en donnant des preuves non équivoques de sa faveur à tous les marins. De la sorte Elisabeth fit naître parmi les habitans des ports une émulation étonnante. La marine marchande s'accrut à un degré extraordinaire, et l'Angleterre fut assez riche en vaisseaux et en matelots pour se montrer tout à coup la rivale de l'Espagne sur les mers, et pour partager avec elle le commerce du globe en attendant qu'elle pût le lui ravir. Cette explosion inattendue déconcerta les espérances de l'Espagne et donna une direction nouvelle à la politique de toutes les puissances. Celle qui dirigeait Elisabeth se laisse facilement apercevoir dans la conduite qu'elle tint lorsque les traverses que Hawkin avait éprouvées dans son dernier voyage furent connues. Les plaintes des marchands furent générales, et l'Angleterre ne respirait que la vengeance et la guerre. Elisabeth temporisa cependant. Elle n'avait

pas encore, à son avis, donné à l'énergie des armateurs toute l'impulsion qu'elle désirait; et quoique son ressentiment contre les atrocités auxquelles les équipages d'Hawkin avaient été exposés fussent au moins égaux à ceux de ses sujets, elle préféra d'ajourner sa vengeance, pour la rendre plus éclatante et plus sûre, et dans la crainte que les événemens de la guerre ne retardassent le mouvement qu'elle voulait imprimer à la marine.

(3) Ce fut cette impulsion vigoureuse donnée par Elisabeth qui mit en évidence les grands talens de François Drake. Il avait été précédemment de la dernière et malheureuse expédition de Hawkin, et commandait dans son escadre le vaisseau la *Judith*. Il était d'une famille obscure de Devonshire. Son père sous Henri VIII embrassa le protestantisme, vendit son bien, se retira dans le comté de Kent, tomba dans la misère, et fut obligé d'habiter longtemps dans la calle d'un navire. Ce fut là que naquit ce grand homme; il servit comme mousse sous le maître d'une barque, et se conduisit si bien que son patron en mourant lui légua cette barque. Sa réputation s'accrut, et il dut à l'estime qu'on lui portait la confiance d'Hawkin. Au retour de ce voyage pendant lequel il avait pris plusieurs vaisseaux espagnols, il repartit, la vengeance dans le cœur, sur le *Dragon*, suivi du *Cigne* dont il donna le commandement à Jean Drake son frère, retourna aux Indes Occidentales et s'arrêta à l'isthme de Darien, où il surprit la ville de *Nombre de Dios*. Malheureusement il y fut blessé, et ne put s'emparer des trésors que cette ville renfermait. Il s'en dédommagea sur un convoi d'or et d'argent qui venait de Panama, et après avoir fait essuyer de grandes pertes aux Espagnols dans cette partie du monde et avoir aperçu du haut d'une montagne la mer du sud, dont la découverte fit naître en lui de grandes espérances pour l'avenir, il revint à Plymouth.

(4) La vue de la mer du sud avait inspiré à Drake le désir du célèbre voyage qu'il entreprit peu de temps après. Mais un homme qui l'avait accompagné dans sa dernière course, témoin de

la richesse des Espagnols et auimé par l'espoir de faire fortune, le dévança. Ce fut Jean Oxenham qui l'ayant servi en qualité de cuisinier, et possesseur de quelqu'argent, excita la cupidité de quelques marins, partit avec eux, se rendit en Amérique, mit pied à terre, cacha sou vaisseau dans une baye déserte et couverte d'arbres, gagna une rivière qui va se perdre dans la mer du sud, se mit en ambuscade et surprit en peu de jours deux convois allant de Panama à Porto-Bello, dont la prise lui valut sept cents mille francs. Cette fortune ne satisfit point son avarice. Il perdit du temps; quelques nègres qu'il avait engagés pour lui servir de guides désertèrent et furent avertir le gouverneur de Panama. Celui-ci fit partir un détachement. Oxenham fut attaqué, il se défendit avec bravoure, mais, accablé par le nombre, il fut fait prisonnier. On lui enleva l'argent qu'il avait pris, et on le conduisit à Panama. Il fut interrogé. On lui demanda au nom de quelle puissance il agissait, et s'il pouvait produire des lettres de commission. Malheureusement il était parti d'Angleterre sans autorisation. En conséquence, il fut jugé comme pirate, et condamné à mort.

(5) André Barker avait habité assez long-temps dans l'Ile de Ténériffe, où il laissa un facteur nommé Charles Chester, pour recevoir et vendre les marchandises qu'il lui enverrait d'Angleterre. Il lui expédia en effet deux vaisseaux, commandés par Jean Drue et Henri Roberts; mais Roberts, à son arrivée fut saisi par l'inquisition. Les cargaisons des deux vaisseaux montant à des sommes considérables furent confisquées, et ce ne fut qu'avec une peine extrême que l'on parvint à sauver la vie à Roberts. Barker, pour se venger de cette odieuse injustice, arma deux vaisseaux, le *Ragedstaff* et l'*Ours*, et se rendit aux Indes Occidentales, où il fit sur les Espagnols plusieurs prises considérables. Venu à la baye de Houduras, il y fut victime d'une conspiration que William Cox, capitaine de l'*Ours*, avait tramée contre lui pour le dépouiller des richesses qu'il avait amassées pendant son voyage. On débarqua le malheureux Barker, et il périt par le fer des Espagnols. Cette perfidie reçut le châtiment qu'elle méritait. Les conspirateurs

à leur retour en Angleterre, furent poursuivis par Jean, frère de Barker et condamnés à la peine de mort. Cette peine fut commuée en une longue détention.

(6) Martin Forbisher était de Devon, et devint célèbre par ses connaissances maritimes et la hardiesse de ses entreprises. Il fit plusieurs voyages par l'ordre d'Elisabeth, pour découvrir le détroit que l'on croyait devoir exister au Nord et qui aurait servi à passer de l'Occident en Orient, sans être obligé d'aller doubler le cap de Bonne-Espérance, et aurait rendu le voyage au Catay beaucoup plus court. Les recherches de Forbisher furent infructueuses ; il pénétra bien dans un détroit auquel il donna son nom, mais les glaces ne lui permirent pas d'avancer. Il commerça dans ces contrées reculées avec une nation sauvage, et dont quelques-uns de ses gens éprouvèrent la férocité. Il aborda dans une île qu'il nomma île de Warwick, en mémoire de son amitié pour la comtesse de ce nom. Dans l'un de ses voyages, un de ses vaisseaux échoua sur une baleine qui, malgré le choc qu'elle dut éprouver, resta long-temps encore immobile. Le célèbre naturaliste comte de Lacépède, dans son bel ouvrage sur les Cétacées, parle du sommeil des baleines. Il serait possible que tandis que celle-ci était plongée dans le repos, ce vaisseau eut touché sur elle. Lorsqu'elle se réveilla elle parut d'une grandeur énorme à nos voyageurs. Selon l'illustre savant que nous venons de citer, celles des mers du Groenland sont en effet les plus grandes du globe. Peu de jours après ils virent une de ces baleines morte flotter. Ils se figurèrent que c'était celle que le vaisseau avait heurtée. Forbisher rapporta de ces voyages des pierres et du sable qui contenaient beaucoup d'or. J'ignore sur quel fondement la biographie de Caen dément ce fait que tous les auteurs rapportent. Il fut créé chevalier en reconnaissance des services qu'il avait rendus, soit dans ses voyages, soit dans les batailles navales contre les Espagnols où il se trouva. Il mourut des blessures qu'il reçut au siége du fort de Gradon en Bretagne.

(7) Le troisième voyage de Guillaume Towrson à la côte

de Guinée, présente peu de faits importans. Ce voyageur, dont nous avons déjà parlé ailleurs, livra cette fois combat à cinq vaisseaux portugais, et les battit, quoiqu'il n'eût avec lui que quatre vaisseaux inférieurs à ceux de ses adversaires. Il poursuivit sa route, et rencontra aux Canaries la flotte espagnole des Indes Occidentales, forte de dix-neuf vaisseaux. Il eut quelques démêlés avec l'amiral de cette flotte pour le salut, mais la fermeté de Towrson l'emporta, et l'Espagnol se désista de ses prétentions. Je ne fais cette remarque que pour prouver que la politique d'Elisabeth commençait à obtenir le succès qu'elle s'en promettait, et que déjà la prépondérance de l'Angleterre sur les mers commençait à en imposer même à l'Espagne, la plus orgueilleuse puissance maritime de cette époque.

(8) Ce fut en 1577, que le célèbre Drake entreprit son voyage autour du monde. Il n'emmena avec lui que cinq vaisseaux, le *Pelican*, de cent tonneaux, qu'il montait, l'*Elisabeth*, de quatre-vingt tonneaux, commandée par Jean Winter, le *Margold*, de trente tonneaux, par Jean Thomas, le *Cigne*, de cinquante tonneaux, par Jean Chester, et enfin le *Christophe*, de quinze tonneaux, par Thomas Noone, vaisseaux d'un gabarri bien faible en apparence, pour résister à la longueur et aux dangers d'un semblable voyage, mais dont la plupart les surmontèrent et revirent l'Angleterre après avoir échappé à tous les périls.

Drake appareilla de Plymouth le 15 Novembre, mais une tempête violente le força d'y rentrer presque au même instant, après avoir essuyé quelques avaries ; il ne put remettre à la voile que le 13 Décembre. Il s'arrêta quelques jours à l'île de Magador et gagna les îles du cap Verd, où il s'empara d'un vaisseau portugais dont il donna le commandement à Dougthy, homme entreprenant, marin audacieux, et dont l'amiral eut à se plaindre dans la suite.

Drake passa la ligne le 13 Mars, 1578. Après avoir visité les côtes du Brésil, il mouilla à l'embouchure de Rio de la Plata et en partit au commencement de Juin, pour gagner le port de

St. Julien, d'où il aperçut encore les fourches patibulaires que Magellan avait fait élever jadis pour la punition d'une partie de son équipage qui s'était révolté contre lui.

Ce port était funeste aux conspirateurs. Ce fut également ici que ce Dougthy dont je parlais tout à l'heure voulut attenter à la vie de Drake. Il fut découvert, arrêté et jugé par une commission prise dans les différens équipages des vaisseaux de l'ecadre. Après qu'il eut été convaincu du crime dont il était accusé, il fut condamné à mort. On lui donna l'option ou d'être reconduit en Angleterre ou de subir de suite son jugement. Il préféra ce dernier parti. Cet homme s'était acquis l'estime par son courage et ses talens, mais l'ambition de commander l'égara et l'entraîna dans le crime. Il montra beaucoup de fermeté dans ses derniers momens. Le matin, il communia avec Drake en signe de réconciliation. Il passa le reste de la matinée à mettre ordre à ses affaires. A l'heure du dîner il se mit à table avec les officiers, mangea et but avec tranquillité. A la fin du repas, il porta un toast au succès de leurs entreprises, se leva ensuite, prit congé d'eux comme s'il les eut quittés pour faire un voyage, et marcha tranquillement au lieu de son supplice. Etrange assemblage de bassesse criminelle et de grandeur d'âme! Quelle est donc la déplorable condition de l'espèce humaine?

Drake mit à la voile le 17 Août, et cinq jours après arriva à l'entrée du détroit de Magellan, qu'il franchit en seize jours pour entrer dans la mer du sud ou l'océan pacifique. Une tempête qui l'assaillit à l'ouvert du détroit le fit dériver cent lieues au sud, et le priva du *Margold*, que commandait le capitaine Thomas.

Les Espagnols dont la tranquillité n'avait jamais été troublée sur cette côte, étaient loin d'y soupçonner la présence d'une escadre anglaise, et nulle part n'étaient sur leurs gardes. Les pertes en lingots d'or et d'argent, en pierres précieuses de toute espèce, en riches vases d'église, en soieries de tout genre, que Drake leur fit essuyer, sont incalculables. Il pénétra dans différens ports, s'empara de plusieurs gallions et de nombre de vaisseaux qu'il détruisit, ou renvoya sur leur lest après s'être emparé de leur cargai-

son. Enfin ayant appris que le gouverneur de Lima envoyait des vaisseaux pour le combattre, il ne jugea pas à propos de les attendre, et longea les côtes vers le nord, dans l'espoir de trouver un canal par lequel il pût regagner l'Angleterre; mais il fut trompé dans son espérance. Il fut donc obligé de rétrograder, et traversant le grand océan du sud, il gagna les Moluques. Il séjourna quelques jours à Ternate et à Java, dont il traita les rois avec magnificence. Après avoir radoubé ses vaisseaux et ravitaillé ses équipages, il partit, doubla le Cap de Bonne-Espérance, et arriva enfin en Angleterre après un voyage de près de trois ans, et possesseur de richesses immenses. Ce voyage autour du monde, que si peu de marins avaient encore entrepris, le couvrit d'une gloire immortelle. Son vaisseau fut conduit en triomphe à Deptfort, et placé dans un bassin où il fut conservé comme un monument de la gloire britannique. Elisabeth fit à ce grand homme l'accueil le plus distingué, et il eut l'honneur de la recevoir à son bord, et de lui donner une fête.

Cependant l'ambassadeur espagnol porta de vives plaintes sur le dommage que Drake avait occasionné à sa nation dans la mer du sud. On ne saurait trop rappeler la réponse aussi noble que juste que la reine lui fit.

« Les Espagnols, lui dit-elle, ont attiré sur eux ce fléau, par « la dureté avec laquelle ils ont privé les Anglais de la liberté du « commerce, contre le droit des nations. Si l'on peut convaincre « Drake d'avoir enfreint les lois de l'humanité, qu'on lui fasse son « procès et qu'il soit jugé. On a séquestré toutes les richesses « dont ses vaisseaux étaient chargés, afin qu'il soit fait une satis« faction aux Espagnols, quoique tout l'or de Drake n'équivaille « pas à celui qu'il m'a coûté pour appaiser les troubles que votre « prince a soulevé en Irlande et en Angleterre. Je ne conçois pas « de quel droit mes sujets ou ceux de quelqu'autre prince que ce « soit, pourraient être privés du commerce des Indes; car je re« garde la donation de l'évêque de Rome comme nulle. Il n'a ni « prérogatives ni autorité en pareil cas. Il ne lui appartient point « d'imposer des lois. Il ne peut se faire obéir d'aucun souverain,

« et c'est sans pouvoir qu'il a inféodé le nouveau monde à l'Es-
« pagne, et qu'il lui en a accordé la possession. Vous n'avez
« d'autres titres pour jouir de ces contrées que d'y avoir abordé,
« que de les avoir côtoyées çà et là, que d'y avoir fait bâtir quel-
« ques cabannes, et donné des noms à un cap, à une rivière, ce
« qui ne fonde pas une propriété. La loi annulle le don d'un bien
« qui ne nous appartient pas, et la propriété imaginaire établie
« sur un pareil don ne suffira jamais pour arrêter les princes, et
« priver leurs sujets du commerce. S'il y a quelque loi qui dé-
« fende de fonder des colonies, ce sont celles de la nature, c'est
« le droit des gens; mais ces lois, ce droit n'ont pas lieu par rap-
« port à des contrées que les Espagnols n'habitaient point origi-
« nairement. Qu'est-ce qu'une prescription sans possession. L'air,
« la mer, les eaux, sont des choses communes à tous; ni peuple,
« ni prince, ni particulier n'a des droits exclusifs sur l'océan. La
« nature ni ces usages n'en ont destiné la possession à qui que ce
« soit à l'exclusion des autres."

L'ambassadeur espagnol auquel elle adressa cette réponse, était Don Bernardino de Mendoza.

Drake était doué d'un beau caractère. Son âme était élevée, son cœur noble, son esprit vaste. Il avait toute l'intrépidité, toute la patience, toute la fermeté désirables dans un grand voyageur. Ses ennemis, en cherchant à ravaller sa naissance, l'avaient accoutumé à ces tons de hauteur que l'on ne rencontre ordinairement que dans les grands; mais cette hauteur était fondée sur l'estime de soi-même; il sentait et faisait sentir quelquefois la distance que ses talens et ses services mettaient entre lui et ceux qui tournaient en ridicule l'obscurité de son origine. Il pouvait dire comme Marius: Les murs du palais de Sylla sont couverts des portraits de ses aïeux; le péristile du mien est tapissé des drapeaux que j'ai conquis. Magnifique dans ses manières et sa dépense, son abord était fier, son regard imposant, sa parole superbe, son expression majestueuse; nul homme ne parla jamais avec plus d'éloquence, c'était un don qu'il tenait de la nature beaucoup plus que de l'éducation. Généreux dans les récompenses, quelquefois vain dans les succès,

mais calme dans l'adversité ; sévère pour la discipliue, mais économe de punitions. Il eut toutes les qualités d'un grand homme de mer, sans avoir cependant dans un degré aussi supérieur celles de général. La gloire de sa patrie l'occupa beaucoup plus que la sienne. Il lui consacra toutes ses fatigues, et malheureusement on ne lui tint pas toujours compte d'un aussi uoble dévoûment.

IL REGNO

DI ELISABETTA (1).

CARME X.

ARGUMENT.

Introduction.—Réflexions philosophiques sur la destinée des hommes —Voyage de Jackman et de Pett pour découvrir au nord un passage à la Chine.—Destinée de ces voyageurs.—Résultat de leur voyage pour leur patrie.—Privilèges accordés à la compagnie de Turquie.—Voyage de Fenton à la Chine et au Catay.—Motifs de ce voyage, ses événemens, ses résultats.—Humphry-Gilbert à Newfoundland; ses exploits; sa mort.—Découverte de la Virginie.—Effet que produit sur Elisabeth la relation de ce voyage.—Greenvil part pour y conduire une colonie.—Exploits de Bernard Drake et de Forster.—Le célèbre François Drake est créé amiral :—Sa grande expédition aux Indes Occidentales contre les Espagnols.—Carlisle l'accompagne.—Ses exploits.—Il visite plusieurs îles, ravage quelques villes, rançonne Carthagène.—Un roi Indien se soumet à Elisabeth.—Mémorable et sanglante bataille livrée à trente vaisseaux espagnols par cinq vaisseaux de la compagnie de Turquie; particularités de ce combat.

Tutto è destin nel mondo. Arbitro il Nume,
Allor ch' ei nasce, a l' uom fissa una stella,
Onde piova su lui cortesi o avversi
Gl' influssi suoi. Quale sul nascer mio
Stella brillasse i' ben non so! Trascorsi

Più ancor di due fiate i quattro lustri;
Alsi spesso e sudai sovra i vetusti
Libri e tra quelli de la nostra etade ;
Mille carte vergai, dannando il vizio,
La virtude esaltando a i grati accenti
Di delfica armonia. M' udir le sponde
Del natio Trasimen, del sacro Tebro
(Ch'ahi! più che padre, esser patrigno or sembra,
Ma i padri adoro ed i patrigni abborro),
Del Sebeto gentil, del florid' Arno,
De la placida Senna. Ed oh sul plettro
Che m' offriro talor Pindaro e Flacco
Inni pur io tessei, plauso facendo
A le famose gesta! E qual mai premio?
Un suon di laude passeggera, cento
Torbidi sguardi de la macra invidia,
Ed util nullo e tedìosi affanni.
Quale sul nascer mio stella brillasse
I' ben non so! Giunto ove il dolce umore
Il bel Tamigi amareggiando mesce
A' salsi flutti, io so che 'l labbro sciolgo
Entro ancor l' immortal Londra felice:
Ma troppo ancor frattanto io so che, l' opre

Stesse narrando de' gran figli suoi,
Deggio sclamar: tutto è destin nel mondo!

Duo Prodi un varco a discovrire intenti
A la China veggi' io. Vario è d' entrambi
Il destin: riede l' un, l' altro perisce ([2]),
E 'l frustaneo viaggio a lungo tolle
L' ardir navigatore al forte Inglese.
Chi sa se quei favor che di Turchia ([3])
Concesse a l' Union l' Odrisia Luna,
E 'l patto che tra lei fessi ed Elisa
Degno gli dier compenso! Ecco Fentone ([4])
Move ei pur ver la China ed il Catai:
Vuolsi or nel Suddio mar l' Ispan turbare,
D'onde ei tutti ritragge i suoi tesori,
Che spande quinci pel terrestre globo.

Fenton di Londra ode i consigli e parte.
D' Africa merca in su le spiagge; e, a quelle
Giugnendo ei del Brasil, domo naviglio
Ostìl gli porge i necessarj lumi.
Dopo vario cammin fera battaglia
Co' legni Ispani ne la notte imprende
A l' algente chiaror di Cinzia, e pugna

Sin ch' ella, forse accelerando il passo,
Fugge del ciel, l' ombre vi lascia e vola
Furtivamente a Endimione in grembo
La paura a deporre e le sue pene.
Ma quando Febo col dorato carro
Torna di novo a colorir natura,
Torna FENTON di novo anco a la pugna.
Ahi 'l reo destin! Videsi un dì con fausto
Augurio il suo viaggio: a rivi poscia
Il sangue sparso, ed i tesor perduti
Ed il lucro nessuno, altro additaro!

E tu che tenti, HUMPHRY, ch' Angla colonia
Da la Patria piantar brami sì lunge (5)?
Manca a l' intento pria, col favor d' altri
Indi egli attinge il Newfounlandio lito,
E 'l aggiugne d' ELISA al vasto Impero.
N' odo le fisse leggi, il suol diviso
Veggo fra l' cittadin, fo plauso a i saggi
Provvidi suoi consigli, ond' è che intorno
Scopresi il loco, e si conoscon tutti
De la terra e del mar gli ampli prodotti.
Ma l' argentea miniera esalta ei troppo;
Ma tratto ei pure è dal destino avaro

Di periglio in periglio al punto estremo
Entro l'ondoso seno. Un legno appena
Riede in Anglia a recar la rea novella!

Voi duo, prodi Nocchier, poi che pugnando (6)
Svelaste a l'Anglia la Virginia terra,
Così ad Elisa rivolgeste i detti:
Là noi gustammo prezïose frutta,
Ignote a l'occhio, e a l'occhio ignota immensa
Copia di biondi grappoli soavi.
Là torreggiar vedemmo oltre l'usato
Di querce annose le robuste braccia;
E stupor ne destaro il rosso cedro,
Il funereo cipresso e 'l sacro pino,
Non men che d'ogni specie a torme a torme
La pennuta de l'aere ampia famiglia,
De l'onda i muti abitatori e i tanti
Ospiti de le selve al gusto rari,
Sì ch'avrian resa sazïata e paga
D'Epicuro la gola e di Lucullo.
E là, Donna regal, mirammo specchio
Di virtù, d'innocenza un popol buono,
Atto a succhiar la fè che adori e i dogmi.

Fur veraci, cred 'io! come veraci
Credo che fur quei che diceanmi un giorno:
Vanne sul margo del regal Tamigi;
Là le scïenze e le virtù s' apprezzano;
Là, gratitudin regna e gentilezza,
Là il magnanimo cor: là de la Gloria
Nazìonal tutti son caldi amanti,
E se tu cerchi col favor d' Apollo
A questa Gloria un monumento eterno
Sovra basi novelle ergere al cielo,
I sommi Eroi che la formar nomando,
Vedrai chi son de l' Anglia i Figli illustri.
Sì, fian pur dolci le vegliate notti
E gli sparsi sudori in su le carte,
I generosi affanni e l' ardue cure
E l' abbandon de la diletta patria,
De' soavi congiunti e de gli amici:
Vedrai chi son de l' Anglia i Figli illustri...
Al pomposo racconto i' plauso fei,
Come fè plauso allor l' augusta Elisa.
Lieta, perchè sotto il suo regno fusse
Quel suol scoverto, ella Virginia il noma,
E forse ancor più i candidi costumi
In guisa tal volle onorar de l' Indo.

Ciò l' Anglo infiamma a le novelle imprese;
Chè lo spento coraggio in lui rinasce.

Vola GREENVILLE a la Virginia ei pure,
Di popolarla ei pur donasi il vanto (7).
Ivi d' un lato percorrendo il golfo,
Non visto in prima alcun obbietto ammira,
Pelli e perle raccoglie, e tragge seco
Quel che miglior gli sembra. Altri frattanto (8)
A navigar s'invia. Questi ghermisce
Parecchie prore al Portughese audace,
E suo malgrado e de la Gallia ad onta
Chiaro palesa che più l' Anglo merta
D' esser ivi signor. Del fero Ispano
Tu 'l disegno frattanto e la sorpresa,
FOSTERO invitto, non paventi. Oh come (9)
Il tuo vascel difendi! Ancisi o presi
Od immersi fra l' onde ecco i nemici....
Ne freme indarno il regnator de l' Ebro.

Move a' suoi danni il primo esimio DRAKE,
Cui 'l più sublime onor navale accorda (10)
La regal DONNA del Tamigi. Ei l'acque

Solca ver l' Indo Occaso, e in breve istante
L' Iberie spiagge infesta. Il suo valore
Vigo, Bajonne e l' isola di Ferro
Troppo avverso provaro. Entro Sant' Iago
Invia Carlisle che 'l saccheggia ; e sono
Là 've de l' Indie la primiera corca
Isola desìata. Hispanìola
Rade il Nocchier ch' or la Dominghia terra
Preme, di lei signor: l'infausta sorte
Per cui giacque combusta Ilio superba,
Costei fuggì, schiudendo al vincitore
Gli scrigni suoi. Nè a Cartagéna valse
La triplice difesa. Egli la invade,
E a te, Carlisle valoroso, ei rende
Grazie e a gli sforzi tuoi che fur d' eroe.
Ivi sorge il miglior porto che vanti
Il lito Americano: ivi 'l commercio,
Massime quel de la gemmata conca,
Prodigioso si spande. Ah! non per questo
Il soggiorno n' è grato. Ivi ha sua sede
L' improbo morbo che le membra copre
D' orrida squama, e che vi serpe intorno
Col pizzicor mordace. Ambi fuggite.

Tra Cuba è or DRAKE ed Juppatàn. La riva
Strisciando ei gode di novelli acquisti,
E i liti de la Florida seguendo,
Al loco giugne ove lasciò GREENVILLE
L' Anglica gioventude, e ov' egli fido
D' ELISA secondò l' ordin soprano.
Preda fè il Duce invitto in cotal giro
D' un numer vasto di tonanti bronzi,
E d' Anglia il primo ei fu ch' indi recasse
Il piè nel grembo d' Albìon novella,
Parte del suol ch' altri scopriro un giorno.
Quivi mercando a l' util suo provvede,
In quel che un Indo Re la fronte inchina
Sotto il poter de la regale ELISA.

Ma 'l mio pensier là mi trasporta ov' ardua
Or fan tenzon cinque vascelli illustri
Contra più navi de l' Ispan monarca [11-12].
Odon ben essi de la fama il grido,
Annunziatore del vicin periglio,
Pur vanno innante, e WILLAMSON n' è il duce.
Lor non opponsi alcun ritegno e inciampo
Persino a l' alto d' isola che giace

In tra 'l Siculo mare e l' Africana
Sabbia propinqua. Le inimiche vele
Discopron quivi, e a' movimenti e a gli atti
Ne veggono l' ostil, fero disegno.

Tu da l'Anglo valor che mai pretendi,
O superbo De Leira, oggi che fidi
Sul numero maggior de le tue navi ?
Sdegna l' Anglo Guerrier la vana pompa
Del folle orgoglio, e insiem risponde al segno
De la disfida tua. Principio dassi ;
Ferve l' aspra battaglia : ognuno è intento
Al proprio officio, ed è terribil l' urto.
Il fulmine terren d' entrambi scoppia
A mille a mille replicati tuoni,
E tronca sarte, ed arbori fracassa,
Squarcia le navi, e i combattenti ancide.
Tal soglion l' austro e l' aquilon talora,
Emule furie, irsi con rabbia incontro,
E i tetti rovesciar, sveller le piante,
Per via spargendo alto spavento e morte.

Fortuna intanto, la volubil Dea,

Tra l' una e l' altra de l' avverse squadre
Iva agitando con veloce corso
L' ambita palma. Anglo Guerrier, tu al varco
Attendevi costei, tu l' afferrasti
Pel difficile crin, tu a lei di mano
Carpisti il ramo, e ne tessesti un serto
Novo a le tempie de l' augusta Donna.

NOTES.

CHANT X.

(1) Elisabeth que, dans les premières notes du chant précédent, nous avons vu consommer avec tant de prudence la réforme qu'elle méditait depuis son avénement au trône, et se diriger par une politique tout à la fois si sage et si modérée, se laissa néanmoins aller elle-même au fanatisme, tant il est vrai que l'intolérance est toujours le partage des religions dominantes. Il est malheureusement trop ordinaire aux religions persécutées de chercher dans la ressource du crime des moyens de vengeance contre les chefs de leurs persécuteurs. Indépendamment de l'horreur qu'inspire une semblable ressource, il faut encore avouer qu'il n'en est pas de plus maladroite et de plus impolitique. La perfidie du persécuté aigrit le persécuteur. Ses ressentimens s'en augmentent. Il persécute avec plus de furie, et l'on a perdu le droit de se plaindre, parce que la plainte fut flétrie par le crime. Ce fut ainsi qu'on poussa Elisabeth à des mesures que, peu d'années avant, son cœur eût désavouées ou n'aurait pas conçues.

Cette modération existait encore en elle lorsque le massacre de la St.-Barthélemi indigna l'Europe. Un Fénélon était alors à Londres, ambassadeur de Charles IX. Le nom de Fénélon porté par le ministre dont le devoir était de justifier ce grand attentat, est un de ces contrastes dont toute âme sensible a le droit de gémir. Mais ce digne aïeul du plus grand écrivain, du plus digne philosophe que le siècle de Louis XIV ait produit, sentit tout le fardeau d'un semblable devoir, et ne le remplit qu'en frémissant lui-même. Malgré le deuil dont toute la cour était couverte, malgré l'indignation peinte sur les figures, malgré la consternation

même de l'ambassadeur, Elisabeth lui répondit sans aigreur. Elle se renferma dans quelques réflexions générales sur le danger de semblables mesures, et se borna à plaindre Charles IX d'avoir été forcé d'en venir à cet excès.

Cependant Philippe II avait établi dans la Flandre des colléges pour des anglais catholiques. Il en existait de semblables à Rheims et à Rome, sous la protection du Pape et du cardinal de Lorraine; et l'on conçoit difficilement comment une princesse aussi prudente qu'Elisabeth souffrait que les enfans de ses sujets fussent puiser chez ses ennemis les principes de haine contre elle qu'ils avaient soin de leur inspirer. Alors commençait à s'élever avec éclat une société religieuse, à peine formée depuis quarante ans, née dans l'obscurité, et déjà dépouillée de cette modestie qu'elle avait affectée à son berceau. Les Jésuites dont j'entends parler, ne reconnaissaient d'autre autorité que celle du Pape. Protecteurs secrets de l'inquisition dont ils rejettaient l'odieux sur les Dominicains, ennemis nés des rois parce qu'ils prévoyaient que les rois seraient leurs antagonistes naturels, prêchant hautement le tyrannicide pour décerner au besoin le nom de tyran à ceux qu'il leur importerait de frapper, les Jésuites, dis-je, étaient les directeurs de ces colléges, et l'on conçoit aisément de quels préjugés devaient être imbus, quand ils revenaient en Angleterre, des élèves à qui leurs maîtres s'étaient appliqués constamment à inspirer une haine violente contre leur souveraine, leur avaient enseigné chaque jour que la révolte contre une reine excommuniée était le plus sacré des devoirs, et les avaient formés à une obéissance passive aux volontés du Pape. On avait déjà ressenti les funestes effets de ces insinuations dangereuses. Un Jésuite audacieux, le P. Campian, était venu jusqu'en Angleterre prêcher ces maximes et avait été pendu. Le parlement avait pris une attitude sévère, avait défendu les messes, les prédications, et établi des peines rigoureuses contre ceux qui se permettraient des discours séditieux contre la reine. La conjuration de Parry vint ajouter aux inquiétudes, et si la reine s'écarta des principes de modération qu'elle avait suivis jusqu'alors, on peut dire qu'elle y fut poussée par les circonstances, et que ce

fut la faute de ceux qui avaient intérêt à ce qu'elle n'y renonçât jamais. Guillaume Parry, gentilhomme catholique, après avoir obtenu grâce pour un crime capital, s'était réfugié en Italie. La doctrine du tyrannicide, prêchée publiquement, exalta la tête de ce misérable. Il conçut le dessein d'assassiner Elisabeth, et se figura que le salut de l'église dépendait de ce crime. Il s'en ouvrit au Pape, et reçut du cardinal Como une réponse favorable. C'est ainsi du moins que le rapporte l'abbé Millot dans son histoire d'Angleterre. Arrivé à Londres, il éprouva quelques remords, et peut-être les eût-il écoutés, si un ouvrage d'un nommé Allen, catholique et théologien anglais, qui depuis fut cardinal, ne lui fût tombé entre les mains et ne l'eût affermi dans sa résolution. Mais une querelle d'intérêt qu'il eut avec un nommé Nevil, son parent et son complice porta celui-ci à le dénoncer. Il fut arrêté, interrogé, convaincu, et après avoir tout avoué lui-même, il subit le supplice qu'il méritait.

Ces odieuses menées du catholicisme, ces conspirations contre la vie de la reine qui se renouvellèrent plus d'une fois, la conduisirent à donner une grande extension à l'autorité de la cour de haute commission. Cette cour avait été instituée au commencement du règne d'Elisabeth, lorsque la *suprématie* lui avait été confiée par le parlement pour exercer sous elle les droits attachés à cette suprématie. Le parlement avait concouru à sa formation, et n'avait pas prévu les dangers qui résultent pour la liberté publique de l'existence de ces sortes de tribunaux indépendans de toute juridiction et toujours enclins à substituer l'arbitraire à la place de la justice. Celui-ci scrutait toutes les consciences; citait devant lui tous les citoyens pour leur faire rendre compte de leurs opinions religieuses; exigeait dans ses interrogatoires un serment par lequel on était obligé d'accuser ses parens, ses amis et soi-même; prononçait sans appel toutes les peines qu'il lui plaisait d'infliger. Enfin c'était sous un autre nom le tribunal de l'inquisition protestante. Le parlement reconnut, mais trop tard, l'abus de cette institution. La chambre des communes, timide encore, n'osa pas s'adresser directement à la reine, mais présenta une pétition à la chambre des pairs, pour

obtenir que les droits de la haute commission fussent restraints. L'instant n'était pas favorable pour une demande semblable. La reine remercia les communes de leur zèle, mais leur répondit que chargée par Dieu du gouvernement de l'église, il n'appartenait qu'à elle d'en connaître, et qu'elle saurait bien tenir le milieu entre les superstitions de Rome et les illusions des nouveaux sectaires. Elle entendait parler du presbytérianisme qui faisait chaque jour des progrès, et qu'elle n'aimait pas. Le temps de lui dessiller les yeux n'était pas encore venu. Il arriva, mais nous en sommes loin encore. Telle était la situation intérieure de l'Angleterre lorsque Drake revint de son voyage autour du monde.

(2) Elisabeth persistait avec constance dans son projet d'élever le commerce anglais au plus haut degré, et la politique autant que l'intérêt lui faisait désirer de découvrir au nord-est un passage qui communiquât à la Chine et abrégeât par conséquent la route de l'Inde. La découverte de ce passage eût porté un coup mortel au commerce espagnol et portugais, et diminué de beaucoup les dépenses des voyages de long cours. Ce passage une fois découvert, il eût été facile à l'Angleterre de l'interdire aux autres nations européennes, et elle demeurait ainsi maîtresse du commerce oriental, parce que les autres peuples d'Europe n'auraient pu soutenir la concurrence avec elle par les frais où les auraient entraînés leurs armemens qui n'auraient eu d'autres moyens de parvenir à la Chine qu'en doublant le cap de Bonne-Espérance et en s'enfonçant dans l'Archipel des Philippines.

La compagnie de Moscovie tenta donc encore une fois, en 1580, la découverte de ce passage, échappé jusqu'à présent à la recherche de tant d'autres navigateurs anglais. Messieurs les aldermans, Rowland Hayward et Georges Barnès, gouverneurs de la compagnie à cette époque, donnèrent à cet effet une commission aux capitaines Arthur Pett, et Charles Jackman, et ils reçurent leurs instructions de messieurs Guillaume Burroughs, Dee, Richard Hackluyt et Gerard Mercator, membres de la compagnie.

Ils firent voile de Harwich, le 30 Mai. Arthur Pett comman-

dait le *George* de 40 tonneaux et de neuf hommes d'équipage, et Charles Jackman, le *Guillaume* de 20 tonneaux et de cinq hommes. Armement bien faible, mais que l'on jugea suffisant. Le peu d'eau que tiraient les petits bâtimens les rendait plus propres à une navigation où l'on rencontrait fréquemment des bas fonds. Quant au petit nombre de matelots, on avait eu soin de les choisir vigoureux et sains, et accoutumés par d'autres voyages au climat rigoureux où ils pouvaient se trouver exposés.

Vingt-trois jours après leur départ, ils doublèrent le cap Nord et se dirigèrent vers la baye de Pechora. Jackman fut obligé de se séparer de Pett pour chercher un port où il pût réparer des avaries considérables que son vaisseau avait souffertes. Pett continua sa route vers le détroit de Waygatz où les bas fonds ne lui permirent pas de pénétrer. Il ne s'y trouva même pas assez d'eau pour sa chaloupe qu'il avait détachée pour sonder.

Quelques jours après il rejoignit le *Guillaume*, mais ce vaisseau ne pouvait plus gouverner. Son étambord était brisé et son gouvernail démonté. Ils réparèrent ce vaisseau le mieux qu'il leur fut possible, et mirent le cap au nord, cherchant toujours le passage; mais enfin les glaces leur opposèrent un obstacle invincible. Ils furent donc obligés de revenir sur leurs pas.

Le 22 Septembre le *George* fut séparé du *Guillaume* pour la seconde fois, et continua sa route pour l'Angleterre où il arriva le jour de Noël. Le *Guillaume* passa l'hiver dans un port de Norvège et en repartit au mois de Février de l'année suivante avec un vaisseau danois, mais depuis on n'en a pas reçu de nouvelles.

Cette expédition, comme on le voit, n'eut aucun résultat avantageux, et la compagnie renonça, pour long-temps du moins, à la recherche du passage.

(3) Ce fut en 1581 que se forma la compagnie de Turquie. Elisabeth accorda des lettres patentes à cette compagnie, dont Edouard Osborne et Richard Staper furent les premiers directeurs.

Le commerce avec la Turquie fut long-temps un des plus avantageux et des plus lucratifs de tous ceux que l'Angleterre

s'ouvrit sur le globe. Elle n'exportait dans le Levant que des marchandises fabriquées dans ses manufactures et ne recevait en échange que des matières premières. Il fallait que le débouché de ces objets parut d'un grand avantage à la Porte Ottomene, si l'on juge par les priviléges étendus qu'Amurat III accorda à la compagnie anglaise. Il est douteux que la Turquie en ait jamais accordé de plus avantageux. L'article XVIII de ces priviléges est assez singulier. « Si « quelque pirate, y est-il dit, ou autre capitaine de vaisseau, croi- « sant sur la mer, se saisit de quelques Anglais, ou leur prend « quelque vaisseau, soit au-delà ou de ce côté-ci de la mer, le fait « sera examiné selon la justice ; et si l'équipage se trouve être an- « glais, et veut *embrasser notre sainte religion* il sera relâché ; « mais *s'il persiste à être chrétien*, il sera restitué à la nation an- « glaise, et ceux qui auraient acheté ces esclaves, auront leur re- « cours sur celui qui les leur aura vendus." Cela prouve que le prosélytisme est la manie de toutes les religions. Au reste, cette manière de faire des conversions n'est pas très-séduisante. Je doute que l'on soit fort empressé de quitter la religion que l'on professe pour en adopter une où l'esclavage des hommes n'est pas incompatible avec la morale.

(4) Le peu de succès des tentatives faites pour découvrir un passage dans le nord, pour arriver à la Chine, déterminèrent le conseil à prendre d'autres mesures, pour ouvrir le commerce avec ce grand empire. Les lords du conseil choisirent donc pour remplir leurs intentions Edouard Fenton, homme consommé dans l'art nautique et dont le courage et les talens étaient depuis long-temps éprouvés. Ils le nommèrent capitaine général de cette grande expédition. La marine royale fournit deux vaisseaux, savoir le *Gallion* de Leicester, que monta l'amiral en qualité de général, et que commandait sous lui Guillaume Hawkin le jeune, comme lieutenant-général, et Christophe Hall, comme maître. Les autres vaisseaux de l'escadre étaient l'*Edouard Bonaventure*, vice-amiral, commandé par Luc Ward, et Thomas Perry, maître. De ces deux vaisseaux le premier était de 400 tonneaux et le second de 300.

Ensuite le *François* de 40 tonneaux, commandé par Jean Drake et Guillaume Marsham, maître ; et l'*Elisabeth* de 50 tonneaux par le capitaine Skevington, et par Ralph Crane, maître. Rien ne fut épargné pour le succès de cette expédition, et les instructions données à l'amiral par les lords de l'amirauté sont un modèle de sagesse, de prudence, je dirais presque de philosophie.

L'escadre appareilla au mois de Mai 1582 et s'arrêta quelque temps à commercer sur les côtes d'Afrique. Là nos voyageurs vendirent l'*Elisabeth* pour se procurer du ris en échange de leurs farines qui s'étaient gâtées depuis leur départ d'Angleterre. Ils quittèrent Sierra-Leona le 3 Octobre et arrivèrent le 1er Décembre sur les côtes du Brésil. La prise qu'ils firent dans ces parages d'un vaisseau espagnol destiné pour Rio de la Plata, et sur lequel ils trouvèrent un Anglais nommé Richard Carter, absent de Londres depuis vingt-quatre ans, leur fournit des renseignemens sur la flotte espagnole commandée par Diégo Flores de Valdes que l'on avait envoyée à leur poursuite. Elle avait passé six semaines à Rio Janeiro et en était partie pour aller les attendre à l'entrée du détroit de Magellan. Malgré cet avis on résolut dans le conseil de passer le détroit, quand même les Espagnols s'y trouveraient encore, résolution qui paraît assez étrange, car le passage de ce détroit était expressément interdit à l'escadre dans les instructions données par les lords de l'amirauté. Cette résolution n'eut pas lieu toutes fois, et l'escadre se rendit à St. Vincent. Ce fut dans cette route qu'ils perdirent le *François*, commandé par Jean Drake, sans savoir comment il s'était séparé d'eux. On a su dans la suite qu'il s'était perdu dans la rivière de la Plata, et que l'équipage, après s'être sauvé, avait passé onze mois parmi les sauvages.

L'escadre se trouvait ainsi réduite à deux vaisseaux, l'amiral et le vice-amiral, quand elle arriva à St. Vincent. Ils y furent attaqués peu de jours après par trois vaisseaux espagnols, le combat dura deux jours et fut terrible. Le vice-amiral espagnol coula bas et la plus grande partie de son équipage fut perdue. On se sépara enfin. Les Espagnols entrèrent dans la rivière et les Anglais prirent la haute mer. La perte des Espagnols fut considérable. L'escadre

anglaise ne perdit qu'un homme. Peu de jours après l'amiral et le vice-amiral furent séparés, depuis on n'a plus entendu parler de l'amiral, le vice-amiral arriva seul en Angleterre, après un an d'absence; et cette grande expédition dont on avait lieu de se promettre des avantages importans fut de peu d'utilité pour le commerce.

(5) Nos lecteurs se rappelleront qu'à la fin du quinzième siècle le célèbre Cabot avait découvert le Newfoundland, que depuis lui quelques autres voyageurs avaient visité. Plus de quatre-vingts ans après un gentilhomme anglais, le chevalier Humphry Gilbert, marin habile, résolut d'y fonder une colonie, et obtint à cet effet des lettres patentes d'Elisabeth aussi honorables qu'avantageuses. Il est certain que les lettres patentes que cette reine s'empressait d'accorder aux marins que le desir des découvertes faisait sortir de l'Angleterre, étaient bien faites pour éveiller l'émulation. Elle ne se réservait que la souveraineté sur les terres qu'ils découvriraient. Du reste, elle leur en conférait la jouissance et la propriété non-seulement à eux, mais à leurs héritiers à perpétuité: avec la liberté de faire tel commerce, tel établissement, tel défrichement, qu'ils jugeraient convenable, d'y fonder telles villes, villages, châteaux, qu'ils jugeraient à propos, de vendre, partager, cultiver le territoire à leur profit et ainsi de suite. On trouve dans le règne d'Elisabeth vingt exemples de priviléges de ce genre. Elle nommait en outre par ces lettres patentes le chevalier Humphry gouverneur de la colonie qu'il voulait établir, lui accordait la juridiction sur une surface de deux cents lieues, le droit d'y permettre ou d'y interdire le commerce à telle nation qu'il lui plairait, et nombre d'autres clauses non moins avantageuses.

Humphry ne fut pas traité aussi favorablement par la fortune qu'il l'avait été par sa souveraine. Dans le principe, beaucoup de marchands, de capitalistes, d'agriculteurs, d'ouvriers de toutes les classes se joignirent à lui pour aller s'établir dans sa colonie. La flotte qu'il équipa était considérable. Enfin on était à la veille de partir lorsque la division se mit entre ceux qui jusqu'alors avaient

concourn à cette grande entreprise, et l'expédition échoua avant même d'être sortie du port.

Il fallut plusieurs anuées à Humphry pour se relever de ce premier échec. Il y réussit à la longue. Il s'associa de nouveaux colons, réuuit de nouveaux vaisseaux, partit; mais dès le lendemain le plus fort vaisseau de la flotte l'abandonna. Il poursuivit sa route cependaut; il arrriva à l'île de Bacalaos et gagna ensuite St. Jean, où il trouva trente-six vaisseaux de différentes nations. Il débarqua avec tous les équipages de ses vaisseaux, convoqua ceux des navires étrangers, et là, en leur présence, prit possessionau nom de la reine d'Angleterre de ce port et des pays environnans dans un rayon de deux cents lieues, et ensuite établit ses droits de possession sur ce pays conformément à ses lettres patentes. Tout cela se fit sans obstacle; mais peu de temps après, la division se mit parmi les colons. Des conspirations se formèrent contre Humphry. La plupart de ses matelots désertèreut. Il fut obligé lui-même de revenir en Angleterre, mais s'étant entêté à faire la traversée sur le plus petit bâtimeut de sa flotte, il ne put résister à la force d'une tempête dont il fut assailli, et son vaisseau saucit sous voile le 9 Septembre 1583.

(6) Walter Raleigh ou Rawlegh comme l'écrivent les Français, marin célèbre, savant illustre, dont les voyages furent si importans, les ouvrages si utiles et la fin si malheureuse, après avoir étudié et rapproché les différentes relations que l'on avait jusqu'alors publiées sur l'Amériqne, se persuada qu'il restait encore beaucoup de découvertes à faire dans cette partie du monde, et décida quelques gentilshommes tels que messieurs Greenvil, Guillaume Saunderson et plusieurs négocians à s'unir à lui pour former une compagnie dont l'objet fût de s'occuper de ces découvertes. Elisabeth dont Raleigh possédait la confiance, avantage dont il jouit toute sa vie, s'empressa de seconder ses vues, et bientôt on prépara une petite expédition pour s'occuper des recherches que Raleigh se proposait de faire, et le commandement en fut confié à Philippe Amidas et à Arthur Barlow.

Ces voyageurs partirent au mois d'Avril 1584, touchèrent aux Canaries, et continuant leur route sous les auspices les plus heureux, ils abordèrent à des îles de l'Amérique, situées beaucoup plus au sud qu'ils ne le présumaient. Ils n'avaient pas encore aperçu la terre que leur odorat fut subitement frappé des parfums dont l'air était embaumé. Ils présumèrent alors qu'ils n'en étaient pas éloignés. En effet, le surlendemain ils découvrirent le continent. C'était la Floride. Ils la côtoyèrent pendant quarante lieues, et neuf jours après, ils mouillèrent à l'entrée d'une rivière, et prirent possession de ce pays au nom de la reine d'Angleterre et pour le compte des propriétaires. Ils reconnurent ensuite qu'ils se trouvaient dans l'île de Wokoken sur la côte d'une contrée qui reçut depuis de la bouche même de la reine le nom de Virginie.

En pénétrant dans le pays, tous leurs sens furent ravis du spectacle que la nature étalait sous leurs yeux. Rien ne leur parut comparable à la richesse, à la fertilité de ces belles contrées. Ici la terre émaillée de fleurs éternelles, semée de bocages d'une fraîcheur délicieuse, coupée de collines éclatantes de verdure, sans cesse arrosée de ruisseaux dont les ondes limpides roulaient mollement sur la surface des prairies; ici, dis-je, la terre semblait défier les mains de l'homme de l'embellir. Ici nos voyageurs retrouvèrent encore ce chêne antique dont la tête majestueuse domine sur les forêts, ce sapin dont la flèche élégante s'élève sur nos plaines, et ces pins, ces cyprès dont les franges lugubres entourent nos tombeaux ; et la présence de ces rois des forêts dans ces climats lointains mêla pour eux au sein d'une terre inconnue le souvenir touchant de la patrie ; mais les cèdres que les siècles révéraient, l'acajou que le luxe n'avait pas encore déraciné pour lambrisser les palais des monarques, et cette multitude d'autres arbres étrangers à nos champs, dont la tige exhalait les parfums, et cet oranger dont la cime arrondie répandait dans les airs et l'encens de ses fleurs et l'encens de ses fruits ; mais ces oiseaux dont les ailes d'azur se confondaient avec l'azur des cieux, dont la pourpre et les rubis scintillaient à travers le feuillage ; et le colibri volant sur le som-

met des fleurs, et le condor planant au delà de la nue; que de charmes, que d'ivresse, que de voluptés, tant d'objets enchanteurs durent offrir à des hommes, eux-mêmes si nouveaux sur une terre si nouvelle. Jamais l'orage ne troublait la paix de ces heureux asiles, jamais l'ouragan n'y soulevait le sable des rivages; un ciel toujours pur embrassait ces climats fortunés. Un printemps éternel épanchait sa chaleur sur ce sol généreux. Les habitans des mers, les habitans des airs, les habitans des bois y folâtraient sans défiance, et la nature en avait fait le séjour du bonheur parce qu'elle se flattait sans doute que l'homme n'y pénétrerait jamais.

Mais, que dis-je? L'homme aussi s'y trouvait. Mais l'homme bon, sensible, hospitalier, généreux : il avait pris les mœurs de la terre qu'il habitait, et son âme s'était empreinte de la pureté de son climat. Il vit nos voyageurs, s'en approcha sans crainte, lui prodigua ses dons. Les caresses l'accueillirent. Le besoin plus que la reconnaissance les inspira sans doute. Quand les besoins cessèrent la reconnaissance s'évanouit. Les colons que Richard Greenvil amene, bientôt agiront en dominateurs. La défiance pénétrera dans le cœur des Indiens. Le premier meurtre souillera cette terre. On les massacrera, c'est l'usage; et la guerre, et les fers, et la mort seront le prix de leurs premiers bienfaits.

Amidas et Barlow revinrent en Angleterre. La relation de leur voyage enflamma les esprits. Toutes les idées se portèrent vers cette belle terre. Le marchand brûla de la voir pour la dépouiller, le prêtre pour y prêcher, le philosophe pour s'y reposer et y mourir.

On fit à Elisabeth le tableau le plus brillant de ce nouvel empire. Mais ce tableau fut tracé dans le sens des peuples policés. On lui parla de sa fertilité, de son étendue, des richesses qu'il avait et de celles qu'il n'avait pas. Il est rare que l'on dise tout aux souverains. On lui parla de l'affabilité des habitans, de leur profonde ignorance dans le commerce, dans la guerre, dans la politique. On exagéra leur amitié pour les Anglais, qu'ils connaissaient à peine. On les peignit comme les hommes les plus propres à se

courber sous la servitude. On lui représenta l'inappréciable avantage d'y planter l'évangile. On fit enfin tout ce que l'on fait quand on a intérêt d'exporter l'esclavage et la domination, et l'expéditiou de Richard Greenvil fut résolue.

(7) Le chevalier Richard Greenvil, associé de Walter Raleigh, partit de Plymouth avec une escadre de sept vaisseaux, le 9 Avril 1585. Plusieurs hommes de marque, soit par leurs talens, soit par leur naissance commandèrent sous lui, tels que messieurs Ralp Lane, Thomas Candith, Jean Arundel, Stuckly, Bremige, Vincent, Heriot et Jean Clarck. Presque tons oes capitaines et beaucoup d'autres officiers de l'escadre furent admis dans la suite dans la marine royale; et c'était ainsi qu'Elisabeth, en suivant constamment la route que sa politique s'était tracée, trouvait encore l'avantage d'avoir fondé, pour ainsi dire, dans ces voyages de long cours une école où se formaient une foule d'officiers habiles dout elle pouvait, au besoiu, faire tourner l'expérience à son profit. Exemple qu'à leur grand détriment, d'autres puissances maritimes n'ont pas suivi, pour ménager l'amour-propre des corps, et ne pas heurter certains préjugés qni ne s'accordent guère cependant avec l'intérêt public.

Greenvil, cinq jours après son départ, eut connaissance des Cauaries, continua sa route jnsques à la Dominique et monilla à Puerto Rico. Il y construisit un fort, et fit daus ces parages deux riches prises aux Espagnols. Il gagna ensuite Isabella dans l'île Hispaniola, intimida les Espagnols et par ce moyen réussit à trafiquer avec eux. Delà il gagna la Floride, et arriva enfin à Wokoken en Virginie, où son vaisseau amiral périt en attérant, par la maladresse ou l'ignorauce du pilote.

Malgré cet accident il débarqua les passagers au nombre de cent huit, destinés à former la colonie, et les mit sous le gouvernement de M. Ralp Lane, et y laissa également M. Philippe Amidas en qualité d'Amiral. C'est celui qui avait fait le voyage précédent. Le chevalier Richard Greenvil séjourna deux mois à la Virginie pour établir la colonie et reprit ensuite la route d'Angleterre

où il arriva après avoir fait dans sa traversée une riche prise de 300 tonneaux sur les Espagnols.

Peu de temps après son départ, la nouvelle colonie se brouilla avec les Indiens. On se battit et il en coûta de part et d'autre la vie à plusieurs personnes. Cette maladresse priva les colons des secours qu'ils pouvaient tirer de ces sauvages. Ils s'éloignèrent, et n'amenèrent plus ni bestiaux ni vivres. Les colons n'avaient pas encore eu le temps ni d'ensemencer les terres, ni d'élever des troupeaux, et se virent presque réduits à la famine.

(8) Le poëte rappelle ici une campagne ou croisière d'une escadre royale, commandée par le chevalier Bernard Drake, qui, dans les eaux de Newfoundland, fit beaucoup de tort au commerce portugais et détruisit plusieurs de ses vaisseaux.

(9) Il célèbre également avec justice le courage de M. Foster capitaine du navire le *Primerose*, dont les Espagnols tentèrent de s'emparer par surprise, dans le port de Bilbao. Le Corrégidor suivi de six personnes vint sur le *Primerose*, sous prétexte de visiter le capitaine, et de lui présenter quelques fruits. M. Foster le reçut avec les égards que l'on doit partout à un magistrat et lui fit servir des rafraîchissemens. Le Corrégidor affectant lui-même beaucoup de politesse, parcourut le vaisseau, en examina toutes les parties, s'informa de la force de l'équipage, et prit congé peu de temps après. Trois hommes de sa suite feignirent de ne pas vouloir terminer si tôt cette partie de plaisir, et restèrent à boire avec les officiers du bord. Cette visite inattendue, la curiosité singulière de ce Corrégidor, quelques mots échappés à ces Espagnols, inspirèrent des soupçons à Foster. Il quitta un moment ses hôtes, instruisit secrètement son équipage et revint se mettre à table.

Il ne se trompait pas. Une heure après, deux barques chargées d'une soixantaine d'hommes déguisés en marchands biscayens et cachant leurs armes sous leurs manteaux, abordèrent le vaisseau. Le Corregidor était avec eux, et monta le premier à bord. Foster

n'avait avec lui que vingt-sept hommes. A un signal donné, les Espagnols sautèrent sur le vaisseau, et le Corrégidor, mettant lui-même le poignard sous la gorge de Foster, lui commanda de se rendre. Foster fait un cri. Tout l'équipage s'élance des écoutilles, tombe sur les Espagnols, préférant de périr en combattant plutôt que d'être traîné dans les prisons de l'inquisition, dont le nom seul répandait alors l'alarme dans toute l'Europe. Les Espagnols qui ne prévoyaient pas de résistance, sont eux-mêmes surpris. Ils ne combattent qu'en désordre. Les uns sautent dans leurs chaloupes, les autres défendent leur vie. Le pont est bientôt jonché de morts. Plusieurs restèrent prisonniers. Le reste prit la fuite. Quelques-uns se noyèrent, et le vaisseau fut sauvé. Qui le croirait? L'Espagne était alors en paix avec l'Angleterre, et ces attentats au droit des gens se commettaient sur des ordres secrets du roi. Le Corrégidor qui était au nombre des prisonniers, exhiba cet ordre pour justifier sa conduite. On reconnaît bien là Philippe II.

Ces ordres de Philippe étaient d'une perfidie révoltante. Il annonçait à ses agens qu'il faisait équipper une grande flotte dans le port de Lisbonne, et qu'il manquait de vaisseaux pour le transport des soldats, des armes, des vivres et des munitions nécessaires à son service. Il leur ordonnait en conséquence de faire saisir, *avec toute la prudence* possible, tous les vaisseaux qui se trouveraient sur les côtes ou dans les ports d'Espagne, sans en excepter aucun, hollandais, zélandais, ostrelins, allemands, anglais. Il ne donnait l'exclusion qu'aux français. Il est bon de remarquer que ce n'était pas parce qu'il était alors allié de la France, mais simplement, disait-il, parce que les vaisseaux français, trop petits et trop faibles ne pouvaient lui être utiles.

Il leur recommandait surtout de prendre bien garde qu'aucun homme appartenant à ces vaisseaux saisis, ne parvînt à s'échapper. Cet ordre était applicable à tous les vaisseaux qui, par la suite, aborderaient en Espagne.

(10) Ces ordres de Philippe II révoltèrent Elisabeth. Elle venait de conclure un traité avec les Pays-Bas. Elle voulut inquié-

ter encore Philippe dans les Indes Occidentales, et l'affaiblir en le forçant à diviser ses forces. Elle arma une flotte de vingt et un vaisseaux de guerre, dont le célèbre François Drake fut nommé amiral. Cristophe Carlisle, un des plus habiles généraux de ce temps, eut le commandement des troupes. On lui donna pour sergent-major le capitaine Antoine Powel, et pour caporaux de bataille les capitaines Matthieu Morgham et Jean Sampson.

Cette flotte appareilla de Plymouth, le 15 Septembre 1585, et se porta d'abord sur les côtes d'Espagne, débarqua à Vigo, s'empara de la vaisselle d'or et d'argent de la cathédrale, estimée trente mille ducats, fit également quelque butin à l'île de Fer, doubla ensuite les îles du cap Verd, arriva à Saint-Jago, et ce fut là sa première opération importante. Le général Carlisle débarqua avec mille hommes, força la ville, y fit un butin immense, et ruina tout ce qui pouvait servir à sa défense. La flotte attendit pendant plusieurs jours. Mais ni le gouverneur, ni l'évêque, ni aucun habitant ne s'étant présentés pour la racheter, on la réduisit en cendres ainsi que toutes les habitations voisines. L'hôpital seul fut respecté, et la flotte mit à la voile.

Elle toucha à la Dominique et à St.-Christophe, où elle fit de l'eau et parut devant St.-Domingue. Le débarquement se fit. L'armée marcha vers la ville, après avoir repoussé cent cinquante cavaliers espagnols qui voulurent l'inquiéter dans sa marche. Elle força à son arrivée les troupes qui défendaient les portes, entra pêle mêle avec les fuyards dans la ville et s'en empara. Le château fut abandonné pendant la nuit, et les Anglais se trouvèrent entièrement maîtres de la place. Ils y trouvèrent des provisions considérables en vivres et en marchandises qu'ils embarquèrent. La ville fut rachetée vingt-cinq mille ducats, et quand cette rançon eut été payée, la flotte fit voile pour Carthagène qui fut prise d'assaut, grâce à l'habileté du général Carlisle et à l'intrépidité de ses troupes. On y trouva peu de richesses. Les habitans avaient été informés de la prise de St.-Domingue, et avaient mis leurs effets à l'abri, mais la ville fut rachetée cent dix mille ducats, et l'abbaye mille écus.

Cependant une maladie contagieuse fatiguait la flotte. L'amiral résolut de retourner en Angleterre, mais la nécessité de sauver un vaisseau, chargé d'artillerie, et d'une grande quantité de marchandises, le fit revenir à Carthagène, où il passa encore quelques jours. Il mit à la voile ensuite, passa entre Cuba et Jappatan, ruina à St.-Antoine et à St.-Augustin quelques petits établissemens espagnols, longea la côte de la Floride et gagna la Virginie, dont il trouva la colonie dans cette détresse, dont j'ai parlé plus haut. M. Lane qui n'espérait pas de pouvoir la rétablir s'embarqua avec ce qui restait de colons et revint avec la flotte en Angleterre. Elle entra à Plymouth le 18 Juin 1586.

Cette expédition majeure coûta sept cents cinquante hommes moissonnés et par l'épidémie et par la guerre, et valut à l'Angleterre six cents mille livres sterling, sans compter l'artillerie, dont on évalua le nombre à deux cents quarante canons.

Il ne faut pas oublier que dans ce voyage, le chevalier Drake fut le premier Anglais qui débarqua à la Nouvelle Angleterre. Elle fait partie du continent que Amidas et Barlow avaient précédemment découvert. Drake rapporta à Elisabeth la soumission d'un roi de ces contrées.

(11) et (12) Cette époque où la gloire maritime de l'Angleterre se prononce déjà avec tant d'éclat fut signalée par deux traits héroïques dont le souvenir n'a point échappé au poëte, et mérite d'être perpétué.

On doit la relation du premier au chevalier Guillaume Monson qui, n'ayant encore que seize ans, se trouva en personne à cette affaire. Elle eut lieu entre un vaisseau anglais et un vaisseau biscayen qui revenait de Newfoundland. Les deux vaisseaux s'attaquèrent avec furie. L'espagnol était un grand navire de trois cents tonneaux. L'anglais était bien inférieur en force. Cependant ce fut lui qui tenta l'abordage. Les Anglais sautèrent à bord de l'espagnol, et le combat commença. Dans l'intervalle le vent s'éleva et la mer devint houleuse. Le vaisseau anglais, pour ne pas se briser contre l'ennemi, fut obligé de se dégager et de s'éloi-

gner en laissant la plus forte partie de son monde, occupé à combattre sur le pont de l'espagnol, qui crut que cette circonstance lui assurait la victoire. Mais les Anglais loin de se décourager, redoublèrent de vigueur. Ils combattirent toute la nuit, et lorsque le jour naissant instruisit les Espagnols de la perte qu'ils avaient faite et qu'ils virent le nombre de leurs morts, le peu d'hommes qui restait mit bas les armes et se rendit prisonnier. Les Anglais restèrent maîtres du vaisseau et le conduisirent à l'île de Wight. Il n'était pas un seul d'entre eux qui ne fut plus ou moins blessé.

Le second trait appartient à cinq vaisseaux de la compagnie anglaise connue sous le nom de compagnie de Turquie. Elle les dépêcha dans la Méditerranée, pour protéger le commerce du Levant que le roi d'Espagne voulait anéantir, à en juger par les ordres qu'il avait donnés à ses galères de détruire tous les vaisseaux anglais qu'elles rencontreraient dans ces mers. Ces vaisseaux étaient forts, et partirent ensemble d'Angleterre. Arrivés en Sicile, ils convinrent de se réunir à l'île de Zante, quand chacun d'eux aurait visité le port auquel il était destiné. Ils furent fidèles au rendez-vous où ils s'arrêtèrent pour faire des provisions. Ils apprirent à Zante que deux flottes espagnoles l'une de trente, l'autre de vingt galères les attendaient pour les arrêter. Cet avis ne leur fit pas changer de résolution. Ils se constituèrent en escadre en cas de combat, nommèrent amiral M. Edouard Williamson qui montait le *Royal Marchand*, et vice-amiral le capitaine du *Tobie*, et s'entendirent ensemble pour obéir à leurs signaux. Ils partirent et rencontrèrent l'ennemi à la hauteur de Pantalarea, île située entre la Sicile et la côte d'Afrique. Sa force était de trente voiles, parmi lesquelles étaient onze galères et deux frégates. Le général espagnol, Dom Pedro de Leiva les somma de se rendre à discrétion. Sur leur refus, le combat s'engagea malgré l'énorme disproportion de forces. Après cinq heures d'une bataille opiniâtre, les Espagnols horriblement maltraités, et ayant perdu trop de monde pour pouvoir servir leur artillerie, abandonnèrent le champ de bataille, et laissèrent le passage libre

aux cinq vaisseaux qui n'avaient perdu que deux hommes, et poursuivirent leur route après leur victoire. Ils rencontrèrent l'autre division espagnole de vingt vaisseaux à l'entrée du détroit de Gibraltar, mais un brouillard épais les déroba à sa vue, et ils arrivèrent intacts en Angleterre.

IL REGNO

DI ELISABETTA (1).

CARME XI.

ARGUMENT.

Expedition en Amérique aux frais du duc de Cumberland.—Rapides détails.—Coup-d'œil sur les trois voyages de Davis, pour découvrir un passage aux Indes.—Raleigh, Greenvil et White à la Virginie.—Agréables anecdotes. —Baptême du Cacique Manteo.—La première fille chrétienne née dans ces contrées est nommée Virginie.—Conjuration contre Elisabeth.—Mort tragique de Marie Stuart.—Sourdes menées du Roi d'Espagne découvertes à la Reine.—Expédition de Drake à Cadix.—Son résultat.—Joie du commerce de Londres.—Chef d'œuvre du ministre Walsingham.—Voyage de Cavendish autour du monde.—Géants sauvages du port Désir.—Port Famine.—Golphe d'Elisabeth.—Suite et détails du voyage.—Caractère de Philippe II.—Flotte *invincible*.—Ses commandans.—Caractère des Espagnols.—Admirable prévoyance de la Reine, de Londres et de l'Angleterre.—Howard d'Effingham amiral.—Noms des autres chefs anglais.—Détail complet de la destruction de cette flotte dite *invincible*.—Remarques historiques.

Del Cumberlandio Sire il chiaro nome (2)
Quì segno, e spesso segnerollo altrove.
Apre gli scrigni suoi : Armiam, dic' egli,
Prescelte navi, e voi l' umido seno
Fendendo, o Duci, de l' equorea Teti,

Ite a calcar l' Americano suolo,
Al par d' altri felici. Augurio amico!
Là il popol negro adatta invan l' alato
Strale su l' arco e lo disnoda invano;
Trepido ei fugge a l' improvviso scroscio
Del folgore Europeo. Là due, là quattro
Restan cattive Lusitane prore,
Da l' Anglica virtù conquise e dome;
Ch' indi 'l Brasile infesta, e assai maggiore
Stuol nemico pugnando urta e disface.

Magnanima virtù! Sei tu che sproni
Al triplice viaggio il pro Davise,
Un Indo a discovrir varco novello.
Ah! giunto ei pur su la Greenlandia sponda,
Di Desolazìon terra la noma,
E mesto parte; ma di verde smalto
Isole adorne ei scopre, e gente umana
Ch' ha picciol l' occhio, medìocre forma
E 'l volto privo de l' onor del mento.
Ei più che al lucro, a bella gloria inteso,
Suo corso segue, e d' irto monte è in faccia
Che sfavilla com' oro, ove di bianco

Pelo si nutron sol gli orsi deformi.
Rade intorno le falde, e 'l lieve pino
Spinge in loco che d' esso ha il nome ancora (3),
Dolce cagion di lusinghiera speme.
E tu sai ben, magnanima virtude,
Ch' a la Virginia traggi anco altri Eroi (4)
Tra spiacevoli annunzj e triste morti.
Ma d' essi è il cor d' alto tripudio colmo
Allor che al fonte salutar Mantèo
Terge la colpa original d' Adamo,
E fassi d' Inda nazìon Signore:
E allor che nasce da Cristiani padri
La prima Figlia, cui 'l medesmo nome
Diè la terra ove schiuse i lumi al die.
Ah poteo sol turbar cotanta gioja
La rea congiura ch' irritò lo sdegno
De l' invida Reina, e a morte ingiusta
Trasse la bella de la Scozia erede
Stuarzia Donna!.. Un velo io stendo e taccio.

Tesse l' Ispan Monarca ostili trame;
Ma tronca Elisa l' odìosa tela.
Va, dice, o invitto Drake, a opporti a lui (5):

Borought, Fenner e Belingham sian teco.
Ei di Cadice sbalza entro del golfo,
L' ardite prue sforza a ritrarsi, e strugge
Cento navigli. Tu 'l mirasti, o Tago,
Presso inoltrarsi a le tue ricche arene,
E singular certame a un Duce offrire,
Che cor non have, che vilmente lascia
Anco cento navigli in sua balìa.
E in grembo de l'Atlantico Oceàno
Vie più voi lo miraste, o Asorie terre,
Mieter belliche palme e d' auro carche
Così, che l' Anglo mercatante n' ebbe
Giubilo intenso, e divulgossi intorno
Di Walsingham l' industre opra famosa.

Surge or novo Guerrier, Nauta felice,
Che 'l giro imprende mondìal, che fia
Detto il secondo de l' Ispan flagello,
E, o Cavendish, tu sei di ch' io ragiono (6).
Barbaro Negro, il venenoso dardo
Non iscoccar ! L' aere già fende... ahi tinto
È nel sangue d' un Anglo ! Ecco distrutto
Il tuo paese; e 'l vendicato Duce

Del lito American solcando l'acque,
Altri selvaggi abitator rincontra,
Eguali a quelli che s'armar di monti
Per tor di mano il divo scettro a Giove.

Città diserta da l' Ispan lasciata
Vede un istante, e passa; e te di bella
Sabbia fornito, ameno golfo, ei sacra
Ad Elisa immortal. Sperde i feroci
Cannibali inumani, e gl' Indi incalza
Che nutre Aranco, d' or feconda: acquista
De la Guinea le merci, e da Quintéro
Sorto saccheggia ricche navi e incende;
Sommerge a Puna altro vascel nemico,
Ove gli asconde indarno il suo tesoro
Un Peruviano battezzato prence;
Per lui più legni e varie ville in preda
Giacciono al foco, e del primier naviglio
De l' oste avversa inutile è 'l valore,
Ch' ei ne trionfa appien: quinci di glorie
Carco sen riede a la nativa sponda.

Ma nè di lui, nè de l'esimio Drake

Bastanti fur le belle imprese a porrè
Freno a l' invido cor del Rege Ibero.
In sua magion tiranno, empio con tutti,
Credeasi il folle dominar sul mondo ;
E ostenta le marittime sue forze
Col titol vano d' Invincibil Classe (7),
Alto timore a indur d' Elisa in petto.
Certo pel numer de le spesse vele,
Che i soggetti dominj a lui mandaro,
Era pur tal. Vedriasi appena eguale
Sorger d' arbori copia entro le ombrose
Ibernie selve. Il chiaro duce estinto,
Ch' a la pugna di Lépanto illustrosse,
Tu, nobil Sire di Medina, l' alto
N' avesti imperio, e t' obbedian Recalde
E gli altri magni che l' Ispane diero
Vaste province. Il turgido drappello,
Che volontario a le tue navi accorse,
Avria macchiata di sua stirpe eccelsa
L' altera gloria e l' ingrandita pompa,
Servendo al cenno d' un men nobil Duce!

Elisa intanto il congiurato nembo

Mira da lunge, e a dissiparlo è presta.
A l'armi, sclama la gran DONNA, a l'armi,
E magnanima LONDRA eco a lei face.
Le accolte squadre in su le patrie sponde
HOWARD D' EFFINGAM reggerà, che seco
I tre fulmin di guerra avrà compagni,
DRAKE, HAWKIN, FORBISHER. Questi de l'Anglia
Stiensi su l'onda occidental: s'arresti
Il pro SEYMOUR di Fiandra a i liti, presso
Il capitan de le Zelandie navi,
E al Parmigian turbi le ostili idee.

Spazia su i flutti d'oriente HOWARDO,
S'accoppia a DRAKE, e d'apprestarsi impongli
Al fero scontro del superbo Ispano
Che pace infinge, e indietro lascia il Tago,
Spronando verso di Corogna i pini.
Ha gonfio il cor di stolto orgoglio, e ingombro
Ha già lo spirto de' più begli eventi
Che vanità puote inspirar. Traea,
Quasi in trionfo, d'ogni fregio ornato
Il gran navilio, che fea pompa insieme

D' ogni arma orrenda che inventò Megera.
Ma forse increbbe al regnator Nettuno
La rea baldanza. Ad un suo nembo; vanne,
Scindi le navi, e la confondi, ei disse.

Infausto augurio! Ver l'Iberie spiagge
Mira già l'Anglo che del nembo i danni
Meno sofferti avea. L' Ispano instrutto
Da fallaci novelle, i dissipati
Legni raguna, e anch' ei ver l' Anglia move.
Ecco lo scontro fero: appena ei stassi
Sovra Edistone, del nemico l' ire
Prova e 'l valor. Tu, impavido De Leva,
Che non festi a salvar la patria gloria
Ne l' istante crudel? Gli sforzi tuoi
Ahimè! fur nulli; ed un vascel primiero
Giace inutile mole, ed altri sparsi
Cercan l' onta celar traverso a l' onde.

Incalza il vincitor: Vorace fiamma
Appicca al legno del tesor custode:
Quel che il forte Valdeze in guardia avea
Bersaglio è a l' arte de l' invitto DRAKE

Che largo è a' fidi suoi del tolto argento.
Ma 'l fier Gusmano ancor non cede il campo,
Anzi su l' onde istesse le disgiunte
Vele rassembra. Le due prime squadre
Or dirige De Leva, or fiso è il loco
Ad ogni nave per novella pugna,
Or del vento in balìa quella d' Oquendo
Lasciasi, e nunzio celere s' invìa
De la florida Parma al pigro Duca.

L' Anglo Campion da l' altra banda intanto
Fa che 'l minore Howardo e Hawkin di piglio
Dieno al negletto pino, e s' incominci
La seconda tenzon. Non facil cosa
È 'l pinger quì d' ambo il valor, l' ingegno,
Onde il vento che regna aver propizio.
Oh come l'un qualche tua nave, o Londra,
Dal disteso scampar nimico artiglio
Avido cerca ! Oh come l' altro agogna
Il primiero ritor vascel medesmo ;
Chè 'l prescrivea severo il patrio orgoglio !
E chi potria de' bronzi altitonanti
L' alto scroscio ridir ? Là de l' Apulia

Sovra l' ardente suol ne' giorni estivi
Con meno orrore romoreggia il tuono
Tra nube e nube. Andiam, gli Angli più audaci
Gridan, su i legni lor col ferro e 'l foco.
A che indugiar ?... La bellicosa foga
De' magnanimi suoi provvido infrena
Il Capitan che pel trionfo attende
Che 'l vento spieghi a sud-oveste i vanni.

Segue la pugna a inferocir. L' Ispano
Scopre impavido il petto, e non sinora
Gli omeri volge. Insazìabil Morte
Passeggia in mezzo, e co l' adunca falce
Miete in più guise a mille e a mille i giorni.
Ma 'l vento cangia, e qual previsto avea
D' Anglia l' Erne. Come saetta piomba
Da negro ciel su de l' antica quercia,
L' onor togliendo a le ramose braccia,
Che lunge sbalza dal diviso tronco;
Ei così allor piombò sul gran navilio
Del fero Ispano. Col propizio vento
Di fianco 'l preme, ed in brev' ora tutto
Per le schiume marine lo sparpaglia.

Or lieto Howardo in quattro squadre parte
L' oste. La prima egli ritiensi; l'altra
Al saggio Drake affida; offre la terza
Al forte Hawkin e a Forbisher l' estrema.
Inseguesi il nemico; ei mostra ancora
La fronte e freme disdegnoso: cade
Sotto d' Hawkin di Lusitania un legno;
Ma in vicendevol metro urtan lui pure
Diego e De Leva a un tempo ed altri Prodi.
Scorge il periglio l' Anglo Duce, e accorre
A dargli ajta col minore Howardo:
Tal ch' egli e illeso scampa, e rio governo
Anzi fa pur de le galere ostili.
Infausto giorno ancor! Grande è la strage;
Ma il sangue in copia sol versa l' Ibero,
E più del sangue la superbia or doma.

Premia il Duce il valor de' fidi suoi,
E sanlo Howardo, Hawkin; sallo con altri
Forbishero possente. A i grati annunzj
Volan de l' Anglia i generosi spirti
Novo a l' oste navale a tesser fregio,
Che Seymour, che Wintero anco rinforza.

Stassi in faccia a Calesio alfin l' Ispano,
Che di Parma il Signor stimola sempre,
E sempre indarno. Elisa il guata, e a un cenno
Macchine pregne di nascosto foco
Gli spigne in mezzo. Il regal cenno, voi
Young e Prowse, eseguiste. Atra è la vampa
Che si spande d' intorno, e che al nimico
Empie di tema il cor. Gomone ei tronca,
Ancore lascia in abbandono, e fugge.

Fugge, o Filippo, l' Invincibil Classe?..
Generoso Moncada! Ah sol la gloria
Tu de la Patria serbi, arduo trionfo
Su te cedendo a l' Anglo ammiratore!
Argine ei più non trova: innante a Drake,
A Fennèro, a Fentone e agli altri Eroi
Tutto s' invola del timor co l' ali.
Pianser l' Iberie spose in veste negra
L' amaro fato de' consorti loro
E le spente lor tede e 'l freddo letto;
Pianser egre le madri, e tal fu il pianto
Di cento e cento alme progenie illustri,
Che 'l fier Monarca abbrevìarne il lutto

Dovette: ah! solo in questo emulo a Roma,
Quando colei, superba troppo, vinta
Fu da la rea di Canne orrida pugna...
Ma non era colei difesa ancora,
Come Filippo, da Invincibil Classe!

NOTES.

CHANT XI.

(1) Nous avons vu dans la première note du chant précédent combien la découverte de la conspiration de Parry avait aigri le caractère d'Elisabeth, et jusqu'à quel point en soutenant le pouvoir arbitraire de la cour de haute commission, malgré les représentations de la chambre des communes, elle était sortie de ce caractère de modération qu'elle avait jusqu'alors suivi en ce qui concernait les sectes religieuses. Nous touchons maintenant à l'un des événemens le plus extraordinaire de son règne. Je veux parler de la mort de Marie Stuart. Marie Stuart était-elle innocente ou coupable? Elisabeth, en la laissant périr sur l'échafaud, céda-t-elle à la raison d'état, ou n'écouta-t-elle qu'une odieuse et basse jalousie, indigne d'une aussi grande âme? Telles sont les questions que l'on ne résoudra jamais, parce que l'on a prétendu mille fois les avoir résolues. Comment démêler la vérité à travers les exagérations qui déshonorent les jugemens des deux partis? Qu'opposer à l'esprit de secte? Qu'opposer aux passions, ces deux grands ennemis de la raison? Le jugement de la postérité. Faible ressource! Les passions meurent, mais non pas l'esprit de parti.

Marie Stuart avait quitté la France. Elle régnait en Ecosse. Ses premiers instans furent paisibles. Elle était belle; les hommages l'accueillirent. Elle était veuve: les prétentions s'éveillèrent. Elle était sensible: l'amour la perdit. En France, les prodigalités de François II, c'est-à-dire, d'un époux amoureux, l'avaient accoutumée au faste: il était devenu son premier besoin. Elle s'était imbue, dans la société des Guises, de cet esprit de dissimulation que les courtisans contractent dans l'usage de l'in-

trigue, et sa franchise s'était altérée. Le séjonr de la France l'avait familiarisée avec cet esprit de galanterie, dont l'habitude eurichit la coqnetterie de ce qu'elle fait perdre au sentiment. Enfin les prêtres tous puissans à la cour de Fontainebleau, avaient enraciné dans son âme ses préventions contre les Protestans. Le trône d'Ecosse, brillant de moins de lustre, entouré d'une cour presque sauvage encore, dont la rudesse préférant la violence à la ruse ne soutenait ses opinions religienses qne par des excès, et dont les individus peu façonnés aux égards, étaient loin de soupçonner que la beauté et le sexe fussent un rempart contre les outrages; ce trône, dis-je, ne convenait guère à une femme du caractère de Marie Stuart. Nièce des Gnises, il importait à lenr politique de disposer de sa main. Voisine d'Elisabeth, il importait à la sûreté de cette reine de déterminer son choix. Maîtresse de son cœur, il importait à l'orgueil de Marie de ne tenir un époux qne de l'empire de sa beauté. Mais le choix des Guises, le choix d'Elisabeth, le choix de Marie promettaient également d'être odieux à l'Ecosse. Protestant, les Catholiqnes l'eusseut repoussé; Catholique, il eût alarmé les Protestans; et quel que fût cet époux, il ne pouvait être la garantie de la paix. Il était de l'intérêt d'Elisabeth que cet éponx fût anglais. Les Guises ne connaissaient que la politique: mais Elisabeth connaissait le cœur des femmes. Elle fit voir Darnley à la reine d'Ecosse, et la figure, les grâces et les agrémens d'un jeune homme eu firent plus dans un moment, que n'en avaient fait depuis plusieurs années, tous les cabinets de l'Europe.

Lord Darnley, fils du comte de Lenox, était l'un des plns beaux hommes d'Angleterre. Malheureusement les qualités du cœur ne répondaient pas à cette belle enveloppe. Un penchant inné pour l'inconstance et l'ingratitnde, une vanité ridicule, un goût excessif pour la licence et le libertinage, le rendaient peu digne de sa fortnne. Marie désabnsée, se refroidit ponr lui. La vanité de Darnley s'offensa de ce changemeut. Il devint jaloux, non par amour, mais par orgueil. On irrita son esprit, on aigrit ses soupçons. Un musicien piémontais, nommé Rizzio, que l'inconséquente Marie honorait d'une confiance, si non criminelle, du moins peu

décente, en devint le malheureux objet. Des mécontens s'offrent à venger Darnley. Ils pénètrent chez la reine. Elle était à table avec Rizzio. Ce malheureux est frappé sous ses yeux, à ses pieds où il s'était réfugié, et expire sous cinquante coups de poignard.

Jusques là Marie n'avait été qu'imprudente. Est-il vrai que bientôt elle va devenir coupable ? On le crut alors. Darnley, abandonné de Marie, privé de secours, tombé presque dans la misère et par conséquent dans le mépris, s'était éloigné. Le comte de Bothwel avait succédé à Rizzio dans l'intimité de Marie. Bothwel déshonoré par ses vices, distingué par sa haute naissance, détesté du parti protestant, dont il avait voulu assassiner le chef (le comte Murray), use de sa faveur avec si peu de mesure, que la malignité le proclame partout comme amant en titre de la reine. On croyait Darnley dans l'oubli. Il tombe malade; Marie va le voir, le ramène, lui donne une maison, passe plusieurs nuits avec lui. Un jour elle lui annonce qu'elle ne pourra le voir la nuit suivante, parce qu'il lui faut assister à la nôce d'un de ses officiers. Cette même nuit, il est assassiné, et une explosion fait écrouler la maison qu'il habite. Le peu d'estime dont il jouissait permettait à peine à quelques personnes de lui donner, pendant sa vie, le titre de roi qu'il avait acquis par son hymen avec Marie. Il meurt assassiné, et soudain, cet attentat appelle sur lui l'intérêt général. Ce n'est plus Darnley, c'est le roi, c'est le monarque, c'est le souverain de l'Ecosse, qu'une main criminelle vient de frapper. Cette versatilité est commune chez les hommes. Si quelquefois elle est funeste, ici du moins elle fut justice. Bothwel devint l'objet de tous les soupçons. Ils s'étendirent jusqu'à Marie. Quoi qu'il en soit, nul ordre, nulle mesure, nulle précaution, ne furent prises par le gouvernement pour s'assurer de l'assassin. En vain le père du roi, le comte de Lenox demande justice et vengeance. Il nomme Bothwel, il désigne ses complices. On est sourd à ses plaintes. C'est peu, Marie Stuart, bravant la rumeur publique avec une audace que l'on ne peut concevoir, et qu'on ne pourrait expliquer qu'en supposant à cette reine, ou bien une âme assez profondément corrompue pour se mettre au-dessus de toute honte, ou bien une âme

assez fortement courageuse pour braver au sein de l'innocence les clameurs du vulgaire et dédaigner avec fierté, dans le sein de sa propre estime, l'iniquité des jugemens humains ; Marie, dis-je, fait casser les nœuds que Bothwel avait contractés avec une autre femme, se rend à Edimbourg, et là donne publiquement sa main à l'homme que toute l'Ecosse accuse du meurtre de son époux.

Un si funeste oubli de toutes les bienséances eut les suites les plus cruelles. L'indignation fut générale, et la révolte éclata. Marie fut arrêtée, exposée aux outrages d'une populace effrénée, forcée à se démettre de sa couronne en faveur de son fils, que l'on proclama sous le nom de Jacques VI, et plongée dans une prison, où Murray, devenu régent, la traita avec une rigueur peu commune. Elle parvint enfin à s'échapper. Quelques seigneurs prirent les armes en sa faveur. La bataille de Glasgow se donna ; Marie la perdit, et n'eut d'autre ressource que de se refugier en Angleterre.

Elisabeth voyait enfin sa rivale entre ses mains ; et pendant les longues années qui s'écoulèrent entre l'arrivée de Marie, et son supplice, Elisabeth s'enveloppa plus que jamais dans cette dissimulation profonde que presque tous les historiens lui ont reprochée. Elle feignit d'abord de prendre le plus vif intérêt à Marie, mais lui refusa la permission de venir à Londres. Elle la fit assurer de sa protection quand elle se serait justifiée, ne pouvant, disait-elle, la voir jusques-là sans compromettre la dignité royale. Marie provoqua elle-même cette justification. Murray vint exprès d'Edimbourg pour l'accuser. Une commission fut nommée pour entendre l'accusée et les accusateurs. Cette justification fut imparfaite. Marie libre en apparence, mais prisonnière de fait, ne put ni retourner en Ecosse, ni passer en France. Il lui fallut rester en Angleterre où son nom fut le prétexte de tous les troubles, de toutes les guerres, de toutes les conjurations. Elle eut pour son malheur trop d'amis apparens, et trop peu de réels. Son fils, Jacques VI, trop occupé de plaisirs n'agit point pour sa mère avec assez d'énergie. Les Guises dans leur perfide politique, étaient trop satisfaits d'avoir toujours au sein de l'Angleterre un moyen d'occuper et d'inquiéter Elisabeth, pour travailler efficacement à l'enlever à ce

pays. Le Pape croyait la servir par des bulles et des excommunications et ne faisait qu'accroître ses dangers. Sa beauté armait ses amans. Ils allaient à l'échafaud, et leur supplice ajoutait aux ennemis de Marie, et les parens et les nombreux amis de ces malheureux. Enfin tel fut le sort de cette reine, qu'objet de l'intérêt général, on ne lui accorda que des larmes, que son nom fut mêlé dans toutes les conjurations, sans en avoir peut-être tramé aucune, et qu'elle ne fut ni défendue pendant sa vie, ni vengée après sa mort. Jamais exemple n'a mieux prouvé combien la pitié des hommes est stérile. Enfin la conjuration du prêtre Ballard et du jeune fanatique Babington s'ourdit. Il s'agit d'assassiner Elisabeth. Babington écrit à Marie. Elle a l'imprudence de lui répondre. L'habile ministre d'état Walsingham découvre le complot. Les conjurés périssent; Marie est compromise; on lui fait son procès; elle monte sur l'échafaud. Jamais Marie Stuart ne se montra plus reine que dans cet instant fatal. Ce fut alors qu'elle déploya toute l'élévation de son caractère. Quand les comtes de Shrewsbury et de Kent lui annoncèrent son arrêt, elle reçut cette nouvelle sans en paraître émue. Elle assembla ses domestiques, leur distribua des récompenses, et écrivit en leur faveur aux Guises ses oncles et à Henri III roi de France. Elle demanda qu'ils fussent présens à son supplice; on eut la dureté de le lui refuser. Indignée de ce refus, elle dit au comte de Kent: " Vous oubliez que je suis cousine de " votre reine. Je suis du sang royal de Henri VII. J'ai été reine de " France. Je suis encore reine d'Ecosse." Elle demanda son confesseur; nouveau refus. On le remplaça par le doyen de Peterborough, dont le zèle indiscret et grossier la fatigua par d'importunes déclamations. " Cessez de vous tourmenter sur ce point, lui dit-elle, " je suis née dans la religion catholique; j'y ai vécu, je veux y " mourir." Le 18 Février 1587, elle se leva de bonne heure, se para avec soin, revêtit une robe de velours noir. " Je l'ai gardée, dit-elle, " pour ce grand jour. Il faut que j'aille à la mort avec un peu plus " d'éclat que le vulgaire." Elle passa ensuite dans son oratoire, fit quelques prières et se communia elle-même avec une hostie que le Pape Pie V lui avait envoyée. Elle sortit ensuite, et apercevant Mel-

vil, un de ses plus fidèles serviteurs : " Adieu, mon cher Melvil, " lui dit-elle. Tu vas voir le terme lent et désiré de mes malheurs. " Publie que je suis morte inébranlable dans la religion, et que je " demande au ciel le pardon de ceux qui sont altérés de mon sang. " Dis à mon fils qu'il se souvienne de sa mère. Adieu encore une " fois, mon cher Melvil, ajouta-t-elle, en l'embrassant. Ta maî- " tresse, ta reine se recommande à tes prières." Sa fermeté ne l'abandonna pas. Elle vit l'échafaud sans frémir. Elle y monta comme elle eût monté sur le trône. Le bourreau voulut la désha- biller. " Cessez, lui dit-elle, je ne suis pas accoutumée à me servir " de pareils gentilshommes." Elle se déshabilla elle-même, s'age- nouilla, leva les yeux au ciel, plaça la tête sur le billot, et fut frappée.

Ainsi périt une princesse du sang royal d'Angleterre, une reine de France, une reine d'Ecosse, illustre par sa beauté, par ses talens, par son amour pour les lettres, par son attachement à sa religion, par son noble courage dans ses derniers momens ; victime d'un amour peu digne d'une aussi belle âme, sans doute, et malheureux exemple des dangers que font courir aux rois les faiblesses du cœur.

La dissimulation d'Elisabeth ne la rendit point impénétrable. Elle se fit presser long-temps pour signer l'ordre de mort. Quand elle en apprit l'exécution, elle s'exhala en regrets, elle s'emporta en menaces. Elle feignit une douleur profonde, se renferma pendant plusieurs jours, écarta ses ministres, fit arrêter le chancelier Davison, qui tenait l'ordre d'elle-même. Vain simulacre ! Davison fut élargi ; elle rappela les ministres, essuya ses larmes, et mit à profit bientôt tous les avantages que cette mort pouvait lui procurer.

(2) Ce voyage dont les résultats furent peu importans, mé- rite cependant d'être cité, parce qu'il fut entrepris aux frais d'un grand seigneur, et qu'il prouve combien le commerce obtenait chaque jour de considération, puisque les grands de l'état se fai- saient gloire déjà d'y prendre part.

Georges, comte de Cumberland, fit la dépense de cette ex- pédition qu'il destinait pour la mer du Sud. Cette flotte était

composée du *Dragon Rouge*, du *Cliford*, de la *Chevrette*, et de la *Dorothée*, et fut commandée par le capitaine Wedrington, qui eut sous lui les capitaines Christoph Lister et Havres.

Elle appareilla de Plymouth le 18 Août, 1586, et eut sur les côtes d'Espagne une escarmouche assez vive avec des vaisseaux qui se rendaient de Lisbonne à Hambourg. Ces voyageurs visitèrent les côtes d'Afrique, détruisirent quelques habitations de nègres qui ne leur procurèrent que quelques provisions de riz, et gagnèrent les côtes de l'Amérique qu'ils touchèrent le 4 Janvier, 1587. Le 10, à la hauteur de Rio de la Plata ils prirent un petit vaisseau portugais chargé de nègres, et le lendemain un autre navire de la même nation, dont la cargaison consistait en chapelets, en images, et en quelques moines destinés pour un couvent nouvellement fondé. Une semblable prise n'enrichit guerre des armateurs.

Ils se ravitaillèrent à Camana, où ils trouvèrent des bestiaux en abondance, et mouillèrent dans le port de Baya. Ils s'emparèrent de quelques vaisseaux portugais, et sontinrent un combat glorieux contre une galère montée de quatre cents hommes, qui fut détruite par leur pinasse qui n'avait que cinquante hommes d'équipage. Ils ravagèrent sur la côte quelques manufactures portugaises, et s'emparèrent ensuite d'un vaisseau dont la cargaison en farine et en sucre était considérable. Ce fut là leur dernier exploit. Ils ne passèrent point le détroit de Magellan, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu. L'excuse de l'amiral fut une maladie qui s'était déclarée parmi les équipages; mais la véritable cause était sa répugnance à lui-même pour ce passage, dont on n'explique pas la raison, et que ne purent vaincre les capitaines qui commandaient sous lui.

A la même époque, une petite expédition de deux barques, destinée pour les Açores, pour le compte du célèbre Walter Raleigh, fut plus heureuse: elle s'empara de plusieurs vaisseaux espagnols et portugais, entr'autres de celui qui conduisait en Amérique le gouverneur du détroit de Megellan Don Pedro de Sarmiento, que ces voyageurs eurent l'honneur de présenter à Elisa-

beth. Ils revinrent en Angleterre avec une riche prise chargée de sucre, d'ivoire, de cire et de bois précieux.

(3) Ce fut également à cette époque que Jean Davis entreprit trois voyages consécutifs, dans l'espoir de découvrir au nord-ouest de l'Amérique un passage aux Indes Orientales. S'étant élevé au nord, il aperçut les côtes de Groenland, dont il ne put approcher à cause des glaces qui s'avançaient à plus de deux lieues en mer. En descendant vers l'occident, il évita les glaces, et remontant au nord, il découvrit au 64me degré 15 m. de latitude, une terre et plusieurs îles couvertes de verdure et habitées par un peuple doux, hospitalier, de petite stature et imberbe. Quelques jours après, il entra dans un détroit auquel il donna son nom. Il revit ces parages dans son troisième voyage. Cette fois il pénétra dans le détroit qu'il avait découvert jusqu'au 73me degré, mais sans trouver le passage qu'il cherchait.

(4) Le poëte entend parler ici de MM. Raleigh, Greenvil et White, qui tentèrent encore en 1586 et 87, de fonder une colonie à la Virginie. Celle-ci était de cent cinquante personnes, dont M. White fut nommé gouverneur par Raleigh. Ils retrouvèrent Mantéo, l'un des deux Indiens que Amidas et Barlow avaient amenés à Londres lors de la découverte, afin que l'on ajoutât plus de confiance à leurs récits.

On se rappelle que l'inconséquence des premiers Colons leur avait attiré l'inimitié des Indiens si doux dans l'origine, et avait coûté la vie de part et d'autre à quelques individus. Mantéo, à son retour dans sa patrie, n'avait point pris part à ces querelles et était resté fidèle aux Anglais. Pour l'en récompenser, ceux-ci, à leur arrivée, le baptisèrent, et payèrent ses services en le faisant chrétien. Ce fut le premier Indien de ces contrées qui embrassa le christianisme. Comme également le premier enfant de deux Européens qui y naquit fut une fille de M. Ananias Dare, gendre du gouverneur de la colonie, M. Withe. On la nomma Virginie, du nom du pays où elle venait de naître.

Cette colonie s'établit, mais l'histoire ne nous appreud pas si elle réussit. Tout ce que l'on sait, c'est que quelqne temps apres, le gouverneur reviut en Angleterre, où il arriva après une traversée pénible et dangereuse, pendant laquelle il perdit uu de ses bâtimens et fut obligé de laisser celui sur lequel il montait en Irlande.

(5) Le lecteur se rappellera que les dangers encourus par le *Primerose*, commandé par M. Foster dans la baie de Bilbao, lorsqu'il avait pensé être enlevé par les Espagnols, d'après les ordres clandestins donnés par Philippe II, que le corrégidor, pour sa justification avait communiqués, avaient indigné l'Angleterre, et qu'elle ne respirait que vengeance d'une semblable perfidie. Ce grand armement se poursuivait, mais Elisabeth n'avait pas encore une connaissance parfaite de la puissance contre laquelle il était destiné. L'habile miuistre Walsingham parvint à connaître ce secret. Les espions qu'il entretenait à Madrid l'informèrent que Philippe, dans son conseil, avait déclaré avoir écrit en personne au pape, pour l'informer des motifs de ses préparatifs, et lui demander sa bénédiction sur son entreprise, et qu'au retour du courier il informerait le conseil de ses projets.

L'important était de se procurer cette lettre confidentielle de Philippe. Walsingham en vint à bout par un prêtre vénitien son espion à Rome. De concert avec un gentilhomme de la chambre du pape, ce prêtre saisit un iustant où le Saint Père dormait. Ils fouillèrent dans ses poches, lui dérobèrent ses clefs, entrèrent dans le cabinet, y prirent la lettre, en tirèrent copie, et l'envoyèrent à Walsingham. Joli rôle pour un prêtre!

Elisabeth instruite à temps, se hâta de ruiner cette expédition projettée. Elle fit armer sur-le-champ une forte escadre, en donna le commandement au célèbre Drake. Il partit, ayant sous ses ordres MM. Guillaume Borought, Thomas Fenner, et Henry Belingham, hommes de courage et marins expérimentés. Deux vaisseaux de Middlebourg qu'il araisonna dans sa route, lui apprirent que Cadix était le grand entrepôt des munitions que l'on se disposait à transporter à Lisbonne. Drake ne balança pas. Il cingla droit à Cadix

où il arriva sans avoir été aperçu. Il força d'abord six galères qui tentèrent de lui résister, pénétra ensuite daus la baye, y prit, coula à fond, ou brûla plus de cent bâtimens chargés de provisions de tout genre, au nombre desquels se trouvait uu galion neuf du port de 1200 tonneaux, appartenant au marquis de Santa-Cruz, et uu riche vaisseau marc hand de Raguse, de 1000 tonueaux, armé de quarante pièces de bronze. Cette expédition ne coûta qu'un jour et deux nuits.

En reveuaut, il ravagea toutes les habitations du cap Saint-Vincent, y rasa quatre châtaux, brûla toutes les barques de pêcheurs, détruisit leurs filets, et viut ensuite à l'embouchure du Tage, présenter la bataille au marquis de Santa-Cruz, qui la refusa, et le laissa sans obstacle piller et brûler plus de ceut vaisseaux eucore.

Après cette expédition, si funeste à Philippe, parce qu'elle le contraignit d'ajourner à un autre temps la vengeance qu'il prétendait tirer de la mort de Marie Stuart, et à différer un armement que la bénédiction du pape n'avait pas garantie de sa ruine, Drake toucha aux Açores, et y prit un galion richemeut chargé pour le compte de l'Espagne. Les papiers que l'on trouva sur ce galion furent une proie plus importante encore pour le commerce anglais que les richesses de sa cargaison. Ils donnèrent une idée exacte des énormes bénéfices que pouvait procurer le négoce de l'orient, et de quelle manière il fallait faire ce commerce. La connaissauce de ces papiers fit naître l'idée de la fondation de cette compagnie devenue depuis si célèbre sous le nom de Compagnie des Indes, et qui commença par une association de quelques marchands pour entreprendre ce commerce.

L'habile Walsingham completta sa politique manœuvre en associant les marchands de Londres à son vaste dessein. Ce fut par eux qu'il fit protester à Gênes toutes les lettres-de-change des Espagnols destinés à fournir à Philippe II les sommes nécessaires pour poursuivre ses préparatifs.

(6) Thomas Candish ou Cavendish, était un gentilhomme anglais de la province de Suffolk. Noble daus sa dépense, généreux

dans ses bienfaits, ami du faste et des plaisirs, il dissipa dans sa jeunesse la majeure partie de sa grande fortune. Pour la réparer il prit le parti de la mer. Ses connaissances étendues le rendaient propre à ce métier, et son courage l'élevait au-dessus de toutes les difficultés. Il fut le second Anglais qui eut la gloire de faire le tour du monde.

Il partit avec trois vaisseaux qu'il avait équipés à ses frais pour rester indépendant dans l'exécution de ses projets. Il fit dans ce voyage un tort incalculable au commerce des Espagnols dans la mer du Sud, et, voyageant en savant autant qu'en spéculateur, il leur fut à cet égard plus funeste encore par l'exactitude de ses observations et les données certaines qu'il fournit à sa patrie sur la nature, la force et le gisement de leurs établissemens sur les côtes méridionales de l'Amérique. Elles furent dans la suite d'une grande utilité aux navigateurs anglais, et notamment au célèbre Anson. Il rentra au mois de Septembre, 1588, à Plymouth, après une absence de deux ans et deux mois. En arrivant, il rendit compte du succès de son voyage au lord Hundson, grand chambellan de la reine, et l'un des membres du conseil privé. « Les en-« droits, dit-il dans sa lettre, dont les ennemis de sa majesté tirent « leurs richesses pour lui faire la guerre, sont maintenant parfai-« tement découverts, et si sa majesté le souhaite, rien n'est plus « facile que de les en dépouiller.» Il l'informe ensuite que la plus riche prise qu'il ait faite est celle d'un grand vaisseau du roi d'Espagne, venant des Philipines, et l'un des plus richement chargés qui jamais aient traversé ces mers. Du cap de Californie, dont il a eu connaissance, dit-il, il s'est rendu à la Chine, et donne un aperçu de ce vaste empire que l'on ne connaissait encore qu'imparfaitement. En revenant, il a doublé le cap de Bonne-Espérance, et a relâché à Sainte-Hélène.

Trois ans après, il entreprit un nouveau voyage au détroit de Magellan. Mais la tempête l'accueillit sur les côtes du Brésil, où il fit naufrage, et périt encore dans la force de l'âge.

(7) Le temps n'a point encore effacé le ridicule du nom *Invin-*

cible que la jactance de Philippe II, secondée par l'orgueil quelquefois exagéré des Espagnols, donna à cette flotte immense dont la défaite est encore, au bout de deux cents trente ans, présente à tous les souvenirs.

Depuis l'expédition de Xercès, rien de plus gigantesque, peut-être, n'avait été conçu. Philippe employa plus de trois ans à préparer cette expédition. Quelqu'eût été l'importance du succès de François Drake, il n'avait pas été capable de faire renoncer Philippe à son projet. Il n'avait fait simplement que le contraindre à le différer. L'époque enfin arriva, où cet armement fut en état de mettre à la voile. Et comme si Philippe II eût craint que le poids du ridicule où il s'exposait par le nom qu'il avait donné à cette flotte, ne fût pas assez pesant pour l'accabler, il se plut à l'aggraver encore, en faisant répandre d'avance dans toute l'Europe, le détail pompeux, mais infidèle, du nombre des vaisseaux qui la composaient, des troupes, des munitions, de l'artillerie dont ils étaient chargés, de la beauté des navires, de leur luxe intérieur, des amusemens, des spectacles, des jeux, préparés pour les équipages, de la richesse des habits des généraux, des soldats, des matelots, et mille autres folies de cette espèce. Toutes les nations étaient dans l'attente d'un grand événement. Elisabeth et la nation anglaise étaient les seuls qui s'occupaient sérieusement de faire repentir ce monarque orgueilleux de ses folles espérances.

Jamais Elisabeth ne déploya un plus grand caractère, et jamais reine ne fut soutenue par une nation plus généreuse. Pendant les préparatifs de la défense, Elisabeth se montra chaque jour dans les arsenaux, dans les ports, à la tête des troupes, au milieu du parlement, dans le sein des conseils, parmi les assemblées du commerce; et si la nation la rencontrait partout, elle trouvait également l'Angleterre ou, pour mieux dire, l'esprit de l'Angleterre devançant partout ses vœux, prévenant partout ses ordres, dépassant partout ses moindres désirs. L'intérêt général était l'unique conseil, et loin que la terreur inspirât tant de sacrifices, la joie, au contraire, se peignait sur tous les fronts, et il semblait que l'on se

préparât bien plutôt à célébrer un triomphe qu'à repousser une attaque. Les Espagnols prophétisaient leurs succès, les Anglais préparaient les leurs.

La flotte espagnole était vraiment formidable. Elle était composée de cent trente-deux vaisseaux, dont le port total était de cinquante-neuf mille cent vingt tonneaux. Ils étaient armés de trois mille cent soixante-cinq canons, montés par huit mille sept cents soixante-six matelots, vingt et un mille huit cents cinquante-cinq soldats, et deux mille quatre-vingt-huit galériens. Indépendamment de l'artillerie de chaque vaisseau, on avait embarqué sur la flotte un grand nombre de canons, de coulevrines, de pièces de campagne, pour le service de terre, cent vingt mille boulets, cinquante-six mille quintaux de poudre, douze mille quintaux de mêches, sept mille mousquets, dix mille hallebardes, et une multitude de chevaux, de mulets, de chariots, de roues, de pieux, de bêches, etc. Il y avait de plus quatre-vingt-seize mille quintaux de biscuit, cent quarante-sept mille tonneaux de vin, six mille cinq cents quintaux de lard, et trois mille quintaux de fromage. Cent vingt-quatre volontaires tirés des plus illustres familles d'Espagne, suivis de cent cinquante-six domestiques armés, deux cents trente-huit gentilshommes entretenus par le roi avec cent soixante-trois domestiques, cent soixante et dix-sept ouvriers, deux ingénieurs, un médecin, un chirurgien et trente domestiques pour la seule artillerie : et quatre-vingt-cinq médecins et chirurgiens pour les infirmeries des vaisseaux, faisaient également partie des équipages. Couronnons enfin cette liste effrayante d'hommes de toutes les classes militaires par un corps de personnages très-*utiles* sans doute dans une bataille, savoir cent quatre-vingt moines dominicains, franciscains, flagellans et jésuites.

Le commandement de cette flotte avait été destiné au marquis de Santa-Cruz, célèbre par la bataille de Lépante, mais étant mort dans l'intervale, il fut remplacé par Don Alphonse Perez de Gusman duc de Medina Sidonia. Il eut pour second Don Martinez de Recalde, vieil officier de marine très expérimenté. La haute qualité, et non le mérite du duc de Medina, lui valut ce comman-

dement, par cette raison que les ducs, comtes, marquis qui servaient sur la flotte se fussent retirés, s'ils eussent eu pour chef un homme d'une naissance inférieure à la leur.

Elisabeth opposa des forces respectables à ce grand appareil. Ici la naissance n'entra pour rien dans le choix des commandans. Le talent seul le fixa. Charles Lord Howard d'Effingham, grand amiral d'Angleterre, fut le chef de l'armée navale. Il eut pour vice-amiraux et contre-amiraux, François Drake, Jean Hawkin et Martin Forbisher, les trois plus habiles marins de cette époque. Justin de Nassau, amiral de Zélande, fut chargé de concert avec le lord Henry Seymour, second fils du duc de Somerset, de garder la côte de Flandre, avec quarante vaisseaux anglais et hollandais pour contenir le duc de Parme, commandant des Pays-Bas et l'empêcher de joindre avec son escadre la flotte espagnole.

L'*Invincible* appareilla enfin le 3 Juin 1588. Elle sortit pavoisée et au son des instrumens de musique et saluée par toute l'artillerie du port de Lisbonne. A peine fut-elle à la hauteur du cap Finistère qu'une tempête furieuse la dispersa et la jetta dans différens ports et sur diverses côtes, où elle fut obligée de réparer les avaries qu'elle avait souffertes. On passe volontiers des alarmes à trop de confiance. On la crut perdue et dans l'impossibilité d'agir. Heureusement l'habile Howard en jugea différemment. Il fit voile pour les côtes d'Espagne, connut au vrai l'état des Espagnols, et revint couvrir Plymouth; le duc de Medina Sidonia le suivit de près sur les côtes d'Angleterre.

Depuis le 16 Juillet jusqu'au 2 Août, les deux armées se battirent presque chaque jour. Enfin, la mauvaise fortune attendait les Espagnols dans le Détroit. Poussés par leur imprudence et par un vent de sud-sud-ouest, ils s'enfoncèrent dans le canal et mouillèrent devant Calais. Par l'ordre exprès d'Elisabeth, on remplit huit bâtimens de poix, de godron, de feu grégeois et de résine. Ils furent enduits de souffre, et leurs canons furent chargés jusqu'à la gorge de boulets, de chaînes, de lingots. Pendant la nuit, Young et Prowse les dirigèrent au milieu de la flotte ennemie, en profitant du vent et de la marée, et y mirent le feu. En peu d'instans l'incendie

éclata, et la détonnation fut épouvantable. Les ennemis saisis de la plus vive terreur n'entendent plus les signaux de leur amiral. Chaque escadre oublie son chef. Chaque vaisseau coupe ses cables et s'enfuit au hasard. Les uns voguèrent vers la Flandre et s'engravèrent dans les bas fonds. Quelques-uns essayèrent de sortir du canal, mais un vent violent de nord-ouest en chassa la meilleure partie sur la côte de la Zélande. Les Anglais ne jugèrent pas à propos de les suivre, pour ne pas s'exposer aux mêmes dangers dans ces parages que tant de bancs de sable rendent difficile. Heureusement que dans l'état de détresse où se trouvait la flotte espagnole, horriblement affaiblie par les divers combats où elle avait été constamment maltraitée, privée de ses meilleurs vaisseaux, désemparée dans tous ses agrès, horriblement affaiblie dans ses équipages, ayant perdu la plupart de ses officiers, de ses plus braves soldats et de ses meilleurs matelots, il s'éleva un vent d'ouest qui lui permit de se rallier, et de s'élever dans la Manche, où elle jetta à la mer tous ses chevaux, bœufs, mulets, parce que l'eau lui manquait, et prit toutes voiles dehors la route des côtes d'Espagne, terme de sa fuite, et dont elle rendit les différens ports témoins de son désordre, de son délabrement et de sa honte. L'amiral anglais les suivit jusqu'à trente lieues à l'est de Newcastle, et les laissa fuir ensuite en toute liberté. A peine quarante vaisseaux de cette flotte que tant d'orgueil conduisait, que tant de menaces précédaient, que tant de confiance aveuglait, gagnèrent-ils les côtes d'Espagne. Les uns furent pris ou coulés dans les combats. Beaucoup coulèrent bas dans leur fuite, d'autres naufragèrent sur les côtes de Hollande. Dix s'affalèrent sur les côtes d'Irlande, plusieurs se réfugièrent dans des ports où ils furent faits prisonniers. Tel fut le dénoûment de ce drame maritime, malheureuse production d'une politique tout à la fois étroite et colossale, qui coûta trois ans de préparatifs, plongea dans le deuil toutes les familles, ruina l'Espagne pour de longues années et devint un sujet de honte éternelle pour le souverain qui l'avait conçu. Le duc de Medina Sidonia et la plupart des officiers furent arrêtés, et malgré leur courage, et bien innocens sans doute du courroux des élémens dont ils furent autant la victime que du hasard des combats, por-

tèrent injustement la peine d'une mauvaise fortune dont la honte n'aurait du s'appésantir que sur la tête de Philippe II.

Les flatteurs qui ne manquent pas de transformer en héroïsme les moindres actions des tyrans, ont célébré deux propos qu'ils ont prêtés, selon toute apparence, à Philippe II. Les uns disent qu'il était à la messe quand il reçut la nouvelle de la perte de sa flotte, et que, montrant du doigt un des chandeliers de l'autel, il dit qu'il réduirait plutôt ses trésors et sa couronne à cette valeur que de renoncer à se venger en subjuguant l'Angleterre. D'autres veulent qu'il fût dans son cabinet, occupé à dicter une lettre quand la nouvelle lui parvint, et qu'il dit simplement: « Je l'avais envoyée contre les Anglais et non pas contre les « vents;" et qu'il continua de dicter sa lettre avec le même sang-froid qu'auparavant. Je doute de ces deux propos. Le premier serait d'un fou, le second d'un barbare; quoique cette froide insensibilité peigne assez bien son caractère, et rende ce dernier mot plus vraisemblable que le premier. Quelle admirable force d'esprit! se sont écriés les flatteurs. Quel exécrable excès de cruauté! s'écriront les gens de bien. Apprendre un événement qui livre aux douleurs tout un grand royaume, seul en être cause, et l'apprendre sans sourciller!

Les vainqueurs rentrèrent le 7 Août aux Dunes, à Harwich et à Yarmouth. La joie la plus juste se répandit dans toute l'Angleterre, et fut partagée par toutes les nations protestantes. La reine vint en grande cérémonie à St.-Paul, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces de la protection qu'il avait accordée à ses armes, et qu'attestaient les dépouilles de l'ennemi suspendues aux voûtes de cette église. Elle récompensa d'une manière royale depuis l'amiral jusqu'aux derniers matelots de la flotte, et des fêtes célébrèrent ce grand triomphe. Lord Howard, François Drake, Thomas Fenner, Jean Hawkins, Edouard Fenton, Robert Cross, Georges Beeston, Richard Hawkins, Robert Southwel, Thomas Howard, lord Sheffield, le comte de Cumberland, Georges Riman, Henry Seymour, Guillaume Winter, et une foule d'autres acquirent l'immortalité dans cette circonstance qui éleva au dernier degré la gloire de la marine anglaise.

IL REGNO

DI ELISABETTA (1).

CARME XII.

ARGUMENT.

Elisabeth récompense les services rendus à l'état.—Le comte de Cumberland part pour les entrées méridionales.—Expédition de Drake et Norris en Portugal.—Espoir de D. Antonio de remonter sur le trône de ce royaume, d'où Philippe II l'avait chassé.—Noms de ceux qui se distinguèrent dans cette expédition.—Cumberland part pour les Açores, et ravitaille l'escadre de Drake et de Norris.—Mention de Lister et de Monson. — L'entêtement du premier nuit à Cumberland.—Voyage de Michelson au Golphe du Mexique, et de Childey au détroit de Magellan.—Son projet.—Elisabeth donne du secours à Henri IV.—Henriade de Voltaire.—Allusion politique aux événemens actuels en France.—La Reine consolide la marine.—Le nombre des armemens particuliers croît sous ses auspices.— Elle envoye Hawkin et Forbisher sur les côtes d'Espagne.—Jean White à la Virginie.—Bataille de Barnum et d'autres capitaines contre André Doria, du comte de Cumberland, et lord Thomas Howard contre la flotte Espagnole.—Dernier et malheureux voyage du célèbre Cavendish.—Héroïsme de Greenvil, Raymond et Lancaster aux Indes Orientales.—Horrible tempête qui engloutit Raymond.—Carey aux Indes Occidentales.—Autres expéditions de Cumberland, Newport etc. etc.

E giusta laude e giusto premio Elisa
Largisce lieta a' fidi suoi guerrieri,
Che tanto oprar contra il nimico Ispano.
Nè te negletto con ragione or lascia,

Di CUMBERLANDIA o Sir. Facile appaga (2)
Il tuo desir; col nobil don t' onora
D' un suo regal vascel; snodi la vela,
E al mar t' affidi ancor. Se 'l bel disegno
Non t' è dato compir, d' avversi è colpa
Perfidi venti e de la rea stagione,
Che ad ingrato t' astringe arduo ritorno.

Sien più felici or quei che ver le spiagge
Movon del Lusitan le accolte navi,
Su cui l' espulso re cerca l' avito
Seggio ritorsi ed il gemmato serto,
E vendicarsi de l' Ibero a un tempo.
Loco primier tiensi l' invitto DRAKE (3),
Cui i duo FENNAR, SACKVIL, WINTER, GORINGO
Deon per l' onde prestar soccorso amico,
Ed altri Eroi con le terrestri pugne,
Quand' uopo fia. N' abbia l' Ispano orgoglio
Estremo il duolo, ingiurïosa l' onta,
Vie più forzato a paventar l' Inglese,
Che gli rapisce l' armi sue, sue merci,
Cui più che 'l ferro ostil, del clima i morbi
E le non sane frutta arrecan danno

Ne gli ancisi compagni. Anco il medesmo
Cumberlandio Signor nel novo impreso
Corso migliori eventi incontri e sorte.
Novo vascel, di che l' onora Elisa,
E che Vittoria nomasi, per lui
Serva di fausto augurio. Ei ver le Asorie
Volte ha le vele appena, e son sua preda
Varj d' Olanda bastimenti e Francia,
Sorti testè del Newfoundland da i liti.
Presta soccorso nel bisogno estremo (4)
A Drake stesso e a l' altro Eroe, conquisi
Omai da fame minacciosa e cruda:
Con arte al laccio più vascelli Ispani
Prende e dirige a le paterne arene,
De l' util vanto in segno. Emuli al Conte
Son pur qua e là Listero e 'l pro Monsone,
Ch' altri fan seco preziosi acquisti.
Ah s' entrambi discordi essi tra loro
Suti non fusser, di chiaror più bello
Sariasi il Conte irradiato il crine!

Del Messico tu al golfo, o Michelsone(5)
Accorri intanto, ed hai propizio il fato

Sin che tre Ispane navi in tuo potere
Cadon dome; ma 'l reo l' ultima tesse
Tradimento che t'ange e sì ti strazia,
Che pena hai grande di scamparne a nuoto.
Scampi, CHIDLEY, tu pur de' fier Selvaggi (6)
Dal telo alato e dal furor de' venti,
Quand' entro al Freto Magellan ten gisti,
Per fender quinci il Suddio flutto, e 'l piede
Posar d' Aranco sul terren celébre
In su la Chilia spiaggia. In Anglia riedi,
Ove ELISA immortal rimiri intenta (7)
A secondar co l' armi e co' tesori
Il Quarto de le Gallie illustre Enrigo,
Degno subbietto del famoso Carme
Di lui che 'l primo de la Senna in riva
Osò tentar la clamorosa tromba
Di Maro e di Torquato. Un sì grand' Avo,
Speme gentile de' bei gigli d' oro,
Vero splendor de la Bourbonia stirpe,
Ah voi, Nipoti, or più che mai seguite
Or che sorte v' arride un altra volta,
E 'l suo scettro vi rende e 'l suo diadema!
Giusti com' esso, liberali e destri,

Le rigogliose creste a l' Idre occulte,
A la civil Discordia, al Fanatismo,
Troncate a tempo!... E tu rimiri Elisa
Intenta ad ampliàr di sua marina
Le belliche difese. Oh qual tripudio
Su i rai traspar de la gran Donna allora
Che vede a l' ombra de gli auspicj suoi (9)
Crescer lo stuol de i volontarj Duci,
E parecchie allestir squadre possenti,
Onde acquistarsi gloria e far più grande
De la Patria il commercio! Ite a le Iberie
Sponde, alfin lieta esclama, o fidi miei,
E l' inimica nazìon lo sdegno
Provi tuttor de l' Anglica possanza.

Sdegno fatal! White il Virginio suolo
Agogna; e, ignoto ogni altro calle a lui,
Ver l' isole Westerie e le Caribbie
Drizza il timon; quivi più legni Ispani
Del suo valor son preda; a la prefissa
Meta sen giunge, aspre tempeste e pugne
Incontra, fa novelli acquisti, a fondo
Getta il tesoro del nemico, e riede.

Riedon Barnamo ed altri da le varie
Parti de' regni de l' Aurora; e, appena
Ricongiunte le vele, apprestan l' armi
Contra un forte Campione assalitore.
Doria egregio, sei tu, ch' opri l'ingegno,
Ch' opri la mano a pro del Rege Ibero,
Che sei de l' Anglia il più crudel nimico!
È de le pugne instabile la sorte.
Soffri che ad onta del valor tuo sommo,
E ad onta de la Belgica viltade,
Gli Angli ottengan su te l' intera palma.
Tua gloria è salda : il Ferrarese Omero
Sacrotti un tempio d' immortale onore
Nel suo Carme divin; pago ne sii.

Sovra l' Ispan di Cumberlandia il Conte (10)
Movesi ancor. Qualche non tenue spoglia
Tolta su lui, non vede ei fausto il corso,
E indietro torna a scer destro migliore
A le più belle imprese. Il Figlio egregio
Del Duca illustre di Norfolzia io veggo;
A l' aura ei scioglie la paterna insegna,
Ch' offre in tre pezzi una spezzata lancia,

E val' ostile Peruvian navilio
Ad assaltar. Quì chi porrà dar lode
Degna al tuo merto, intrepido GREENVILLE,
Che con tanta virtù pugnasti in mezzo
A numer sì maggior del fero Ispano?
N' ebbe ei vittoria, è ver : talor virtude
È per necessità dal numer vinta :
Ma la vittoria sua costògli cara.
E se d'HOWARDO e se di te le gesta
Or felici non fur, d' un nobil vanto
Furo ad entrambi almen. Di CAVENDISE
Veggo il fatal viaggio estremo : e pure
Ei feo le usate prove, ample mietendo
Utili palme, ed inimiche terre
Incendìando ove trascorre. Io veggo
Di RAIMONDO e di LANCASTRO i legni
Ch' a l' India an volto orìental le vele.
Son del primo gli eventi acerbi ed atri.
Fuggi, misero, fuggi! Egioco irato
Scuote il cielo e lo squarcia, il mar sossopra
Mette da l' imo fondo : orrido è il lampo,
E spaventoso e non più udito è il tuono
Misto a lo spesso folgor che consuma
La disperata ciurma. Ei sì tremendo

Allor non fu ch' a la Titania prole
Fiaccò le corna del superbo orgoglio.
Miser, peristi entro del mar sepolto;
E tu scampasti egual destin, LANCASTRO!
Tu valchi le Comorrie isole, sede
Di Selvaggi crudeli; indi tu miri
Ver le Melindie arene, ove le merci
Lucri del Turco e Lusitan nocchiero,
E stanco alfin ricalchi il patrio suolo.

Calliope i nomi con sagace spirto
Quì di più Eroi n' addita. Or vedi, esclama,
CAREY, che a l' Indo Occaso in fero agone
Pugna a LISLE congiunto e ad altri Forti
Contra l' Ispan. Vedi BRADSHAN che a l' urto
Non regge sol de le galere sue,
Ma a ritrarsi l' astringe, e in lui, che viengli
Soccorso a dar, tanta viltade induce,
Che cor non have d' assaltarlo e fugge:
Il CUMBERLANDIO Sir, ch' or sol s' affida,
Senza regale ajta, in grembo a l' onde,
E che sdegnoso pe' contrarj venti
Lascia il loco a NORTONE e l' util anco:
NEWPORT, ch' a l' Indie occidentali istesse

Fa ricco acquisto di nemiche navi;
Ch' arde sue ville, e ponle a sacco in pria;
Che mentre da la Florida ritorna
Porge cortese mano ad altro eroe:
E que' che dritto al Messicano golfo
Squarciando il seno di Nettun fremente,
E ricche prede ammassa, e due sostiene
Tenzoni contra del guerriero Ispano,
E vincitore il Duvrio suol l' accoglie.

Vedi Walter, segue Calliope amica,
Che volge in mente o d' espugnar Pantama,
Entro di cui l' Ispan l' oro raduna,
Che in te poi versa, ahi di sì bel metallo
Avida troppo, Europa! O di ghermire
Sue navi quando del tesor sian carche.
Ma in ira ad Eolo ei pur, due squadre forma,
E a Forbishero ed a Burrough le dona,
Che gloriosi riedono a la Patria
Più che per l' util lor, per quel d' Elisa.
E vedi White che al nimico istesso
Duo legni colmi de l' argentea spuma
Involà, e' l re domato alto sen duole.

HAWKIN, del grande HAWKIN figlio, che 'l brama
Premer nel Suddio Mar, che fisa i regni
Celebri scorrer de la China, e i liti
Che onoraro già DRAKE e CAVENDISE
Ed i maggior Nocchieri. Altre fiate
Vedi tu il sir di CUMBERLANDIA il calle
D'Iberia ritentar, due Franche antenue
Furando in prima di ricchezze piene,
Degno compenso a li sofferti danni,
Indi reo del nimico aspro governo
Facendo, e a se nessun profitto. Vedi
Quei che a Capo-Breton vanno e a Ramea;
Chi fa naufragio a le bermudie rive,
Rive il cui vero nome è dubbio ancora,
E co l' auspicio di piopizia stella
Riede sul bel Tamigi allor ch' ELISA
Col Quarto Enrigo de le Gallie onore
In più stretta amistà s' unisce contro
Al turbulento de l' Iberia Rege.
E vedi alfin là del Brasil pe i flutti
Di LANCASTRO e VINNERO i varj casi,
E li viaggi di DUDLEY e d'JONES,
Sempre fatali a l' orgoglioso Ispano.

NOTES.

CHANT XII.

(1) La destruction de la flotte *invincible* venait de réduire Philippe II au silence et à l'inaction, du moins pour long-temps. Le duc de Parme voyait son crédit affaibli en Flandres, par l'impossibilité où la médiocrité de ses vaisseaux et la vigilance de Nassau l'avaient mis de se joindre d'une manière active à la flotte espagnole. La révolution était consommée dans les Pays-Bas ; et dans ces fertiles provinces pour jamais échappées au joug de l'Espagne, la liberté croissait chaque jour. La France restait seule agitée par les fureurs de la ligue. Mais le fameux duc de Guise venait de tomber assassiné aux pieds de Henri III, vengeance tout à la fois odieuse et impolitique, qui décuplant les ennemis du dernier des Valois, n'avait fait que hâter l'exécrable attentat de Jacques Clément. Elisabeth triomphante respirait enfin, et voyait avec joie Henri IV s'approcher du trône. Ces deux grandes âmes si bien faites pour s'entendre, se réunissaient de pensée. Leurs vœux étaient égaux, savoir : l'extinction des dissentions religieuses, l'équilibre entre les puissances, la paix de l'Europe ; et pour la premiere fois le continent voyait les Anglais et les Français marcher sous les mêmes enseignes. Heureux accord que l'intérêt du monde autant que la philosophie devrait rendre plus fréquent !

Cependant il faut en convenir, ce règne glorieux était loin de concourir à l'accroissement de la liberté anglaise. Le despotisme introduit par la dynastie des Tudor, quelquefois attaqué sous Henri VIII, toujours odieux sous Marie, avait poussé de profondes racines sous Elisabeth. Elle avait succédé à la femme la plus juste-

ment détestée. La modération, la prudence, la sagesse dont elle avait fait preuve dans les premières années de son règne avaient charmé les Anglais. Le noble essor qu'elle avait donné au commerce avait distrait toutes les pensées en donnant une direction nouvelle aux espérances. La protection qu'elle avait accordée aux arts et à l'industrie toutefois si utile à l'intérêt public, avait concentré davantage l'intérêt particulier. On s'occupait plus de soi et moins des affaires de l'état. Le parallèle de la situation d'où l'on sortait avec celle dont on jouissait était totalement en faveur du règne d'Elisabeth, et l'on se croyait libre parce que l'on était heureux. Dans cette situation des esprits, il arriva que, lorsque les communes voulurent de temps en temps élever la voix pour restreindre la prérogative royale, la fermeté, disons mieux, la hauteur qu'Elisabeth opposa à leurs réclamations, ne trouva que peu de contradicteurs. Mais après la destruction de la flotte *invincible*, cette espèce d'insouciance pour la liberté devint bien plus frappante encore. On ne voyait plus dans Elisabeth que la souveraine dont la courageuse activité avait créé une armée navale et une armée de terre, dont la prudence avait prévenu tous les dangers, et dont l'habileté profonde avait calculé toutes les ressources. Un grand homme, un héros, un guerrier aurait-il déployé plus d'énergie, affronté cette crise avec plus d'audace, mis tous les ressorts en mouvement avec plus de vigueur, répandu par la sérénité de son front, la fermeté de sa conduite, l'élévation de ses discours, plus de confiance, plus d'enthousiasme. C'était ainsi que l'on parlait en Angleterre. On répétait sans cesse ces mémorables paroles qu'elle avait adressées à son armée: « Je n'ai que le bras d'une « femme, mais j'ai l'âme d'un roi, et qui plus est d'un roi d'An- « gleterre. » Le peuple dans la juste ivresse de son triomphe rapportait tout à Elisabeth. On eût regardé comme un sacrilége de lui refuser quelque chose, de douter de l'étendue de sa puissance, et de mettre en question la légitimité de ses prétentions. Enfin, pour peindre d'un mot l'esprit public de ce temps, on était esclave par amour de la gloire, position la plus critique où la liberté puisse se trouver, parce que l'élévation des sentimens déguise la servilité de l'obéissance passive.

Cette obéissance se manifesta dans le parlement qui fut convoqué peu de temps après la victoire. Il accorda un double subside sans attendre presque qu'il lui fût demandé; et transformant de la sorte en hommage national ce qui n'est que générosité de la part du peuple, il déplaça la reconnaissance en prêtant à la nation le rôle qui, en pareil cas, doit être celui du monarque. Comment avec une conduite semblable aurait-on fait fléchir une reine dont la fierté impérieuse réprima quelques voix qui tentèrent de s'élever contre l'un des plus intolérables abus, je veux dire le droit de *purvoyance*, déplorable vestige du régime féodal, par lequel les officiers de la maison royale se permettaient de prendre à volonté tout ce qu'ils jugeaient convenable en provisions, vivres, voitures, chevaux pour le service du roi, et d'en fixer constamment le prix, au dessous de la valeur, sans avoir même l'équité de désigner une époque pour en toucher le payement. On conçoit à combien de vexations l'exercice d'un pareil droit pouvait donner lieu, et combien de portes il ouvrait à la rapacité et à la mauvaise foi des agens subalternes. Ce fut cependant pour défendre ce droit qu'Elisabeth déploya tant de hauteur, quand elle sut que, dans le parlement, il avait été question de sa répression. Elle daigna descendre à promettre de mettre ordre aux abus qui s'étaient glissés dans la manière de l'exercer. Sans doute, nous verrons arriver le temps où le parlement viendra à bout de le supprimer. Les successeurs d'Elisabeth n'auront pas tous le génie, ni le caractère altier de cette reine, mais dans ce moment on reçut comme une grande faveur la promesse qu'elle voulait bien faire. On lui donna par conséquent la mesure de sa force sur les esprits. Qu'arriva-t-il? C'est que la liberté déjà si fort compromise fut encore en déclinant; et que, peu d'années après, quoique le parlement eût été convoqué pour en obtenir des subsides, quoiqu'Elisabeth eût le plus pressant besoin d'argent, elle ne fit point céder son caractère aux circonstances. Lorsque l'orateur des communes vint, suivant l'usage, demander pour les membres de cette assemblée, liberté de la parole, sûreté personnelle, et accès auprès du trône, elle lui fit répondre par le chancelier, qu'ils seraient en sûreté pourvu qu'ils n'abusassent

point de leur privilége ; qu'ils seraient libres de parler et de donner leur suffrage, mais seulement par *oui* et par *non*, mais que cette liberté ne devait pas s'étendre plus loin ; qu'elle ne leur interdirait pas l'accès auprès de sa personne pour des affaires graves et pressantes, dans un temps convenable et quand les soins du gouvernement lui permettraient de les recevoir. Cela n'empêcha pas quelques membres de parler encore contre la chambre de haute commission. Elisabeth manda à l'instant l'orateur, lui signifia qu'elle n'avait convoqué le parlement que pour deux objets, l'affermissement de l'uniformité de la religion, et la défense du royaume contre l'Espagne. Que les délibérations devaient se borner à ces deux points. Qu'elle se tenait fort offensée de l'audace de ceux qui osaient entamer d'autres discussions, et qu'elle lui renouvellait ses ordres contre une semblable témérité. Celui qui le premier avait ouvert son avis contre la haute commission, fut arrêté et mis en prison. Cette violence n'empêcha pas ce parlement de lui prodiguer les subsides, et telle alors était la liberté.

Les hommes, aptes à tout approuver dans le pouvoir arbitraire excusent cette conduite sur l'inquiétude que lui donnaient les opinions trop démocratiques d'une secte nouvelle, désignée dans le temps sous le nom de puritains et dont quelques membres se trouvaient dans l'assemblée représentative. Mais les puritains étaient-ils plus dangereux pour elle que les papistes qui conjuraient sans cesse contre sa vie. D'ailleurs les opinions exagérées de quelques hommes sont-elles un motif pour étouffer la liberté publique. Les moyens de répression contre tout ce qui n'est pas crime est à mon avis une grande erreur des rois. Ils ont entre les mains une arme bien plus puissante : c'est la tolérance. Ne vous occupez, pourrait-on leur dire, ni d'opinions politiques, ni d'opinions religieuses. Gouvernez. N'avez-vous pas les lois. Soyez inflexibles pour ceux qui les transgressent. Du reste, laissez parler, laissez prier, chacun selon son desir. Bientôt, sectes politiques, sectes religieuses seront réduites au silence. Elles n'ont d'importance dans un état que parce qu'on s'en occupe. C'est par égoïsme que les religions sont intolérantes.

Elisabeth, au milieu de sa gloire, fit une perte irréparable.

Walsingham, l'un des plus grands ministres de ce règne, mourut. Philippe n'avait point d'ennemi plus redoutable. L'habile Walsingham éventait tous ses secrets. La reine décidée à ne pas s'endormir après la victoire aurait eu besoin encore de ses conseils et de ses talens. Quoi qu'il en soit, les expéditions contre l'Espagne ne se ralentirent pas. Moins brillantes par leurs succès elles eurent au moins l'avantage de fatiguer les Espagnols et de leur rendre la paix nécessaire. Ce fut dans une de ces expéditions que l'on prit sur les Espagnols deux vaisseaux dont les cargaisons entières étaient composées de bulles d'indulgences. Philippe II les avait achetées à Rome trois cent mille florins, et comptait les revendre cinq millions en Amérique. Singulière branche de commerce!

A cette époque se fit la paix de Vervins. Henri-le-Grand employa tous les moyens pour que cette paix fût générale. L'aveugle entêtement de Philippe II et la noble politique d'Elisabeth ne le permirent pas. Philippe ne voulait pas reconnaître l'indépendance de la Hollande. Elisabeth, alliée de cette nouvelle république, ne voulait pas la laisser retomber dans l'esclavage, et malgré les conseils de lord Burleigh, ce ministre si digne de la confiance de la reine, elle préféra la continuation d'une guerre honorable plutôt que d'exposer ses alliés en traitant sans eux. Cette résolution sert de date à la première apparition du fameux comte d'Essex sur le grand théâtre de la politique.

(2) Le comte de Cumberland avait été l'un des premiers à s'embarquer comme volontaire sur la flotte qui détruisit la flotte *invincible*, et s'était distingué dans tous les combats que se livrèrent les deux armées. Il obtint d'Elisabeth pour digne récompense de ses services, la permission de tenter pour son compte une expédition contre les Espagnols, et pour lui en faciliter le succès elle lui fit don d'un vaisseau de la marine royale, le *Lion d'or* de cinq cents tonneaux. C'était celui que montait dans la bataille Thomas Howard, frère de l'amiral Howard.

Le comte de Cumberland arma ce vaisseau à ses frais. Un grand nombre de gentilshommes anglais l'accompagnèrent comme

volontaires. On devait tout attendre d'un équipage composé de tant d'hommes de courage, mais la constance soutenue des mauvais temps et des vents contraires, s'opposa au succès de cette expédition. Le *Lion d'or* ne fit qu'une prise. Ce fut le *Lièvre* de Dunkerque, chargé pour le compte de l'Espagne. Enfin une tempête ayant forcé Cumberland à couper son grand mât, il lui fallut rentrer en Angleterre.

(3) Elisabeth indépendamment de l'habileté de sa politique avait de plus un grand talent administratif, c'était d'entretenir si bien l'émulation, que la plupart des expéditions se faisaient sans aucune dépense pour la couronne, et tournaient cependant totalement à son avantage. Tel fut l'esprit qui présida à celle qu'entreprirent contre le Portugal François Drake et Jean Norris. Elisabeth, que ces habiles marins instruisirent de leurs projets, leur accorda la permission de lever des soldats et des matelots, et ne leur fit d'autres avances que de leur fournir quelques vaisseaux, et une somme de soixante mille livres en argent. Tout le reste de l'armement fut aux dépens des armateurs.

A en juger par l'aspect imposant de cette expédition on aurait pu s'en promettre des résultats importans. Les auteurs varient sur le nombre des vaisseaux qui y furent employés. En s'arrêtant à la version de Speed qui paraît avoir pris un terme moyen entre Stow et l'auteur de la Colonne Rostrale, il paraîtrait que cette flotte était de quatre-vingt voiles parmi lesquelles il y avait trente vaisseaux de guerre. Ceux fournis par la reine étaient la *Vengeance*, le *Sans-peur*, l'*Aide*, le *Nonpareil*, le *Foresight*, le *Swiftsure*. Les Hollandais voulurent concourir à cet armement et fournirent quelques vaisseaux. Le comte d'Essex s'embarqua comme volontaire sur cette flotte, et Don Antonio profita de l'occasion pour tenter fortune et essayer de ressaisir le trône de Portugal*.

* Ce Don Antonio avait été prieur de Crato, et n'eut jamais que le titre de roi de Portugal. Il était petit-fils d'Emanuel par Louis son père, et de la



